

JEAN TOUSSEUL

La Mort de  
Petite Blanche

Préface de Georges EEKHOUD

(DEUXIÈME MILLE)

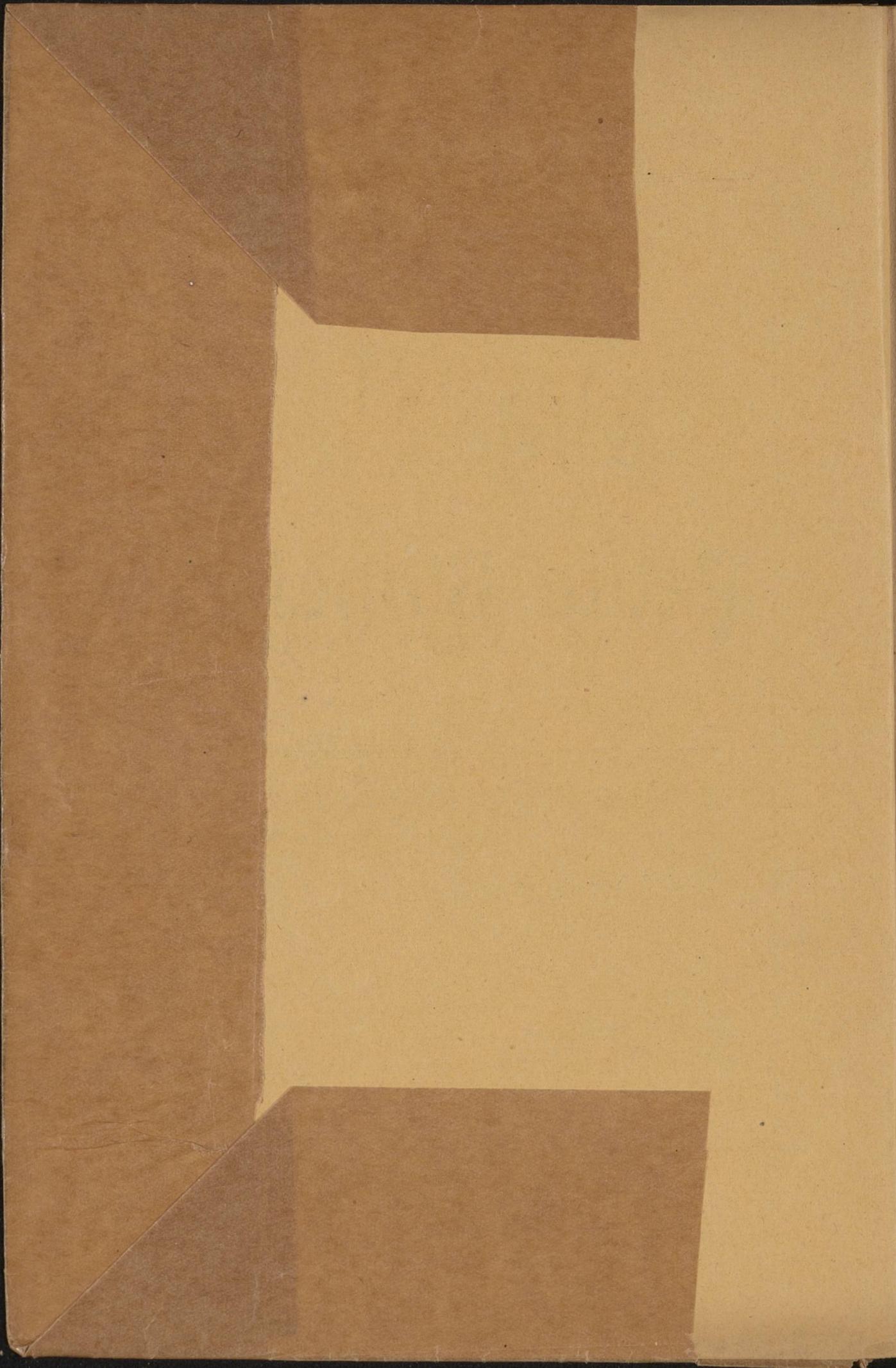
Imprimerie Coopérative ==

Rue des Augustins, 17-19

1918

= HUY

TOUS DROITS RÉSERVÉS



ML  
A  
8980



JEAN TOUSSEUL

# LA MORT

DE

# PETITE BLANCHE

---

---

Préface de Georges EEKHOUD

---

---

(DEUXIÈME MILLE)

— HUY —

*Imprimerie Coopérative, rue des Augustins, 17-19*

—  
1918

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

LAURENCE

RETIRED

1875

1875

1875

A Madame et à Monsieur Raymond  
Hins,  
De tout cœur,  
remercieux

---

Le 4-3-20

DU MÊME AUTEUR :

**Pour mes Amis** (1916). Épuisé.

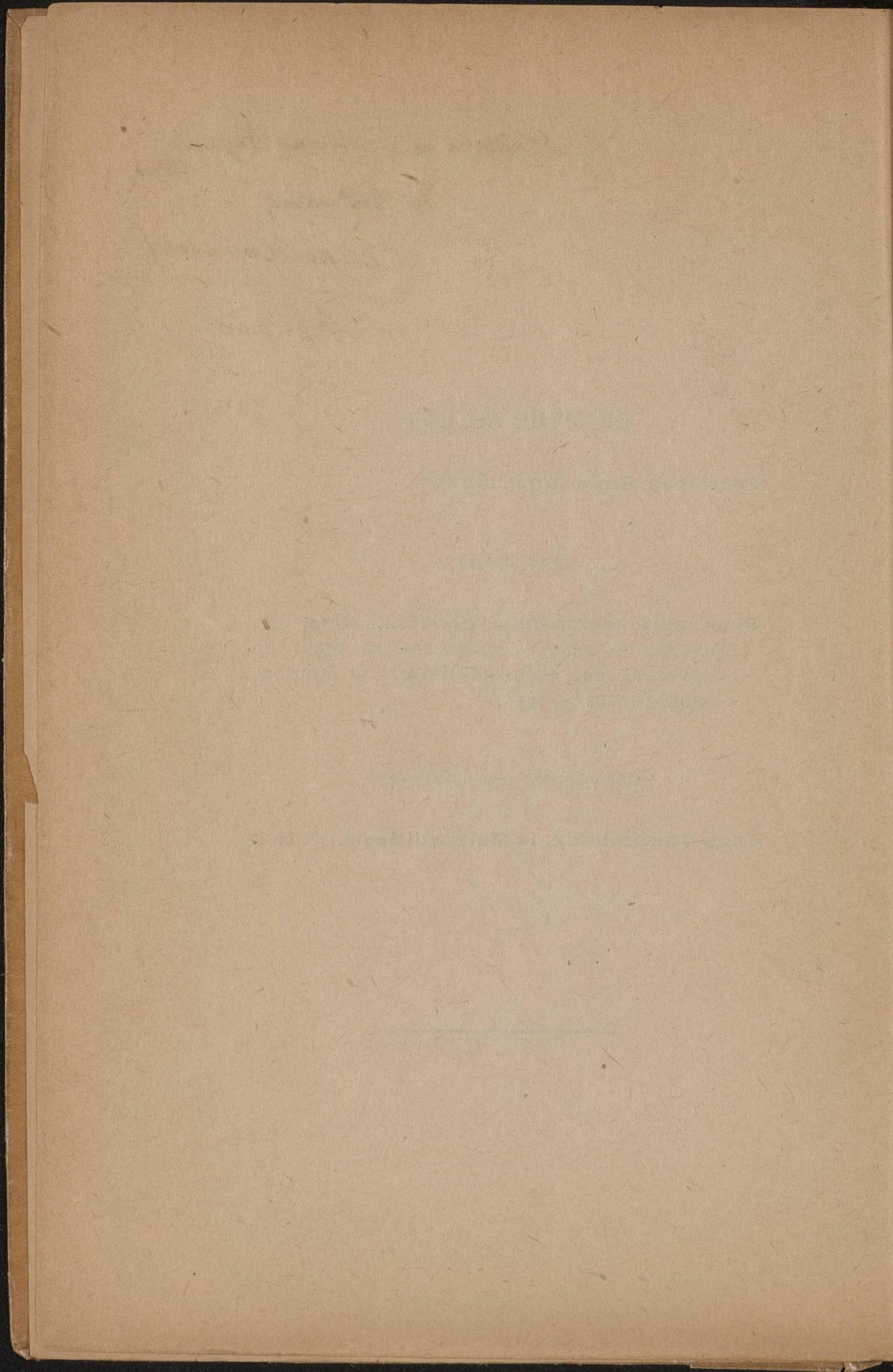
*Sous presse :*

**Pour mes trente-huit petiots...** (Une forte  
plaquette — vers et proses — au profit de  
l'Orphelinat de Seilles-sur-Meuse). — Editions  
« Jeune-Dinant », 1918.

*Pour paraître prochainement :*

**Jean Clarambaux, le Maître d'École.** Roman.

---



# PRÉFACE

---

*Pour mon très cher Jean Tousseul.*

*Il y a quelques mois me parvint de Seilles-Andenne, c'est-à-dire du fond de la province de Namur, une brochure, à couverture rouge, d'aspect plutôt rébarbatif, accompagnée d'une lettre ainsi conçue: « Maître, durant un an, je n'ai osé vous envoyer mon petit livre. Le voici avec ma plus profonde admiration. Ne perdez pas votre temps: lisez Les Carriers, Le Muet et R. I. P. Je renie le reste. Ce sont mes amis qui ont édité ma brochure. Soyez indulgent: c'est un ouvrier qui a écrit ces pages. »*

*Les termes de ce billet à la fois laconique et déférent, ce je ne sais quoi de modeste et de digne, un ton auquel le « muflisme » sévisant dans les actuelles régions littéraires insupportablement arrivistes ne nous a guère habitué, me prévenait d'emblée en faveur du signataire, Jean Tousseul.*

*Jean Tousseul! le choix de ce pseudonyme aussi valait toute une recommandation.*

*Aussi me décidai-je à lire ce petit livre sang de bœuf, à commencer par les pages que l'auteur me signalait. Et bien m'en prit, car je fus charmé et conquis dès les premiers alinéas.*

Comment cet ouvrier, ce fils d'ouvrier, voué lui-même à un des métiers les plus durs et les plus meurtriers qui soient — ainsi que me l'apprenaient ses écrits mêmes, c'était par expérience, pour les avoir vécus, qu'il me racontait le calvaire et les tortures de ces forçats de l'industrie — était-il parvenu à acquérir la maîtrise du métier littéraire, le métier le plus subtil, le plus ardu, le plus cérébral? était-il arrivé à la possession de cette vraiment déconcertante technique, d'un art auquel les privilégiés de la naissance et de la fortune s'appliquent parfois en vain durant toute leur existence, leurrés par la conquête de moult grades universitaires, l'encens des « petites chapelles » et l'approbatur des mandarins les plus patentés?

Vrai, là, je n'en revenais pas. Cette prose s'avérait à la fois sobre et corsée, nerveuse et fine, primesautière et achevée, d'une irréprochable tenue, répudiant toute rhétorique et tout ornement parasite. Doué d'un tact et d'un goût infailibles, l'auteur savait ce qu'il importait de dire et l'exprimait de son mieux. Et, qualité plus éminente et plus précieuse encore, servie par ce métier déconcertant, se révélait sous ces phrases, une sensibilité exquise, une âme de poète, un cœur d'homme pour de vrai, d'un homme du peuple exempt de toutes les tares et faiblesses de la plupart des gens de lettres. Oui, il s'agissait d'un ouvrier chérissant d'abord ses frères, mais n'apportant dans cette sollicitude rien de la hargneuse partialité du sectaire, du politicien et du polémiste. Ni déclamation, ni diatribe, tout au plus un soupçon d'ironie.

Pensez si je fus intrigué. Je n'en revenais pas. Je me trouvais devant un phénomène. D'où ce diable d'homme, non pas étudiant frais émoulu

d'une alma mater, mais ilote à peine « escapé » de la pire des ergastules, tenait-il, outre une aussi prodigieuse pratique de la langue vétilleuse entre toutes, des notions de quantité d'autres sciences: botanique, géologie, histoire, philosophie, que sais-je encore! Où avait-il pris le temps et l'occasion de lire et surtout de bien lire? Comment tout cela s'était-il fondu et équilibré en une harmonieuse culture, contribuant à illustrer ses impressions, sans qu'il en fît le moindre étalage, sans qu'il tombât dans ce pédantisme ne caractérisant que trop d'auto-didactes?

Non seulement je lus les pages qu'il m'avait désignées, mais la brochure entière y passa, et si ses propres préférences attestaient son sens critique, des autres pièces du volume aucune n'était négligeable et nombre de sonnets eussent même fait honneur aux Parnassiens les plus exigeants en matière de prosodie.

J'avais fait part de mon enchantement à mes amis de lettres, je partageai l'aubaine intellectuelle que je devais à Jean Tousseul avec mes publics de conférences: tous furent ravis autant que moi.

Mais, d'abord, j'avais commencé par féliciter mon carrier-poète en lui demandant quelques éclaircissements sur son passé.

La réponse ne se fit pas attendre. Elle était simple, discrète comme sa première missive. Il m'écrivait avec cette pudeur des âmes bien nées qui répugnent à toute ostentation: « Voici mon histoire en quelques lignes, car je ne veux pas vous faire perdre votre temps. J'ai vingt-sept ans. Mon père — il est mort le cher homme — travaillait aux fours à zinc de Sclaigheaux. Je fréquentai l'école primaire de

Seilles et, pendant deux ans, l'École moyenne d'Andenne. J'étais un mauvais élève. Je lisais les hommes de chez nous: Eekhoud, Lemonnier, Picard et les autres. Je tombai malade et, sur les conseils du médecin, je me promenai dans les bois de mon village. C'est ainsi que je fis des vers. Je publiai *Le Muet* à seize ans et *Mar-Jo* à dix-huit dans les journaux locaux. (Toutes les pages que vous avez lues ont été écrites avant mes vingt ans). A dix-huit ans, j'entrai comme ouvrier aux carrières de Seilles. Le travail de la pierre me tuait: je dus m'en aller. Je vécus misérablement de ma plume. Personne ne m'encouragea. Désespéré, je retournai casser des pierres. J'y suis resté. Un peu avant la guerre, j'entrai dans les bureaux de l'administration... »

Cette lettre mit le comble à ma surprise et augmenta encore l'estime et la sympathie que m'inspirait ce digne garçon.

Aussi, lorsque, par la suite, il m'eut soumis d'autres proses et demandé une préface pour le présent volume dans lequel il a eu le bon esprit de redonner *Les Carriers*, l'émouvante page autobiographique qui faisait partie de son livre de début, j'acceptai presque avec reconnaissance, car s'il voulait bien attacher quelque prix à mon patronage, j'estimais, de mon côté, que le parrain aurait tout lieu d'être fier de son filleul.

La lecture de ces nouvelles proses avait d'ailleurs renforcé l'excellente impression produite par ses premiers essais.

Ce sont de simples et touchantes histoires, en grande partie vécues par l'auteur, d'un charme d'autant plus caressant ou d'une émotion d'autant plus communicative que l'expres-

sion en est plus contenue et plus châtiée. Les gens, les intérieurs, les paysages nous sont rendus en quelques traits, d'un relief étonnamment prenant et suggestif. Que de décors, de physionomies et de gestes inoubliables! Que de délicieux sites mosans décrits avec les yeux du cœur, avec une passion pour ainsi dire nostalgique! Citerai-je la première confrontation du petit Pierre Muraille avec le fond des carrières, le Fond dans lequel s'évertue et périra son père? Et ce radieux couplet sur la flore de la forêt au mois de février dans *La Débâcle*? Et ces lignes attendries sur les « passantes » dans *La Saint Nicolas de Petite Marthe*? Avec quelle câlinerie de touche et quel doigté quasi féminin, il interprète l'enfance et les âmes vierges! Que de ferveurs tour à tour filiales, paternelles, amoureuses, toujours ardemment humaines! Jean Tousseul ne se contente pas de voir: il sent, il ausculte, il communie. De là des trouvailles, des bonheurs d'expression résumant tout un état d'âme, une situation, un caractère. En une phrase, il nous révèle les dessous, le tréfonds d'un personnage mieux que ne pourraient le faire des chapitres entiers à prétentions balzaciennes.

Dans *La Mort de Petite Blanche*, Pierre Muraille, un miséreux, a ramassé, le soir, dans la rue, et recueilli dans son gîte une pauvre encore plus dénuée que lui. Il lui donne à souper:

« Elle mangea goulûment, sans retenue, avec de petits cris de carnassier.

» — Que c'est bon!... Bon!... Merci... encore... Que je suis bien!

» Puis elle pleura et Pierre aussi. Il ne se plaindrait jamais plus.

» Et entre deux bouchées, sentant le feu lui caresser délicieusement le dos, elle supplia.

» — Ne me chassez pas aujourd'hui...

» La chasser, il la regarda stupidement, comme au sortir d'un songe.

» — Mais non, notre dame. Vous allez dormir ici. Ne vous trouvez-vous pas bien?

» Rassurée, reconnaissante, elle voulut lui raconter son histoire: elle se nommait Marie...

» — Ça ne me regarde pas! dit-il. Chauffez-vous! »

Ce « Ça ne me regarde pas », dont on devine l'intonation, n'est-il pas sublime? Cette bourrade n'illumine-t-elle pas comme à un éclair divin tout le grand cœur fruste de Pierre Muraille? Quelle infinie délicatesse sous cette apparente brutalité! Comprendrez-vous qu'à cette réplique j'aie ressenti une commotion électrique et qu'un sanglot m'ait noué la gorge?

Ah! de tels accents ne trompent pas sur le compte d'un écrivain!

Et nous pourrions multiplier les exemples.

Mais nous nous arrêterons afin de ne pas déflorer ces pages. Laissons la parole à l'auteur même et bornons-nous à résumer notre sentiment en cette simple constatation:

Un conteur, un artiste, un vrai poète nous est né!

Georges EEKHOUD.

Bruxelles, ce 19 mai 1918.

Jour de la Pentecôte.

---

A Monsieur Max DRECHSEL,

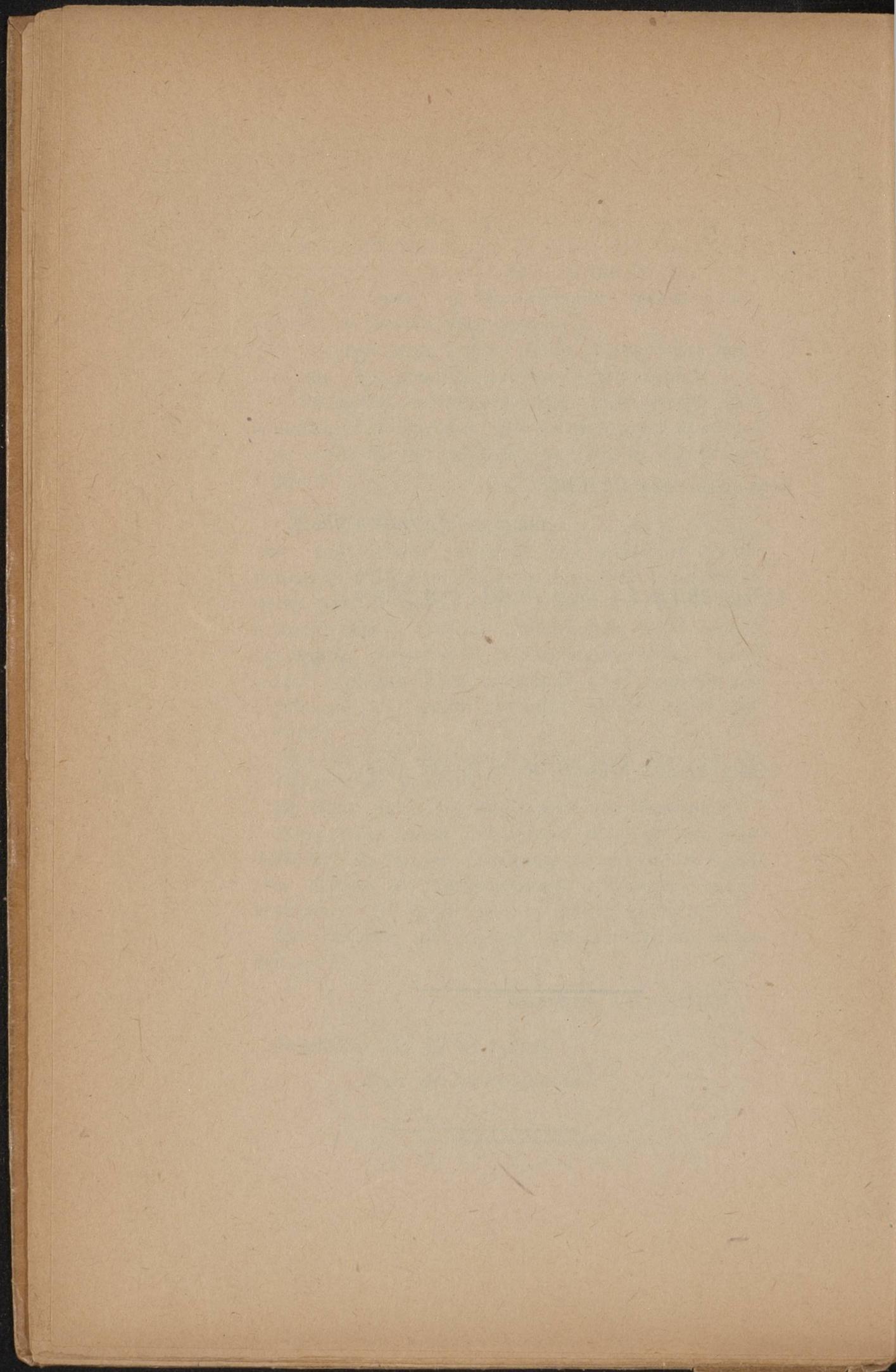
*Hommage d'affection filiale*

A Paul BRIEN & à René JADOT, mes Frères.

J. T.

SEILLES-SUR-MEUSE, le 28 février 1918.

---



*Tout ce qui réunit les hommes est le bien et le beau — tout ce qui les sépare est le mal et le laid.*

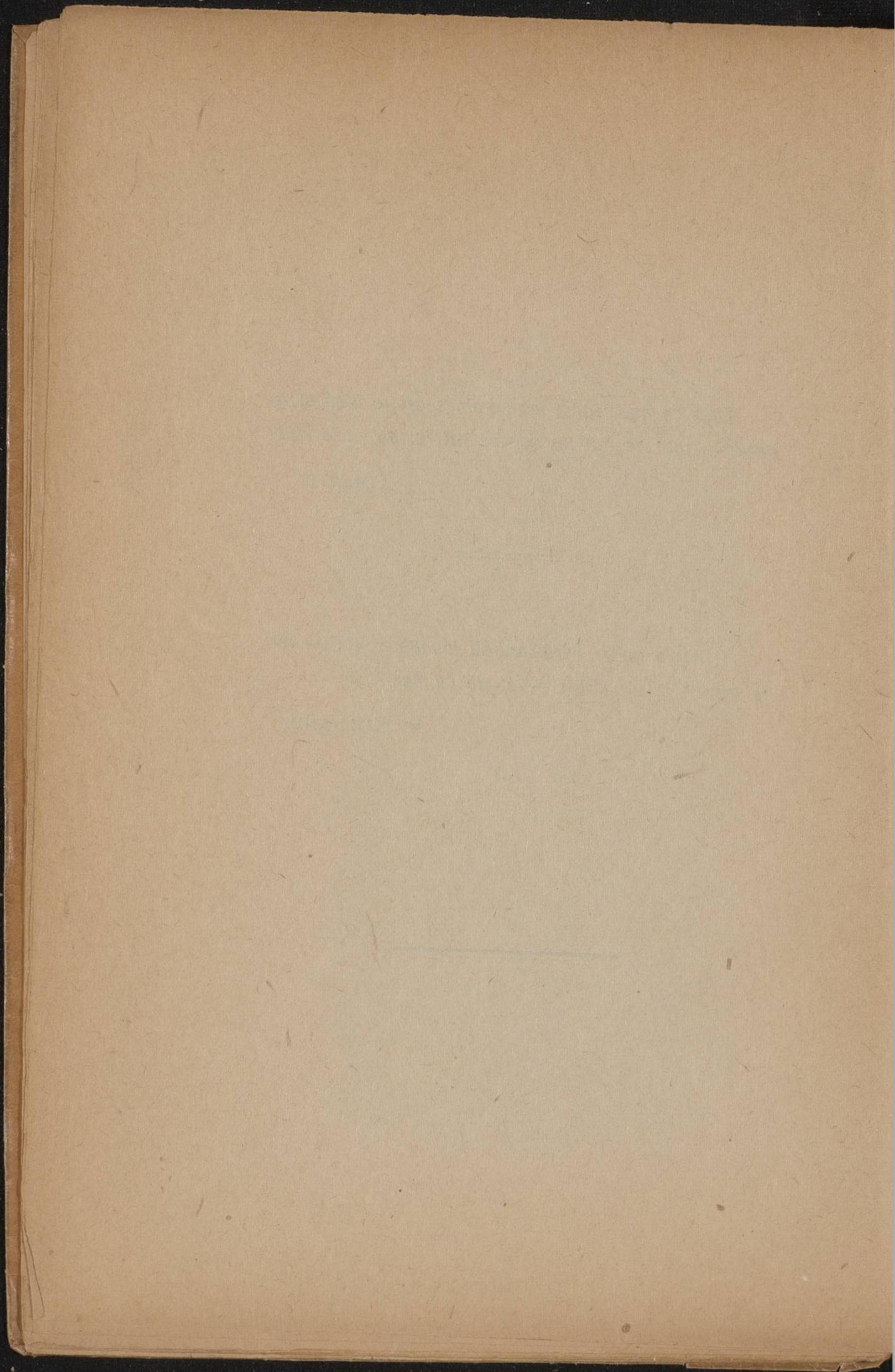
TOLSTOY.

---

*Il n'y a qu'un héroïsme au monde : c'est de voir le monde tel qu'il est — et de l'aimer.*

R. ROLLAND.

---



---

La Mort de  
Petite Blanche

---

Le Mont de  
Petite Blanche

# La Mort de Petite Blanche

---

(BIOGRAPHIE D'UN TRÈNE-MISÈRE)

---

*A la mémoire de mon Père bien-aimé, l'Ouvrier de fours à zinc, avec qui nous vécûmes au Pays des Mines et des Carrières.*

---

## L'ENFANT

### I.

Pierre Muraille naquit une après-midi de février. Il était à cul nu comme Louis XIV et M. Morgan. Les maux de ventre le firent crier jusqu'à la tombée de la nuit. Le premier visage sur lequel il parut fixer ses yeux stupides fut celui de sa grand'mère paternelle: une vieille à tête branlante et blanche, au visage osseux et jaune, dont un cancer poudré d'iodoforme et ressemblant à un champignon vénéneux, dévorait la joue gauche.

— Mon pauvre garçon, tu n'as pas la coiffe, dit-elle gravement et, du même coup de pouce, elle essuya une larme et la goutte d'ambre qui tremblait au bout de son nez pointu. Elle effrit une prise de tabac à la sage-femme et, sans s'informer de la santé de la mère, sortit en grommelant selon son habitude.

Marie Muraille, recrue, pâle, les pommettes roses, les joues tavelées par la grossesse, attendait son mari qu'on était allé quérir. Elle n'en pouvait plus de sommeil.

Jacques rentra éméché, attendri, embrassa bruyamment sa femme, posa ses grosses mains sur le bord de la corbeille qu'il faillit renverser et souffla son haleine au visage rouge du poupon qui se mit à pleurer de plus belle. Comme le père, de son côté, faisait beaucoup de bruit, la sage-femme intervint, dolente et comique, dans sa capeline de laine, son casaquin déchiré et ses quatre jupes. Elle prenait de petits airs dévots pour regarder par-dessus ses lunettes.

Des voisines arrivèrent: on parlait bas dans la chambre comme s'il y avait eu un mort. Le nouveau-né, qui était laid comme une chenille, fut comparé aux anges du Bon Dieu. C'était son père tout craché. Marie, d'une voix faible et lointaine, leur dit qu'on le nommerait Pierre: un oncle de Bonneville et la grand'mère Muraille le tiendraient sur les fonts. On trouva ce nom très convenable, puis l'on passa en revue ceux du calendrier et ceux des parentés. On raconta qu'une femme de Seilles venait de mettre au monde un singe qui avait bondi sous une armoire: le docteur Bonhomme l'avait étranglé. On cita d'autres cas aussi curieux: deux crapauds, un lézard... L'accouchée sentait remuer ses entrailles vides. La sage-femme raconta qu'un jour elle avait détaché de l'épaule d'un nouveau-né une prune garnie de sa queue.

Jacques Muraille, sous prétexte d'aller annoncer l'événement au village, s'esquiva et rentra très tard dans la nuit, ivre-mort, brûlant de soif. Les voisines avaient mis la cafetière à sec. Il fit une belle vie, puis voulut partager le lit avec sa femme. La plaintive accoucheuse l'assit sur une chaise: il s'y endormit malgré les pleurs du bébé et la chute d'une tasse qui s'échappa des mains percluses de la vieille sage-femme.

II.

Douceur de vivre!... Douceur d'être un petit animal, de sucer son doigt ou sa chemisette, de se rouler dans des draps bien chauds, d'avoir soif, de saisir entre ses lèvres le bout violet d'un sein! Douceur de voir se remuer ses orteils, de constater — ô surprise! — qu'ils font partie de son être — qu'on peut les immobiliser quand on veut!... de s'écouter gazouiller et de se taire, à volonté!... Douceur de regarder et de fermer les yeux, de ne voir autour de soi que des êtres très grands et très forts, aux visages souriants!... Douceur de n'entendre que des mots très doux: « Mon petit\* crapaud... mon fifi... mon nounou... mon jésus... mon bondieu... mon petit cul tout nu...! » Douceur d'être fatigué et de s'endormir au balancement de sa berceuse, au rythme d'une chanson suave:

*Naunez... naunez... popo-loget  
Quand maman rivièret do boès,  
Vos auroz un' gross' tètè  
Comme on p'tit couchet...*

(Dormez, dormez, mon poupon — quand maman reviendra du bois — vous aurez un sein, gros — comme un petit cochon...)

Douceur ineffable de la personne qui chante, qui est toujours là, qui donne le sein, qui sourit toujours, et qui a de beaux yeux.

Douceur de manger quand on a faim, de boire quand on a soif, de fermer les yeux quand on est fatigué! Douceur de rire, douceur de pleurer, douceur d'être un petit animal, gâté comme un petit chien de madame!...

Cela ne dure pas toujours.

III.

L'enfant crût comme une mauvaise herbe, là-haut, dans la mesure délabrée. Elle avait servi de bureau au temps où l'on exploitait les mines de plomb. Elle possédait quatre murs et un

toit, tout comme les autres maisons; une porte et deux fenêtres, l'une sur le devant, l'autre sur le derrière: celle-ci éclairait la chambre à coucher, car il n'y avait pas d'étage.

L'hiver, le petit homme, grimpé sur la table, restait des journées entières à la fenêtre, salissant les vitres avec son nez et ses lèvres. Les ouvriers, qui allaient à leur besogne ou en revenaient, saluaient Marie sans la voir, la sachant à la maison. Vaillante, lessivant, filant, cousant, elle répondait:

— Bonjour... bonsoir, les hommes — selon l'heure. Elle répétait ces salutations plus de cent fois par jour. Elle reconnaissait les ouvriers à leur voix et savait, sans être allée au village, ceux qui étaient malades, qui avaient été écrasés aux carrières, noyés dans la bure ou cuits tout vifs à Sclaigneaux. Les uns étaient crottés d'argile, les autres rouges, les autres blafards: ils travaillaient aux *faliges*, aux mines de fer, au haut-fourneau.

Pierre courut bientôt dans les terrains banals qui entouraient la chaumière. Le soir, il s'attardait à regarder... Les bâtiments des Haies-Monet s'écroulaient un peu plus chaque jour. Les nuits de grand vent, la chute d'un toit le terrifiait dans son lit. — Par leurs fenêtres irrégulières, on voyait passer les nuages, comme de grands oiseaux blancs ou noirs. D'énormes scories, des *terris* coiffés de graminées grelot-tantes, la fine pointe ou le clocher bulbeux d'une église, la fumée rousse d'une plantation de hêtres, une drève dépouillée qui ressemblait à une procession d'échassiers, accidentaient l'horizon. En passant derrière la charpente d'un chemin de fer aérien, le soleil disparaissait à moitié: on eût dit la gueule d'un four. Le bois devenait violet avec une trouée verte au bout de la route.

Le long des chemins taillés dans l'argile ocreuse, le sable rouge et les calcaires bleus, l'enfant ramassait les escarbilles, les tiges sèches de tanaïsiés, de bouillons-blancs et de chardons-à-foulon qui alimenteraient l'âtre. Un vol trépidant de perdrix le faisait tressaillir, un

hibou ululait: « Wiw! wiw! » sur une vieille cheminée; un lièvre, monté par un furet, dévalait un talus en criant comme un chariot mal graissé; des corneilles agitaient leurs loques noires sur les champs avant de regagner la forêt hospitalière; des pies et des geais s'injuriaient dans le Bois-Planté; les perdrix, vagabondes, se remettaient à glousser tendrement. Des cris d'enfants qu'on ne voyait pas s'élevaient des fonds mystérieux qui entouraient le plateau.

Le soleil restait pendu quelques minutes à la pointe de la charpente, comme une grosse lanterne rouge. Le ciel prenait des teintes innombrables et parfois un rayon vert fusait de la fournaise ou un attelage, tout à coup, surgissait entre deux *terris*. Le bois bleissait — le chemin y faisait maintenant un trou saigneux —; on y distinguait encore le tronc d'un bouleau, le fût d'une cheminée ou le sommet d'un pin isolé qu'on eût pris pour du bronze garni de bavures. L'enfant voyait des bêtes partout: les buissons ressemblaient à de gigantesques araignées; le chemin de fer aérien au squelette d'un monstre des vieux âges; les scories à des têtes de chien. Puis la lune apparaissait avec son visage de mort.

Pierre lâchait ses escarbilles ou ses tiges sèches, prenait ses jambes à son cou et rentrait, hors d'haleine, à la maison.

— Qu'avez-vous? demandait la maman.

— J'ai peur...

— Peur de quoi?...

— J'ai peur... de tout!...

Il ressortait cependant, car la cloche impatiente de Landenne sonnait l'Angelus. Celle de Seilles lui répondait sagement, puis celles de Vezin, de Hingeon, de Sclayn, d'Andenne, de Petit-Warêt, de Surlemez, de Bonneville, de Pontillas... Proches ou lointaines, graves ou grêles, mélancoliques ou narquoises, grondeuses ou caressantes, montant de la vallée ou descendant du Haut-Pays, leurs voix de bronze chantaient dans le soir. Il faisait doux... Le gamin, que son oncle l'ardoisier avait porté un jour dans le clocher de Landenne, voyait leurs

gueules béantes à langue bulbeuse s'ouvrir et se refermer par-dessus les *terris*, les escarbilles, les bois, les essarts, les fondrières, par-dessus le paysage de désolation des Haies-Monet. La peur l'immobilisait dans un trou jusqu'à ce que sa mère l'appelât :

— Pierre, venez souper !

Sa prime jeunesse se passa dans des terreurs folles.

#### IV.

Des images lucides émergeaient maintenant du fleuve ténébreux de son enfance. Il ne voyait son père que le dimanche. Pourquoi ? En semaine, pendant la nuit, il avait bien perçu, la bouche ouverte pour mieux entendre, quelqu'un marcher, tempêter, briser des assiettes, jurer et ronfler dans la cuisine. Mais, après avoir couru toute une journée sur le plateau battu de la bise ou du vent d'ouest, l'enfant s'ensevelissait dans le sommeil.

Le dimanche, Jacques Muraille demeurait à la maison. C'était un homme d'une stature colossale ; il avait les épaules un peu voûtées, le nez violet et bourgeonné, les yeux gros et morts, la tête pelée. Il restait des heures sur sa chaise sans bouger, sans parler, en mordillant sa chique et en grattant les durillons de ses doigts bagués de loques. De temps en temps, il se versait d'une main tremblante une tasse de café et la vidait d'un trait. Parfois, il se levait brusquement, tâtait sa serpette dans la poche de son pantalon et disait à sa femme :

— Notre dame, je vais chercher un manche.

C'était une après-midi de fête pour l'enfant. Heureux et craintif, il trottinait à côté du père, admirant la démarche fière du colosse et le geste arrondi de son bras resté libre, car Pierre s'était emparé de l'autre main. Elle était grande et calleuse et, en la caressant avec curiosité, l'enfant se demandait pourquoi la présence de Jacques les rendait silencieux, sa mère et lui. Ils s'aimaient tant tous les deux, durant la semaine !

L'homme avait parfois une effusion : il élevait son fils jusqu'à sa poitrine et l'embrassait bruyamment.

L'enfant rassuré regardait autour de lui : son horizon s'élargissait. Landenne-sur-Meuse se groupait autour de son clocher et de son château carré à coupole byzantine. Il y avait des flaques d'eau dans les fenêtres de la ferme et, entre deux tourelles, l'ogive rouge d'une porte de grange. Le Bois-de-Namur égrenait, du même côté de la route, ses chaumières aux toits à fleur du chemin. Surlemez était assis sur un tapis de bruyère rousse, dans une clairière. Sans mot dire, Jacques entraînait l'enfant dans le bois, sous le même cornouiller ou le même frêne. Il choisissait son rameau parmi les fleurs jaunes ou les baies acides, le coupait, le tâtait et faisait le geste du casseur de pierres. Puis il fabriquait un sifflet de frêne au gamin. Il devenait loquace, baptisait les oiseaux, imitait le hululement du hibou, traduisait le roucoulement du ramier, puis se taisait durant le reste de la promenade.

Un dimanche, ils rencontrèrent, couchés dans le bois, des hommes qui appelèrent Jacques par son nom en lui montrant une bouteille. Ils burent à même, à tour de rôle. Un grand roux, qui avait la face violacée par la poudre et qu'on appelait Moreau, présenta la bouteille à l'enfant. D'un regard, Jacques arrêta le geste et le rire du plaisant. Après trois tournées, il remit à Pierre les deux manches qu'il avait coupés et, les yeux mauvais, il le renvoya rudement à la maison. Le gamin pleura tout le long du chemin, sans trop savoir pourquoi.

## V.

Un matin d'octobre, Marie conduisit le petit à l'école : il avait un bonnet à mèche, un tablier de siamoise et des sabots cirés. Le maître les reçut avec un sourire en cul de poule : c'était un maigrelet coiffé d'un melon bossué qu'il ne quittait pas même pendant la classe, vêtu d'un

complet déteint, sur lequel ses jointures saillaient. Il parlait du nez et collectionnait les cailloux colorés.

Durant quinze jours, l'enfant dessina des échelles et des bouteilles. Au bout de ce temps, les épellations des grands le sollicitèrent. Il fut torturé par le mystère des livres et, un jour, ayant trouvé un abécédaire à la Croix-Bertaud, il accourut à la maison en le serrant sur son cœur. Comme il harcelait sa mère pour qu'elle l'aidât à épeler, celle-ci lui avoua qu'elle ne savait lire. Elle fut diminuée aux yeux de l'enfant. Il n'osa faire la même demande au maître d'école: c'eût été s'accuser du larcin. Il en sortit tout seul: le soir, couché dans une fondrière, il articulait en suivant les lettres du doigt et, derrière lui, la corneille de la grand'mère Muraille répétait entre deux trémoussements de ses ailes écourtées: « P...a, pa, p...a, pa: papa! »

## VI.

Les vacances arrivèrent. Le gamin reprit ses courses solitaires sur le plateau. Et un jour, il demanda à sa mère:

— Où donc travaille papa?

Marie désigna le sud d'où venaient les brouillards.

— C'est là... dans le fond.

— Dans le fond?... mais il n'y a pas de fond.

En effet, vues des Haies-Monet, les deux collines semblaient se rejoindre. La tête travaillée par ce monde inconnu, Pierre partit tout droit vers le sud. Il douta un instant de rien voir. Soudain, il s'arrêta: le fond se révélait, lui coupant bras et jambes. Il vit le fleuve d'abord, luisant comme du métal en fusion, puis des rochers gris à forme humaine, des blocs de pierre arrondis et poreux comme des éponges, des fumées s'attardant sur l'eau, des centaines et des centaines de maisons, des terrains pelés et ravinés, des cheminées... La rumeur d'un train l'effraya. Le soleil rasait l'horizon et par entre les arbres qui ressemblaient

à des tours féodales, ses doigts lumineux caressaient le fleuve. L'enfant se pencha : un crépitement de *maquettes*, comme une fusillade, montait de l'abîme. Il se pencha encore : la façade démantelée des carrières lui apparut ; des corneilles quittèrent, en craillant, le seuil de leur nid ; les bouches rondes des fours fumaient derrière les versages de terres couvrant les tunnels et les abris. Tout à coup, de ces tunnels sortirent de petits wagonnets de bois que poussaient des enfants. Il comprit : ces enfants c'étaient des hommes ! Il se rendit seulement compte de la profondeur de l'abîme qu'il avait à ses pieds. Il eut le vertige : le buste projeté en arrière, il se mit à courir en criant et sa course fit danser les versages de terres, gros et longs comme des baleines, les abris, les tunnels et les monolithes du chantier. Son père avait grandi de cent coudées à ses yeux.

Il y revint pourtant : le soleil versait dans le fleuve des laves d'argent, d'or et de pourpre selon l'heure. Les braseros des batteurs au fleuret rougeoyaient dans le crépuscule, une lampe mettait un caillot de sang sur les toits poudrés de calcaire broyé. Le ciel se badigeonnait de teinture d'iode ; une étoile blanche y tremblait comme une goutte d'eau. Un remorqueur cornait dans le soir. L'enfant se penchait de nouveau sur l'abîme : la même peur le faisait courir vers la maison...

## VII.

Une nuit d'été, un râle tint éveillés la femme et l'enfant avec son cri d'agonisant. Ils sautèrent à bas du lit et, pâles, tremblants, sanglotants, ils attendirent le père. Il rentra. Pierre ne l'avait jamais vu dans un pareil état : le dos tout rond, les yeux désorbités et rouges, le masque grimaçant, la bouche tordue et baveuse. Il les battit comme plâtre. L'enfant s'agenouilla devant lui et lui cria sa peur. L'homme les jeta dehors. Ils y passèrent une nuit d'épouvante : le râle continuait à gémir ;

effrayées, les grenouilles du bassin s'étaient tues.

Jacques brisait tout dans la maison, venait sur le seuil et injurait les malheureux, leur reprochant de l'avoir attendu. Ils se tinrent serrés, s'entrebaisant, demis-nus, mourant de froid et de peur dans une fondrière. Lorsque l'aube vint, ils constatèrent que la maison n'avait plus de vitres. L'homme était allé à sa besogne : ses doigts avaient laissé des empreintes rouges sur les murs.

Ce matin-là, les ouvriers passèrent, silencieux, sans crier leur bonjour accoutumé.

Depuis lors, Pierre aima éperdument sa mère.

#### VIII.

Une autre nuit, Jacques ne rentra pas. Vers une heure, Marie éveilla Pierre et l'habilla. Elle se couvrit d'un caban à capuchon, alluma une lanterne et prit l'enfant par la main. Ils sortirent : il faisait très noir ; la lanterne éclairait furtivement le chemin bordé de chardons. Ils rencontrèrent un homme qui enjamba le talus en se signant. Ils allaient droit vers le fond. L'enfant tremblait comme une feuille.

— Qu'avez-vous ? demanda Marie.

— J'ai peur!...

— Peur de quoi?...

— ... Du fond!

— Mon pauvre petit crapaud, il y a quelque chose qui est plus méchant que le fond : c'est le cabaret.

Elle raconta sa misère, elle oubliait où ils allaient : elle avait quelqu'un à qui elle pouvait narrer tout ce qu'elle souffrait depuis huit ans. Elle se tuait pour nourrir l'homme et l'enfant, elle s'effrayait à la pensée de voir rentrer Jacques ; elle mourait de peur, la nuit, dans la bicoque isolée.

L'enfant comprenait. Il s'étonna qu'elle n'en voulût pas à l'homme et, il dit quelques mots méchants à l'adresse de celui-ci.

— Taisez-vous, Pierre, fit-elle. Votre papa est bon : c'est le genièvre qui le rend méchant.

— Maman, dit le petit homme, je serai grand bientôt. Je travaillerai pour vous et nous nous en irons nous deux.

Elle ne l'entendit pas. Attendrie, elle racontait sa jeunesse, ses amours, son mariage. Son humble histoire était pleine de parfums champêtres, de chants d'oiseaux, d'images et d'épisodes merveilleux. Au temps de sa jeunesse, elle habitait Seilles. Jacques venait la voir, chaque soir. Une fois, un grelot insolite lui avait mis le feu au derrière. Lorsque l'homme s'arrêtait, hors d'haleine, le bruit cessait : il reprenait au premier pas que faisait le noctambule. Il courut d'une traite du Boltry à l'église de Landenne. Là, il constata que la sorcière était emprisonnée dans sa boîte à chique et qu'elle avait pris la forme d'un demi-franc. C'était lui qui, depuis Seilles, tintait sans intermission dans la boîte de métal...

La femme et l'enfant rirent dans la nuit. Soudain, Marie poussa un grand cri et lâcha sa lanterne. Un houx s'était agriffé à son capuchon et à son corsage. Ils rebroussèrent chemin en hurlant, s'égarant, tombant dans un trou, butant contre une scorie ou une pierre, laissant des loques aux buissons. Ils revinrent deux fois au bord du rocher ; ils y restèrent. L'enfant pleurait toujours : le sang lui coulait par le nez. On eût pris son hoquet pour le cri d'un oiseau de passage. L'aube surprit la femme en train d'essuyer le nez saigneux du gamin. Lorsqu'ils voulurent rentrer, Jacques, ronflant à poings fermés, leur barrait le seuil. Ils attendirent son départ, cachés derrière les murs écroulés du bassin. Ils le virent s'éloigner très droit, très fier, avec un geste arrondi du bras droit, sa musette vide et son bidon en bandoulière.

— Mon Dieu ! il n'a pas mangé ! geignit la femme.

## IX.

L'enfant grandit. A côté des images défilèrent les portraits. La grand'mère Muraille, dont on ne parlait qu'à voix basse au village, rôdait,

pliée en deux, dans les symphorines et les robiniers du plateau. Elle venait se reposer sur une pierre tombée autrefois du ciel en pleine campagne. Cette pierre avait l'aspect d'une escarville couverte de poix et de mousse. Accroupie sur ce siège, la vieille triait sa récolte de simples dans son giron et parfois animait l'horizon de ses gestes déments en injuriant la cornaille qui ne la quittait jamais. — Le comte de Thybeaumont gros, court, rouge avec son bonnet à mèche et sa longue pipe au fourneau de porcelaine toujours enfoui dans sa blouse. — Un chaudronnier français en lunettes qui allumait son brasero près de l'église, en jetant de temps à autre son cri monotone : « Rien à raccommoder pour le chaudronnier... madame ! » — Un traîne-malheur qui venait on ne savait d'où, qui était de partout et qu'on appelait « Charles Godaille avec sa quincaillerie » : ses poches bourrées de morceaux d'assiettes et de tasses tintaient au rythme de sa marche précipitée. Un jour, effrayé par le tic tac de sa montre, il l'avait *noyée* dans l'étang de Petit-Warêt. — Un grand roux de Pontillas, toujours guêtré, même à la mi-août, comme on disait, qui raflait les chiens en passant par les villages.

## X.

Pierre avait onze ans. Il lisait et écrivait couramment. Un soir, il demanda à sa mère :

— Est-ce que papa sait lire ? (Il n'en doutait pas : son père *devait* savoir lire).

— Oui. Pourquoi ?

— Pour rien...

En cachette, il griffonna quelques mots sur son ardoise : « Papa, ne faites plus de peine à maman et ne me faites plus peur. Nous vous aimons tant, Pierre. » Il laissa l'ardoise près de la lampe.

L'enfant se tint aux aguets dans son lit, la bouche ouverte selon son habitude, ravalant sa salive, écoutant battre son cœur ou gronder ses boyaux. Le père rentra, jurant et tempêtant. Puis il se tut... Pierre crut l'entendre pleurer,

sauta à bas du lit et, prenant son courage à deux mains, entra dans la cuisine. L'homme l'attira, le prit sur ses genoux, le serra dans ses bras, soufflant son haleine d'ivrogne au visage du gamin heureux et terrorisé. Il se mit à hoqueter : « Mon petit crapaud... mon petit crapaud!... » Pas tout à fait dégrisé, sentimental, il pleura comme un veau. La femme vint aussi, les yeux stupides, les mains jointes, ne sachant si elle devait se réjouir ou défendre son enfant. Elle s'agenouilla devant l'homme qui les serra tous les deux contre son cœur, en demandant pardon, en promettant de ne plus boire. « Jamais!... » bredouillait-il en esquissant un geste de serment. Puis il chantonna une romance : « *Ne parle plus, Rose, je t'en supplie...* » et s'endormit. Marie et Pierre se dégagèrent doucement.

Le lendemain matin, Jacques Muraille s'en alla tout honteux. Il tint parole cependant. Chaque jour, à six heures, il rentrait au logis, la tête baissée, les mouvements incertains. Il maigrissait à vue d'œil, ses joues devenaient flasques, ses yeux ternes, ses mains percluses. Il s'occupa à mille choses : il bêcha le jardin schisteux grouillant de salamandres, noires et roses ; il essarta un taillis qui s'étendait à droite de la maison. Un jour, il y découvrit une fissure : il raconta à son fils la sombre épopée des mineurs *seillois* et *landennais* qui furent noyés comme des rats dans les bures du plateau. Il revint un soir avec un chat qu'on appela Pitchou et dont la gueule grelottait des journées entières vers les sommets des robiniers où piaillaient les moineaux ; puis des pigeons qui éveillaient l'enfant dès le fin matin, en roucoulant et en grattant le toit ; puis une rainette dans une bouteille : la bestiole, les pattes ouvertes, les yeux blancs, la bouche rieuse, prédisait la pluie et le beau temps ; puis des escargots et des fruits de pierre... Chaque soir, Jacques sortait quelque chose de sa poche, lentement, riant de la curiosité impatiente du gamin. Ah ! l'on vécut six beaux mois, là-haut, malgré la tristesse et le mutisme du carrier.

Une après-midi, Pierre revint tout joyeux: il serait le premier pour faire ses Pâques. Il alla à la rencontre du père pour lui annoncer la bonne nouvelle. Il le rencontra, en effet, couché sur un brancard que portaient quatre *fatigeurs*: Jacques avait la tête aplatie comme une figue. Une chute de pierres l'avait surpris dans sa fuite incertaine: le genièvre s'était vengé.

## XI.

Marie, vaillante — toujours — parvenait à joindre les deux bouts. L'enfant l'aidait: il s'en allait le matin avec les femmes de Landenne-sur-Meuse chercher, dans le bois de Foresse, sa *faute* de feuilles mortes: un chariot attelé de vaches les ramenait au village. Il ramassait des escarbilles au pied du chemin de fer aérien qui l'effrayait tant autrefois ou un fagot de ramée dans les taillis. Marie parlait constamment du mort avec amour.

Soudain, un soir, une comète apparut au-dessus de la Treille: les branches des peupliers découpaient sa queue d'or. Le village vécut une nuit terrible malgré la tournée du brave curé Mathot. La grand'mère Muraille passa cette nuit à montrer le poing à l'astre qui s'en alla au bout de quelques jours. Le surlendemain de sa disparition, la bicoque de la vieille brûlait. Marie retrouva le corps carbonisé de la « sorcière » dans les débris fumants, et emporta la corneille qui craillait sur le mur de la cour chaperonné de sédums roses.

Quinze jours après, l'enfant fut atteint dans son lit par une pierre qui avait traversé la vitre. Ses condisciples le battirent et, comme il ne se laissait pas faire, le maître d'école le renvoya. Le notaire, pour qui Marie lessivait, signifia à celle-ci qu'il n'avait plus besoin de ses services. La servante du curé ne lui paya pas sa dernière paire de bas.

Ce fut ainsi qu'au mois d'août de cette année, Marie et Pierre brouettèrent leurs pauvres meubles, à demi démolis par Jacques, vers

Seilles — un vieux village au vieux clocher coiffé de lierre, aux vieilles maisons de calcaire blanc et de grès rouge, garnies de sculptures; aux chemins taillés dans le schiste, aux fermes bâties comme des châteaux, aux tourelles pleines de hiboux en lunettes, aux oseraies pleines de bécassines chevrotantes, un vieux pays de vieilles choses et de vieilles légendes. Il y faisait tranquille et clair. Mais ce n'était pas les Haies-Monet, n'est-ce pas, petit Pierre? — les Haies-Monet où était restée la corneille...

---

## L'ADOLESCENT

### I.

Marie, avec son dos déjeté et son sourire triste, inspirait de la compassion. Elle retrouva des buées, des ravaudages et des tricotages. Ah! c'était une brave femme! Pierre allait à l'école à Seilles. Le maître, la barbiche menaçante, la voix rude, la lippe humide, chiquant des crayons et buvant la goutte, était un pédagogue sans pareil. Le petit Muraille fut son ami, c'est-à-dire que l'instituteur lui donna force coups de règle sur les doigts et force coups de pied au cul. Lorsqu'il l'appelait : « Muraille, au tableau!... » l'enfant tremblait de tous ses membres et débitait des inepties. N'avait-il pas répondu un jour très bêtement que Louis XIV était un homme comme un autre? Mais ses devoirs étaient parfaits. Les après-midi de congé, le maître, célibataire, appelait l'enfant chez lui. Ce n'était plus l'homme du matin : il devenait caressant et communicatif. C'est ainsi que Pierre apprit qu'on avait écrit d'autres livres que ceux de l'école, des pages où l'on parlait du pauvre, de l'ouvrier et de la beauté de la nature. Il aima les hommes et les choses.

### II.

Une nuit, Pierre eut la fièvre. Il criait en se coiffant de ses mains nerveuses : « Papa, j'ai peur!... Ne battez plus maman!... Oh! la grosse araignée! et la grosse bête! Oh! les cloches avec leurs gueules!... Papa, chassez grand'maman, j'ai peur!... L'étoile à queue... le fond... je ne descendrai jamais dans le fond... Papa, j'ai gardé vos sifflets de frêne... Vous avez une tête rouge comme un chardonneret... Ah! nous allons être tranquilles!... Le cabaret brûle... »

Il se mit à bondir sur son lit en claquant des

dents: « J'ai froid!... froid!... » Marie, affolée, couvrit la couche du gamin avec tout ce qu'elle trouva: sa literie, des hardes, des sacs. Le malade, bondissant, sifflait: « J'ai froid!... » Marie entra dans le lit et seul son corps réchauffa Pierre. Pendant toute la nuit, celui-ci eut un claquement ininterrompu de sa langue sèche.

Le médecin vint à l'aube: le gamin avait la petite vérole. Horriblement défiguré, les yeux fermés et humides, il délira durant deux semaines et, durant deux semaines, Marie le veilla jour et nuit.

Il sortit de ce chaos. Heures douces et bénies de la convalescence! Heures claires de la résurrection! Bonheur indicible de ceux qui retirent leur pied de la fosse! Ah! c'était bon de vivre! L'ombre des passants animait le plafond blanchi à la chaux: le dimanche, la voiture d'un riche y mettait une tache fugitive quand les cloches sonnaient le dernier coup de la grand'messe. Le petit vagabond aima les mouches de sa chambre; il organisa des batailles entre des boutons de couleurs différentes et n'en rougissait point devant les visiteurs qui surprenaient ses patrouilles à l'affût dans les couvertures. M. le vicaire arrivait, maigre et minable; deux grosses oranges, comme des mamelles, lui arrondissaient la poitrine; deux grandes bouteilles de vin se balançaient dans les poches de sa soutane. Mme Bailly lui apportait du chocolat et des biscuits; le maître d'école, des images. C'était bon d'être malade!

Marie lessivait, ravaudait, tricotait. Un matin, elle dit:

— Pierre, Madame Bailly vous a apporté des clochettes.

Des clochettes! Le gamin songea au cheval du brasseur, dont les grelots jouaient des airs. Il allait donc s'amuser: il attacherait une corde au plafond — à cette pointe de la solive — à la corde les clochettes, et il sonnerait la messe, les douze coups de midi, les neufs coups de l'angelus et à mort.

— Vite, maman!

Déception! Les clochettes n'étaient que des graminées, des amourettes aux épillets grelottants.

— Elles viennent des Haies-Monet...

Pierre s'en empara, les baisa, les fit *sonner*, les respira. La vie lui rentra dans le corps par le nez. Elles sentaient le vent d'ouest, l'odeur vireuse du bassin verdi, l'odeur balsamique des sapins, l'odeur de crème des bouillons-blancs. Leurs frissons musicaux évoquaient le chœur des grenouilles asthmatiques, les sifflets et les flûtes des oiseaux de Foresse. Le sable de *là-bas* avait rougi leurs tiges. Elles venaient de *là-bas*: elles le firent revivre.

Le lendemain, un vieux saint Joseph passa, soufflant, les joues gonflées, des airs mélancoliques dans une cornemuse. Pierre voulut le voir: on l'assit à la fenêtre, avec ses clochettes qui ne le quittaient plus. Le surlendemain, Marie lui mit un *essuie-mains* sous les aisselles et réapprit à marcher à son gamin de quatorze ans. En passant devant le miroir, il s'aperçut qu'il avait le visage sculpté comme une passoire. Il s'en étonna.

— Cela s'en ira, dit la maman.

Il ne s'en attrista pas outre mesure: l'amour ne l'avait pas encore atteint.

### III.

Il entra aux carrières quelques mois après. On l'y appela le *Frésé*, à cause des cicatrices laissées par la petite vérole. Tout d'abord, on l'occupa dans les wagons de chaux: c'était l'hiver, il y faisait bon. A l'aide d'une petite houe, il enlevait les pierres que le feu n'avait

---

J'ai travaillé quelque temps dans les carrières, non en amateur, comme Upton Sinclair, mais en ouvrier, pour nourrir ma femme et mon enfant. J'ai connu presque toutes les souffrances de Pierre Muraille et de ses frères d'ergastule. Il m'est donc permis d'en parler.

Pour éviter tout commentaire hostile, je dirai que j'ai raconté une histoire vieille de quelques

fait que lécher. Les grillons stridulaient de bonheur dans la maçonnerie. Les gueules des fours allumaient de splendides incendies et vomissaient des rubis dans l'obscurité des couloirs. Les hommes, le visage cuit et grimaçant, les oreilles, la bouche et les yeux pleins de poussière chaude, crachant comme des tuberculeux, brouettaient le feu qui leur brûlait les poils, leur boursouflait la peau, leur rongait les mains comme un eczéma. Leurs ombres diaboliques allaient et venaient, tourmentaient les gueules rouges avec leurs ringards, et, tous les deux voyages, buvaient au tuyau d'un seau et se donnaient des claques qui les époussetaient.

Le gamin se mit à chiquer pour ne pas avoir trop soif. Un matin, une pierre s'écrasa sous sa houe et un fragment l'atteignit à l'œil droit : on eût dit qu'un liquide échappé de la pupille se répandait dans la sclérotique. La piqûre le rendait malade. On l'envoya chez le médecin : il faillit s'évanouir en chemin. Après un examen sommaire, le docteur lui plaça un bandeau sur l'organe, griffonna un billet, le lui remit et l'envoya à X. Pierre n'avait pas songé à avertir sa mère. Il n'était jamais monté sur un train : peu s'en fallut qu'il ne fût tué à l'arrivée. Il ne garda aucun souvenir de la ville. Deux demoiselles rirent très fort des habits poudreux et des sabots de ce petit homme qui voyageait tête nue. Mais il n'oublia jamais la clinique à vitraux rouges comme ceux d'une église, le docteur au masque et aux vêtements de nécromancien, l'odeur étrange qui flottait dans les pièces et qui lui rappelait le cancer de la grand-mère Muraille, les religieuses violettes et affairées, les instruments aux reflets d'iode. Il

---

dix ans. Depuis lors, les conditions du travail ont été adoucies et les salaires augmentés. Voici ce que je demande aujourd'hui : la prolongation du repos de midi ; la suppression des amendes ; la revision des polices d'assurance ; l'augmentation des salaires — encore ! n'a-t-on pas prouvé en ces derniers temps qu'il y avait trop d'argent ? — et le sac des cabarets. J. T.

faillit y mourir de peur. Sa maman vint le voir : ils pleurèrent longuement dans l'inférieure maison.

Il en sortit à peu près guéri, des conserves bleues sur le nez, proprement habillé d'un veston trop court et d'un pantalon trop large que lui avait remis sa mère. Il emportait ses vêtements de travail et ses sabots dans une taie d'oreiller. Les deux demoiselles étaient encore à la gare : elles rirent de plus belle. Il se retourna et fit un geste obscène. Ce fut la première révolte de sa vie.

Pendant deux semaines, il se promena en conserves. Il était très laid avec son visage couturé et ses deux trous bleus sous le front. Il était fier d'avoir été blessé et de porter des lunettes. Il en parlait en souriant. Puis, il s'amusa à regarder autour de lui avec des verres de couleur. Le paysage semblait attendre la fin du monde et les gens avaient des faces de cholériques.

L'exploitant paya la dépense, mais Pierre n'était pas en droit de réclamer une indemnité, parce qu'il ne portait pas, lors de l'accident, les lunettes réglementaires.

Le gamin reprit sa besogne et essaya les « lunettes réglementaires ». Après deux voyages des brouetteurs, elles étaient couvertes de poussière : il devait les essuyer avec sa blouse trempée de sueur. Il n'y voyait plus goutte. A chaque coup de houe, il détournait la tête, peureusement : il dut solliciter un autre travail.

Il gagnait cinquante centimes par jour dans les fours. Un fils à papa n'a jamais éprouvé le bonheur du premier jour de payé, où l'on rapporte six francs cinquante à sa maman.

#### IV.

On l'occupa sur les gueulards. Il travailla sous les ordres d'un brave homme de chaudière, très grand, très maigre, asthmatique. Pierre apportait de l'eau dans les fosses et remuait le charbon avec une houe. L'eau gelait dans

ses sabots. L'homme, par gestes rythmés et larges de sa pelle, couvrait le lit de moellons avec la houille humide. Parfois une pierre s'en échappait dans une détonation et les grillons limaient les briques. Les gaz montaient des gueulards. Le gamin était ivre, il avait les jambes molles, le fond du palais sec, la langue dure comme un caillou. Au-dessus de sa tête, un élévateur jouait d'obsédantes musiques de foire. Des fours, il apercevait les carrières, le fond qu'il ne voulait pas connaître. Des corneilles craillaient sur les talus herbeux dont les fondrières servaient de communs. Les pétarades inquiétèrent le gamin pendant quelques jours, puis il s'y habitua.

On mangeait sous une coupole de fer qui couvrait autrefois un chaufour. On était bien. Parfois, les hommes faisaient enrager Pierre à cause de sa tête sculptée. Le chafournier le défendait entre deux quintes de toux musicale qui lui retournaient les bronches à la base des poumons. Un soir, l'homme et le gamin s'attardèrent pour niveler avec leurs gaules le dernier lit de pierres. La fumée sortait toute rose du gueulard resté très profond : les pluies diminuaient, depuis trois jours, la production de moellons. L'homme mordillait son rôle et avait l'air de s'entretenir avec lui-même. Soudain, il chut dans le brasier qui pua à l'instant. Pierre se pencha en hurlant et, entre deux nuages de fumée, il vit le feu déshabiller le vieux, le baiser, le lécher, le mordre, lui grésiller le ventre, l'étouffer. L'homme, assommé par la chute, revint à lui et, par sauts, comme un crapaud, s'assit sur une pierre rouge, se ramassa comme quelqu'un qui a froid, cuisit, se racornit et ne bougea plus. La fumée monta de nouveau et le gamin ne vit plus rien.

Lorsque les forgerons arrivèrent, ils aperçurent au centre du brasier, une espèce de grosse bête osseuse et calcinée.

Le chafournier en tombant avait abandonné un sabot au bord du gueulard. Pierre l'emporta et battit la campagne pendant huit jours.

## V.

Il ne voulut plus rester sur les gueulards. On l'envoya dans le moulin à calcaire. C'était une affreuse ergastule composée de baraques clouées l'une contre l'autre. Une poussière blanche s'échappait des toits de tôle: on eût cru que les bicoques brûlaient. Un trommel lent et bruyant qui jouait avec des pierrettes, les mâchoires d'un concasseur qui mordait féroce ment les moellons, les poulies qui criaient de soif, les meules gigantesques qui pulvérisaient les noyaux descendus du broyeur, les courroies qui fouettaient l'air, tout cela faisait un bruit infernal. Les premières nuits, Pierre ne put dormir: le fracas lui était resté dans les oreilles.

Tout blancs comme des Pierrots, l'estomac lourd, un goût de craie dans la bouche, Muraille et son compagnon ouvraient les vannes des coffres de bois et leur présentaient la gueule des sacs qui s'emplissaient avec un bruit très doux, comme si on les eût soufflés. Les ouvriers en faisaient des gradins derrière eux. Ils étaient poussés au cul par la pierre moulue qui s'entassait dans les tuyaux de la machine: il fallait suivre cette vieille bête disloquée, aux boiseries et aux ferrailles branlantes et tintamarresques, cette vieille bête inconsciente, jamais fatiguée, qui ignorait qu'elle avait affaire à des hommes de chair et d'os. Heureusement que la sinistre trituratrice était caduque et que les accrocs donnaient un peu de répit aux jeunes forçats. Plus la journée était avancée, plus le travail était dur, puisqu'il fallait grimper, toujours plus haut avec soixante kilos sur ses genoux. Au bout de deux jours, Muraille avait les poignets et les cuisses râpées. Et puis l'on ne mangeait pas là-dedans: l'estomac se contentait de pierre broyée!

Le jeune homme y resta deux ans: il en sortit tout courbé, le derrière descendu, les bras ballants. Il en sortit parce qu'il ne gagnait qu'un franc par jour, que la maman Muraille avait les mains gonflées par les lessives et qu'on devait cent francs au boutiquier.

Vieillie avant l'âge, sans parents, sans amis, ne croyant plus à Dieu — est-ce que le Bon Dieu s'est jamais occupé des meurt-de-faim? — Marie pleurait des journées entières en massant ses pauvres doigts douloureux. Elle alla acheter elle-même la première paire de souliers du gamin et ces souliers devaient le conduire dans le *fond*, dont ils avaient peur l'un et l'autre.

## VI.

Pierre, la blouse nouée sur le ventre, poussait son wagonnet: il était gai et sifflait un petit air. Parfois, il glissait sur l'argile, il jurait — c'est un péché de pauvre — il ruait, il criait, il poussait avec sa tête. Tout son être se bandait; il avait l'air d'une bête qui voulait mordre dans la caisse de bois. « Courage, Pierre, tu auras gagné deux francs cinquante ce soir et la maman Muraille pourra masser ses doigts toute l'après-midi de demain. Courage, frerot! Deux francs cinquante, ce n'est pas le Pérou, mais c'est presque trois fois le salaire de l'effarant ergastule que tu viens de quitter. Avec cela on peut manger du pain tous les jours et du beurre tous les deux jours. Les riches qui fainéantent toute leur vie ont encore de la viande et des douceurs par-dessus le marché, mais ça ne te regarde pas, Pierre, mon petit frère. De quoi te mêles-tu? Occupe-toi de tes affaires pour l'amour de Dieu. Ho! Hiss!... Te voilà arrivé!... »

Le roc fissuré, crevassé, surplombait les tailles. Là-haut, les argiles, sournoisement, fermentaient, fientaient ou se roulaient en boulettes. Des corneilles affairées s'interpellaient d'un seuil à l'autre, circulaient et, parfois, détachaient de leurs pattes de noires diabesses la toute petite pierre qui, tombant de cent cinquante pieds, est homicide.

Clac! Muraille brisait en deux une pomme de pierre. Clac! il coupait l'aile d'un grand oiseau qui avait des dents. Clac! il extrayait du bloc irréductible des escargots en forme de

fleur ou de trompette. Clac! il ouvrait la prison d'un crapaud millénaire qui allait se cacher sous un bloc corné. Clac! la pierre saignait! Clac! des cristaux blancs, rouges ou bleus se pulvérisaient sous la dure *maquette* d'acier.

On corna. Muraille s'abrita derrière sa benne basculée. Par la porte d'une baraque, le surveillant, le bedon agité, la bouche arrondie, jetait son angoissant cri d'alarme: « Oh! oh!... ». Le tireur, la gibecière au dos, grimpa sur l'architecture écroulée d'une *tombée* de la veille, se laissa glisser sur son derrière, se baissa, regrimpa sur un monolithe, en regardant furtivement le bloc qu'il venait de quitter et corna de nouveau sous son aisselle. La face trouée du surveillant reparut à la porte de l'abri: « Oh!... oh!... » Soudain, les moellons se gonflèrent, crevèrent et coulèrent. Le Frésé regarda venir les pierres, bravement, comme un vétéran. Puis toute la tombée bouillonna et s'écroula en cascade. Par delà les talus herbeux et les façades gigantesques du cirque, les deux collines de la Meuse se renvoyèrent les détonations et les multiplièrent dix ou quinze fois. Elles revinrent jusqu'au sommet de la carrière et emplirent le cirque. Une vague de corneilles inquiètes noircit le ciel, puis disparut tout entière dans le roc, comme des araignées dans leur trou.

Muraille chargea son wagonnet. La cloche sonna neuf heures.

On mangeait sous un toit de vieilles tôles et de fagots, placés sur des moellons simplement superposés. Des lambeaux de blouses et de vieux chapeaux bouchaient les fissures de la cabane. On riait: Taziaux, l'homme qui avait un pariétal d'argent, montrait les esquilles qu'il portait, comme amulettes, dans la poche de son gilet. Borguet plaisantait sur son orbite vide et Marteau sur sa jambe de bois avec laquelle il tisonnait le brasero. Seul, le Crollé, la face bleuie par le froid, se taisait. Il était laid: la poudre lui avait tatoué profondément les joues et le front.

On parlait des morts et des infirmes et parfois aussi du taciturne Jacques Muraille. On montrait au jeune homme le sentier, tracé au bord du précipice que, chaque nuit, son père grimpait à quatre pattes. On lui désignait, entre deux talus, l'infâme estaminet qui suçait la quinzaine du malheureux. Et Pierre avait des sursauts de colère sur son escabeau.

Sa haine ne durait guère. Sa maman et lui aimaient toujours le Mort. Ils mangeaient à peu près leur saoul: le reste était oublié. En sortant de la cabane, Pierre ne songeait plus qu'au Crollé qui, silencieux, la tête baissée, regagnait sa taille en rajustant son petit tablier crotté d'argile.

— De quoi souffre-t-il? se demandait Muraille.

## VII.

L'amour, comme une vipère, a mordu Pierre Muraille au cœur.

Il était couché sur le ventre dans les orpins du talus et suçait son pouce saigneux « pour ne rien perdre ». Un lézard se chauffait au soleil sur le seuil de son antre: un bloc d'un noir luisant qu'on eût cru coulé par les enfers des premiers âges. Les yeux extatiques de Pierre et les yeux lumineux du reptile se rencontrèrent. L'homme et la bête s'aimèrent: ils se connaissaient depuis six mois.

Douceur d'aimer, de répéter sans cesse lorsqu'on est seul: « Je vous vois volontiers! » — comme un cantique. Douceur de ne plus voir qu'une image, d'avoir les lèvres parfumées du miel de son baiser, d'avoir des caresses plein les doigts, de sentir plier ses genoux et remuer son corps lorsqu'on la voit: car elle est belle. Les femmes qu'on aime sont toujours belles. Douceur d'avoir un gros cœur rouge tout plein d'elle qui saute en sa poitrine.

Hélas!... hélas!... Douleur d'aimer... Elle est passée la veille et elle a dit à son amie qui, comme elle, apportait le dîner à son frère le carrier, elle a dit: « Le Frésé m'ennuie: il est

trop laid! » De sa cachette, il l'a entendue. Pourquoi ne le nomme-t-elle pas Pierre? Il comprend seulement que c'est peu charitable de l'appeler Frésé. Pourquoi l'ennuie-t-il? Que lui a-t-il fait? Est-ce parce qu'il la guette depuis six mois? Il est trop laid? Ses larmes s'attardent dans ses cicatrices. Douleur d'aimer! Un autre possédera sa chair blanche, lui baisera les yeux, la bouche et le front, entendra sa voix qui chante. Elle ne pensera jamais plus à lui dont elle est toute la pensée. « Ah! petite Eva, on m'a dit du mal de toi: j'y crois et je t'aime! Tu me fais souffrir et je t'aime! Je n'ai pas mangé et je n'ai pas faim. Que t'ai-je fait pour que tu me sois si méchante? C'est donc mal d'être laid? de t'aimer alors qu'on est laid? Oh! boire, être plein, ne plus penser à toi, dormir tranquille, ne plus rêver de toi. Ne plus avoir peur de l'eau, d'une corde, d'un couteau. Fais dodo, mon amour. Oh! s'arracher le cœur de la poitrine et le donner à un chien qui passe. N'avoir plus rien qui saigne là-dedans. Etre écrasé comme une figue sous une pierre... Pleurerait-elle? Les gens diraient pour toute oraison funèbre: « A vingt ans, il buvait comme un trou. Il tenait ça de son père. » Et Pierre se demandait: « Est-ce que papa avait quelque chose à oublier, lui aussi? »

Il mordit dans les orpins et, d'un coup de pierre, il brisa la queue de son ami le lézard qui poussa un grognement plaintif et rentra dans son trou.

### VIII.

Un soir, il rentra éméché, gai, rieur, la physionomie bête. Il embrassa sa mère et, la tenant par les poignets, il marqua un pas de valse.

Marie avait senti l'odeur du poison. Elle sourit cependant, se dégagea doucement et invita Pierre à se mettre à table.

Ecroulé sur une chaise, les jambes allongées, les bras ballants, la tête sur l'épaule gauche, il n'entendit pas. Il fredonnait une chanson: « *Ne parle pas, Rose, je t'en supplie!...* » Puis

il tint des discours sans suite. Marie, atterrée, les mains jointes, s'assit devant son fils. C'était Jacques tout craché : son front pelé et ridé, sa bouche tordue et baveuse, sa pâleur de cire, ses paupières humides, ses ongles jaunis par l'argile, ses doigts bagués de loques. C'étaient ses mots du début du mariage que Pierre bafouillait, d'infâmes injures qu'on adresse à une mauvaise femme. L'enfant ne les avait jamais entendus : ils étaient donc dans son cœur depuis sa naissance ! Oui ! c'était Jacques lorsqu'il l'avait épousée qui rythmait de la tête ce couplet obscène. Elle crut devenir folle devant ce piteux revenant. Puis elle se ressaisit :

— Non ! c'est Pierre !...

Elle pleura, elle se tordit les mains en parcourant la cuisine :

— Mon petit crapaud, allez-vous me faire regravir mon calvaire ?...

Elle s'agenouilla et délaça les souliers du « petit » qui, chatouillé, se mit à rendre tripes et boyaux.

## IX.

Clac ! clac ! Il avait plu la veille. Une pierre traîtresse tomba droit des sommets et sonna sur un rail. Les hommes sursautèrent, la *maquette* arrêtée à mi-chemin ; un novice se gratta la tête des dix doigts, sans bouger ; un autre fit volte-face et, plié en deux, se mit à courir. Les vétérans s'esclaffèrent. Clac ! clac ! on en avait ainsi pour des heures et quand le trou était vide, la poudre le remplissait. Pour qui travaillait-on ? De temps en temps, le Directeur passait dans une pelisse, l'hiver ; sous une ombrelle, l'été. C'était lui qui représentait le patronat. Où allaient les pierres ? — Le menuisier construisait une brouette, le forgeron une grille ; mais ici, on travaillait comme des bêtes et le labeur était sans fin.

La cloche sonnait sans interruption : on allait tirer une mine à la Noire Place. Les hommes fiévreusement détachaient leurs voies, les portaient à deux comme des brancards et les

lâchaient sur un signal: le fer meuglait dans le cirque. Une vague de corneilles bondissait entre les rochers gris à formes humaines. La cloche sonnait... Un mineur, tout petit, sur le bord du précipice, comme un veilleur, cornait vers la Meuse: « Tututut'!... » Un autre, perdu dans les prunelliers et les houx, agitait sa loque rouge en criant! « Oh! oh!... gare la mine!... » On entendait sa voix de Sclayn, de Bonneville, d'Andenne et de Seilles. La cloche sonnait... Dans les abris, les hommes s'étaient assis, harassés, l'estomac vide. Le cirque était désert, les corneilles avaient disparu: on n'entendait plus que la rumeur confuse et lointaine du moulin à calcaire et la cloche qui sonnait, sonnait à vous donner des attaques de nerfs.

Soudain, le sol bougea, l'air se déchira, une volée de pierres passa en sifflant comme une bande d'oiseaux. Un nuage blanc envahit tout le cirque, puis un nuage de poussière jaune. Une âcre odeur de poudre flotta. Durant dix minutes, la gigantesque muraille se démantela, s'écroula, comme un édifice tourmenté par des secousses sismiques. Un monolithe roula au milieu du chantier. Le fracas de l'explosion et de l'éboulement déferlait sur les deux collines et faisait trembler les vitres des maisons.

Le grondement cessa: on put voir la masse prodigieuse de pierres que la dynamite avait soufflée. Des houx métalliques, des prunelliers en fleurs, des guirlandes de liseron et de lierre mettaient un peu de verdure sur ces ruines qui, depuis des millénaires, servaient d'assises aux terres nourricières du Boltry. Deux essarts étaient descendus avec les pierres: la plaie, là-haut, était rouge et bleue; on crut qu'elle voulait se refermer. Et le vacarme reprit: le sol trembla, le sommet s'effondra sur une longueur de cinquante mètres. Un nuage jaune de cataclysme couvrit le chantier et masqua l'éboulement qui semblait vouloir s'éterniser.

Les hommes sortirent de leurs trous et les corneilles réapparurent.

Clac! clac! A midi, on mangeait sur le pouce:

on avait une demi-heure pour ce faire. Ce n'était guère. On restait plié en deux toute l'après-dîner : les wagonnets étaient lourds et la pierre dure.

Muraille, l'œsophage brûlant, des mucosités acides plein la bouche, songeait aux fesse-cachiers du bureau qui se rognaient les ongles jusqu'à la lunule durant deux heures avant de reprendre leur légère plume ; aux riches qui faisaient une bonne sieste après avoir mangé les mets les plus digestes.

— Cela n'est pas juste, se dit Pierre.

Eh bien ! mon garçon, tu en as mis du temps pour voir que cela n'était pas juste.

Le cirque avait repris son aspect habituel. Là-haut, les batteurs au fleuret, mobiles, minuscules, se saluaient profondément en se désarticulant jusqu'à mi-corps. Un jeune homme sifflait gaîment, grimpé sur sa berline qui dévalait une voie en déclive et qui s'engouffra dans un tunnel. Un homme en blouse rouge posa une échelle contre le monolithe sur lequel se promenaient deux êtres tout petits. Un batteur, à cheval sur une pierre, forait celle-ci, entre ses cuisses, avec un fleuret. La Jambe-de-Bois, une cafetière pleine d'huile à la main, inspectait les roues des wagonnets et, lorsqu'il se penchait, son derrière en pointe crevait sa loqueteuse queue-d'aronde. L'homme au pariétal d'argent, campé sur un tas de cendres de chaux qui lui chauffait les pieds, surveillait les sommets argileux qui remuaient et, de temps en temps, la bouche large et ronde, il criait : « Oh !... oh !... » Sans relever la tête, les casseurs de pierre faisaient volte-face et jouaient des jambes. Le tireur passait, très lent, très fier, avec son serpent de mèche blanche en bandoulière, sa curette mouchetée d'une loque et son épinglette en cuivre rouge. Les hommes des taques se faisaient des signes, d'étage à étage. Parfois une berline dévalait un plan incliné, se renversait et les roues filaient des rayons de soleil.

Les wagonnets étaient couverts d'inscriptions : on demandait un vide, une chique, pour cinquante centimes de genièvre, un bâton de craie, un peu de teinture d'iode ; on envoyait un mot salé à la Jambe-de-Bois ou au surveillant.

Les abris fumaient, les *maquettes* crépitaient, les treuils geignaient, les corneilles craillaient, les grillons stridulaient. Un cloqueteux essayait une gamme ; un rossignol chantait dans les robiniers ; un lièvre dévalait les deux cents pieds de la façade et les remontait presque aussi rapidement. Des hirondelles garrulaient sous la corniche d'une carrière abandonnée. Un char-donneret dépaycé faisait une tache d'or sur un houx au beau milieu de la tombée.

On entendait de temps en temps, vers les étages, des coups de cornet, des : « oh !... oh !... », des pétarades et des vols insolites d'oiseaux : c'étaient des pierres.

Derrière sa benne, Pierre Muraille cracha sa chique dans sa main roulée en cornet, retira une petite bouteille d'un monceau d'argile, s'essuya la bouche du revers de sa manche et but à même. Puis il appela le Crollé qui l'observait et qui vint vers lui en rajustant son tablier. Ils étaient devenus de grands amis taciturnes.

## X.

Boire!... Une goutte!... La première est chaude et acide, mais c'est la cautérisation du palais, de l'œsophage et de l'estomac brûlés. Elle a du bon la première goutte homéopathique. Vous n'en faites pas moins une grimace. La seconde, la troisième... jusqu'à la sixième, c'est la gaiété embouteillée, le rinçage moral du cerveau. Plus de soucis ! Vous avez des ressorts sous les semelles et aux jointures et vous feriez des sauts prodigieux comme sur la lune. Le vieillard redevient adolescent, l'adolescent redevient enfant. La septième, la huitième jusqu'à la dixième vous classent dans les fous inoffensifs. Vous vous écoutez bafouiller, votre

langue est épaisse et les gens qui vous entourent ont l'air saoul. Vos nerfs sont électrisés, vous soulèveriez le comptoir et vous le dites. Vos yeux sont changés comme après une nuit de noces et se font tout petits. Ces dix gouttes vous emplissent la vessie. Soudain, vous avez froid: non! c'est un tremblement nerveux qui vous agite. Les gens et les meubles tournent autour de vous en une sarabande très lente, viennent et s'en vont. Vous cherchez quelqu'un à aimer autour de vous. Vous sauteriez au cou du premier venu — encore quelques gouttes, et vous l'étrangleriez. Si vous avez de l'argent, il est à tout le monde. Si vous n'en avez pas, vous buvez et faites boire à crédit.

La onzième est mauvaise, la douzième est pire, mais vous buvez quand même parce qu'il vous *en* faut. Une potée vous clapote dans l'estomac. C'est l'heure des effusions et de la confession publique. Jusqu'ici tout va bien ou plutôt ne va pas trop mal. Vous riez des gens qui vous entourent, vous riez de vous, de souvenir, de rien, de tout: vous riez. Votre rate est malade. Vos membres sont las, mais votre cerveau est resté frais comme une tablette de gélatine.

Dans l'atmosphère empuantie par les fumées, les éructations et les crachats, la treizième et la quatorzième vous assomment. Bien que le tremblement nerveux ait cessé, vous avez perdu votre belle assurance. Votre rayon visuel est restreint. Des phrases émergent de la chaotique conversation. La vingtième goutte vous vide le cerveau. C'est le vide! c'est le noir mnémonique! Il y a un hiatus, un trou dans votre existence d'homme. Ce n'est pas le sommeil, c'est l'engourdissement, la mort momentanée de la mémoire, un trou qu'on vous aidera à combler le lendemain, que vous nierez, que vous ne voudrez pas avoir vécu. Et durant cet hiatus, vous commettrez les pires sottises.

Ouvrier, mon frère, quand donc mettras-tu le feu aux distilleries et aux cabarets?

Pierre Muraille rentra à l'aube, la bouche

pleine de sciure de bois. Par où était-il revenu? L'avait-on ramené? S'était-il endormi en chemin? Il l'ignorait. Il revoyait une gravure appendue au mur du cabaret: « On ne blasphème pas ici » et... la porte de sa maison. L'homme ivre a l'instinct du pigeon.

Marie l'avait attendu. Il fit une belle vie.

— C'est toi qui es cause que je suis laid! Tu n'avais qu'à me laisser mourir! Tu n'avais qu'à m'empêcher de me gratter le visage! Tu es laide! Tu es sale! Ta maison est sale! Tu es ma bête noire! Je te hais comme une rogne! Tu es toquée, c'est pour cela que mon père buvait!

La maman sanglotait.

— Mon pauvre petit crapaud!... Qui est-ce qui me l'a fait ainsi?...

Et Pierre, en l'entendant geindre, avait des envies de la coller au mur.

## XI.

Le lendemain soir, quand Pierre Muraille entra chez Pèquet, il en était à la onzième goutte. Il avait la mine en dessous comme quelqu'un qui vient de faire un mauvais coup.

Il y avait là Pèquet, ancien ouvrier carrier qui vivait à cette heure des sourires de sa femme et de sa fille, du poison de son comptoir et de trente-six machins épicés qui changeaient de couleur à sa fenêtre. Il y avait là Mathy qui buvait toute sa quinzaine et qui assommait, chaque nuit, sa femme et ses sept petites filles, les laissant mourir de faim, un peu, chaque jour; puis Bertot qui martyrisait sa vieille mère, puis Basieux qui pérerait quarante-huit heures de suite et mettait trois jours pour rentrer chez lui au bout du village; puis Vodaux, Parfond et un autre. Ils étaient silencieux: seul, Basieux préparait sa fantastique harangue. Ils avaient les mêmes yeux, le même nez et le même sourire béat et pitoyable. Les ouvriers des fours à zinc étaient mâchurés de cendres: leurs lèvres humides saignaient sur leur face noire aux yeux blancs. Les mineurs

de Sclaigneaux étaient rouges; leurs coudes rougissaient la table; leurs souliers rougissaient le parquet et le chemin; ils crachaient rouge. Les carriers étaient crottés d'argile et saignants.

Pèquet, boulot et court, les yeux ronds, la pipe pendante, souriait, sa femme minaudait — on l'appelait madame Soupir — et sa fille piaillait à longueur de jour.

Pierre Muraille demanda une goutte. Elle lui détendit les muscles.

— Pèquet, dit-il sans relever la tête, serait-il vrai que mon père se saoulait ici, chaque soir? que tu riais de le voir grimper la carrière à quatre pattes et que tu t'attendais à l'entendre dégringoler dans le fond?

Le cabaretier dépendit sa pipe et bredouilla en souriant.

— Ecoute, reprit Pierre, tu es un empoisonneur public, un lâche et un fainéant! Ce sont la réputation et la vertu de ta femme et de ta fille qui te permettent de faire du lard. Sais-tu bien ce que deviennent ces hommes lorsqu'ils rentrent chez eux? Sais-tu bien tout ce que nous avons souffert, ma mère et moi, du vivant de mon père? Sais-tu bien que j'ai battu ma mère, hier?

Pâle, défiguré par la colère qui accentuait les marques de la petite vérole, Pierre se leva. Pèquet eut peur et ses femmes se mirent à crier; ces cris exaspérèrent Muraille qui éventra le comptoir d'un coup de pied. Le jeune homme était fort comme un hercule: il transporta le meuble au dehors et chassa les consommateurs ahuris à coups de pied dans le derrière. Mathy, ayant fait mine de résister, fut pendu au mur par la rude poigne de Pierre qui, en se retournant, para du coude un coup de couvercle de poêle que lui destinait Pèquet. Mathy, à demi étranglé, retomba comme une loque et le triste coq en pâte de cabaretier fut happé par les oreilles: sa grosse tête ensommeillée martela le parquet à coups redoublés. Les genoux du Frésé lui trouaient le ventre. Sa tête rougit et il se mit à geindre.

Le jeune homme le lâcha et s'en prit aux meubles qui filèrent tous par la porte et la fenêtre. Pèquet s'esquiva entre deux volées. Blessé par les débris de verres de l'étagère, Muraille rugit et passa dans la cuisine. La lampe brisée, le sac battit son plein dans l'obscurité. A l'étage, les femmes meuglaient: il y grimpa. Elles sautèrent par la fenêtre: la maison étant très basse, elles ne se firent pas grand mal. Le vacarme dura une demi-heure, puis Muraille s'éloigna en narguant les badauds qui chuchotaient:

— C'est le Frésé!... Tel père, tel fils!...

Le lendemain matin, la police se saisissait de lui. Il fut condamné à six mois de prison et à deux mille francs d'amende, pour avoir vengé son père et sa mère, pour s'être vengé lui-même et pour avoir voulu purger le village d'un empoisonneur — qui obtint une indemnité pour incapacité de travail!

A quelque chose, malheur est bon: lorsqu'il sortit du « trou », il était guéri de son ivrognerie.

Mais Marie était morte... de faim, paraît-il!

---

## L'HOMME

### I.

Pierre Muraille, en revenant à son logis, ressassait sa misère. Le froid, toute la journée, lui avait mordu les yeux, les joues et le nez, percé les moufles et la chemise collée au dos par la sueur. Aux repas, il courait se chauffer sur les bords des gueulards dans le gaz carbonique et il buvait son café glacé. Ses mains se gerçaient, le sang perlait par toutes les crevasses et, lorsqu'il se blessait, Pierre saignait comme un bœuf à cause du froid. Les rhumatismes lui serraient le cou, lui rouillaient les jointures, aux genoux et aux poignets, lui endolorissaient les jambes et les pieds du bout des ongles jusqu'aux fesses, lorsqu'il marchait sur le moindre caillou. Il avait peur du dégel de midi qui, traîtreusement, détachait les pierres. En été, le soleil lui cuisait le crâne sous le chapeau, dans le cirque sans souffle, et il mordillait sa chique pour oublier sa soif. La chaleur gangrenait les plaies. Les jours de pluie, il était mouillé de sueur et d'eau, il toussait, il était couvert de bosses et de sang et quand il rentrait le soir, la tête, les doigts ou les poignets emmaillottés de bandes crottées d'argile, il avait l'air de quitter un champ de bataille! Il était recru, abêti, il se mettait au lit les doigts écartés et se retrouvait dans la même position, le lendemain matin, les reins meurtris, les poumons douloureux aux extrémités. Le dimanche, il était trop fatigué pour faire quoi que ce fût, trop pauvre pour se payer une heure de plaisir.

Et d'autres se levaient le matin avec la journée gagnée, avec cent francs, mille francs à dépenser, sans avoir à travailler, sans risquer autre chose qu'une apoplexie, une goutte ou une indigestion. Est-ce que cela était bien

juste? Est-ce que cela pouvait durer? On était tous des hommes: pourquoi y en avait-il de deux sortes?...

Et Pierre songeait aussi à son logis vide et froid... Soudain, il ouvrit l'oreille, on pleurait là, sur le talus. Oh! les sanglots dans le soir, qu'ils sont tristes! Transi d'angoisse, Muraille s'arrêta: ses yeux fouillèrent l'ombre; il y devina une forme humaine. Il s'avança: c'était une femme qui, repliée sur elle-même, grelottait dans l'herbe gelée. Il vit luire ses grands yeux de naufragée.

— Qu'avez-vous, notre dame? fit-il respectueux.

— Oh! j'ai froid! murmura-t-elle et elle tendit ses pauvres mains gonflées.

— Venez avec moi.

Elle eut quelque peine à se mettre debout: ses jambes étaient engourdies. Elle retomba sur le talus, toute raide. Pierre la releva et la prit par la taille. Ils se mirent en route. L'homme ne lui demanda ni son nom, ni d'où elle venait: que lui importait. Elle avait froid: c'était tout. Dans la bise qui pinçait, ils marchaient sans mot dire, enfilant les ruelles l'une après l'autre. On eût cru qu'ils étaient ivres, car la femme ne tenait plus sur ses jambes.

Pierre s'arrêta devant sa maison, lâcha sa compagne avec précaution et ouvrit l'huis. Dans l'obscurité il lui chercha une chaise, puis il alluma la lampe et regarda son hôtesse à la dérobée. Oh! le pauvre visage livide et gonflé comme celui d'un noyé et quels yeux de bête traquée. Stupide, minable, presque nue, grelottant sur sa chaise qui grinçait, claquant des dents, les mains entre les cuisses, se faisant toute petite, elle suivait les mouvements de l'homme qui allumait le feu.

— Vous allez avoir chaud, notre dame, dit-il. Et nous allons souper.

— Souper, soupira-t-elle.

Depuis trois jours, elle avait un grand trou froid dans le ventre et un pressoir dans le crâne. Le lard grillait dans la poêle. La femme

faillit vomir de faim. Elle mangea goulûment, sans retenue, avec de petits cris de carnassier.

— Que c'est bon!... bon!... Merci!... Encore!... Que je suis bien!...

Puis elle pleura et Pierre aussi. Il ne se plaindrait jamais plus.

Et entre deux bouchées, sentant le feu lui caresser délicieusement le dos, elle supplia.

— Ne me chassez pas aujourd'hui!...

La chasser? Il la regarda stupidement, comme au sortir d'un songe.

— Mais, non, notre dame! Vous allez dormir ici. Ne vous trouvez-vous pas bien?

Rassurée, reconnaissante, elle voulut raconter son histoire: elle se nommait Marie...

— Ça ne me regarde pas, dit-il. Chauffez-vous.

Pour qu'elle se tint tranquille, il prit un livre dans l'armoire. Il ne lisait pas, il examinait la femme en tournant un feuillet de temps en temps. Songeuse, la tête agitée par un tremblement sénile, elle fixait ses sabots. Elle avait une trentaine d'années peut-être, les mâchoires fortes, les pommettes saillantes. Pierre revoyait ses yeux... Il s'aperçut qu'elle sommeillait et il la réveilla, en lui touchant l'épaule.

— Notre dame, vous irez dormir dans un lit.

Elle sursauta sur sa chaise et sourit, résignée. Elle était si bien ainsi, mais il fallait obéir. Elle était prête à payer le tribut de la femme à son hôte.

Il l'aida à grimper l'escalier.

— Voilà votre chambre, dit-il. C'est celle de maman. Dormez bien. Jusqu'à demain.

Elle n'en pouvait croire ses oreilles. Et elle s'agenouilla devant lui et lui baisa les mains en sanglotant.

— Allons! allons! dit-il le corps tout remué. Couchez-vous: Vous mourez de sommeil.

Il se dégagea et descendit.

Cette nuit-là, Pierre resta sur sa chaise dans la cuisine, plié en deux, la tête dans les mains. Il cria une fois au bas de l'escalier: « Avez-vous chaud, notre dame?... » On ne lui répondit pas: il s'endormit. Il sursauta au son du

réveil, avant l'aube, fit un feu de bois, chauffa son café, coupa ses tartines et alla écouter à la porte de la chambre. La femme dormait. Il l'appela :

— Notre dame!... Notre dame!...

Il l'entendit qui se mettait sur son séant :

— S'il vous plaît?...

— Je vais travailler. Vous m'attendrez, n'est-ce pas?

Après une pause, vaincue par la couche bien chaude, elle dit :

— Oui, monsieur.

## II.

Le soir, un bon feu attendait Pierre. N'ayant osé sortir, la femme n'avait pas préparé de souper : elle s'en excusa. Il rapportait quelques saucisses : elle les cuisit et ils se mirent à table.

Elle était lavée, embellie, l'air joyeux à la fois et humble. Elle n'avait osé manger de toute la journée! Elle s'en donna.

— Demain matin, je m'en irai, dit-elle. Vous avez été bien bon. Je ne vous oublierai jamais. Comment vous nommez-vous?

— Pierre... Pierre Muraille.

Cette nuit-là, elle coucha encore dans la chambre de la maman. Et dans l'autre, l'homme se tordit, des heures, sur son lit. Le matin, il l'entendit qui se levait et faisait du feu. Il descendit.

— Vous partez, dit-il, après s'être promené comme une bête en cage.

— Oui...

— Où allez-vous?

— Je ne sais pas.

— Voulez-vous rester ici?

— Oh! fit-elle en joignant les mains. Puis elle dit :

— Non! non!...

— Pourquoi?

— Si vous saviez qui je suis, monsieur Pierre!...

Il redit son mot de la veille:

— Ça ne me regarde pas. Restez ici.

Et il pleura.

Ils vécurent ainsi quinze jours. Sur les prières de Muraille, elle s'était habillée des hardes de la maman. Marie était une femme d'élite, elle courait, lavait et frottait toute la journée. Elle ne parlait plus de s'en aller, mais elle n'avait pas promis de rester.

Un dimanche, alors qu'ils étaient assis tous deux, les pieds sur le poêle, dans l'ombre du jour finissant, elle lui raconta son histoire, un banal fait divers. Son mari, ivrogne et joueur, la rouait de coups et la laissait mourir de faim. Elle était partie. Une nuit, elle n'en pouvait plus et s'était assise sur un seuil à Charleroi. Un homme la conduisit dans un lupanar, lui prêta à souper et exigea sa rançon. Il revint le lendemain et le surlendemain, puis il disparut. Un autre lui succéda, et un autre... Durant trois ans, elle avait loué son corps aux ivrognes, aux galeux, aux monstres et aux vieillards. Elle n'avait gardé de tout cela que des nausées, car elle n'était pas voluptueuse. Un beau jour, ayant refusé les caresses d'un infect septuagénaire, elle fut mise à la porte. Elle suivit la Sambre, puis la Meuse, voulant se rendre à Liège où elle avait une tante. C'est ainsi que, mourant de faim et de froid, elle fut sauvée par Pierre.

Muraille raconta sa vie, lui aussi.

Leurs misères les rapprochèrent. Cette nuit-là, Pierre partagea le lit de Marie. Ils s'étreignirent jusqu'à l'aube. Elle savait des gestes savants que lui avaient appris les passants. Elle n'en laissa rien voir: elle était la femme soumise et reconnaissante qui paye de sa chair le Pain et l'Abri.

Douceur de sombrer, de mourir un peu, de jouir dans la souffrance! Unique joie des pauvres et des bêtes!

## III.

Le dimanche suivant, le vicaire, vieilli et plus minable que jamais, vint les voir. Marie ravaudait des bas et Pierre fignolait un manche de *maquette*.

Le prêtre parla de concubinage, de mariage et de damnation éternelle.

— Nous ne pouvons pas nous marier, M. le vicaire, dit Muraille. L'époux de Marie yit encore.

Le brave abbé s'attrista.

— Pourquoi ne le rejoignez-vous pas? demanda-t-il à la femme.

Elle lui raconta son odyssée. Le prêtre prit une pincée de tabac et s'essuya le nez et les yeux.

— Mais vous, Pierre, vous avez toujours été un brave garçon. Vous n'avez pas le droit de vivre maritalement avec la femme d'un autre. Le Bon Dieu...

— Ecoutez une fois pour toutes, M. le vicaire. Le Bon Dieu n'est pas le Bon Dieu. Pour les riches, c'est la toilette des grand'messes et l'aumône publiée dans les journaux; pour les méchants, c'est une éponge et pour les pauvres un vieux sourd, une bûche, pas même une bûche, puisque voici une pauvre femme qui a failli mourir de froid l'autre jour.

Malgré les gestes de protestation du prêtre, Muraille continua:

— Ne suis-je pas un homme comme un autre? Quelle est la femme qui voudrait de moi? Où doivent se rendre les défigurés, les bossus et coureurs de chemins pour trouver un peu de joie?...

— Et qui est-ce qui voudrait encore de moi? demanda humblement Marie.

— Je n'ai jamais pensé à ces choses-là, avoua le vicaire, et en se levant, il ajouta:

— Soyez heureux!

Le saint homme fit un geste de bénédiction et sortit.

Le soir, ils s'assirent tranquillement au coin du feu, rassérénés par la visite du prêtre. Soudain, sous la fenêtre, une fanfare éclata. Les meuglements des verres de lampe, les roulements des casseroles, les grondements des chaudrons, les sonneries des tisonniers emplirent la ruelle. On charivarisait : c'était sinistre.

Pierre et Marie pleurèrent, étroitement embrassés. Aux huées, l'homme reconnut les charivariseurs : le vannier qui trompait sa femme ; le cabaretier ; un jeune carrier qui était l'amant de sa voisine, épouse et mère ; le vieux rentier, l'organisateur de la manifestation, qui caressait sa servante ; la fille du fabricant de pipes qui avait failli mourir d'une fausse couche ; le fils du boutiquier qui était revenu du régiment avec quinte-et-quatorze ; le banquier voleur... Un ramassis de coquins soufflait sa crasse dans des verres de lampe en l'honneur de deux misérables : une prostituée et un monstre.

#### IV.

Les mois passèrent... Un matin du premier avril, Petite Blanche vint au monde. Pour un poisson, c'était un fameux poisson. Marcatchou n'en pêcha jamais de pareil dans sa tine. Neuf livres ! Pierre et Marie n'en furent pas trop surpris. Ils s'y attendaient depuis de longs mois.

Muraille qui, à cette époque, eut la tête prise entre la benne et le train de son wagonnet, berça l'enfant. Petite Blanche regardait curieusement, avec des risettes et des bulles de salive dans les lèvres, ce grand être au bonnet de loque.

Pierre fit des chansons :

« D'autres sont contents de voir grandir la semence qu'ils ont confiée à la terre ; d'autres de voir s'en aller le rond de fumée qu'ils ont soufflé de leur pipe ; d'autres de voir imprimer

la pensée qui germa en leur cerveau; et moi, pauvre homme, j'ai fait un enfant, quelque chose qui vit, qui rit, qui chante et qui parlera plus tard. Je suis donc le Bon Dieu, je suis toi, ma petite Blanche, mon jésus, mon petit cul tout nu. C'est moi qui fais la risette et qui gazouille dans le berceau... »

Puis il prenait les mains de l'enfant et, en imitant les mouvements du scieur de long, il disait: « *Sçoye, sçoye dès boes, Marie-Djojeh, po fer l'café...* » (Scie, scie du bois, Marie-Josèphe, pour faire le café).

Ou bien en joignant et en écartant les mains du bébé, il disait encore: « *Grâce à Dieu! — dj'a mougni assez — dj'a leyi on p'tit boquet — Li chet l'a v'nu qwèri. — A Kat', à Kat', à Kat'!...* » (Grâce à Dieu, j'ai assez mangé. J'ai laissé un petit morceau. Le chat est venu le chercher. Au chat! au chat! au chat!)

L'enfant riait aux éclats et son ventre nu se creusait de fossettes.

Le ménage était parfaitement heureux.

## V.

Après plusieurs nuits d'insomnie, Marie se leva un matin tout inquiète. Deux boutons, qui lui poussaient sous le menton et qu'elle avait écorchés avec ses ongles, lui envahissaient la gorge.

— Mon Dieu! je suis reprise, dit-elle à Pierre en joignant les mains.

— Quoi?

Elle avait la vérole! Comme Muraille ignorait tout de cette maladie, elle lui décrit les cas horribles qu'elle avait vus dans un hôpital, lors d'un premier traitement: des visages envahis par des dartres poudrées de son, des lèvres enflées et coupées en deux par des chancres, des nez rongés, des yeux perforés, des paupières d'écorce, des bouches pissant du sang, des ongles rocheux, des têtes croûteuses, des mentons bourrelés, des langues à moitié mangées, et cette monstrueuse femme qui marchait les jambes en lames de sabre, qui ne s'ass'yait

que sur une fesse, qui n'avait plus ni nez ni palais : par le losange du nez absent, on voyait remuer la langue et les yeux pleuraient « par en dedans » !

Bientôt Marie fut couverte de taches rouges au centre d'un brun cuivreux.

Elle n'était jamais plus chez elle, voulant débarrasser Pierre de sa présence. Et les messieurs qui la voyaient passer, la démarche mal assurée, les mâchoires mobiles, disaient : « Elle perd ses poils ! » Combien de ces coquins l'auraient caressée, s'ils l'avaient rencontrée au temps qu'elle était belle.

Puis un jour elle resta dans son lit. Le cœur était atteint. Seul le visage restait intact : on devinait qu'il avait été beau et les yeux, les grands yeux de naufragée, n'avaient rien perdu de leur éclat. La gorge était profondément rongée. Durant trois jours sans défaillance, mise sur son séant, elle dodelina de la tête. Tout son visage se crispait lorsqu'elle voulait ouvrir les yeux. Pierre vivait à ses genoux.

— N'aurez-vous pas peur de moi quand je serai morte ? demandait-elle à tout instant.

Puis :

— Vous me mettez mes sabots et ma pèlerine pour que je n'aie pas trop froid.

Elle refusait les baisers de son époux et de son enfant.

— Non ! vous seriez « pris » ! Je vous aime Pierre et vous aussi, mon Jésus... Je n'avais jamais fait de mal à personne et j'étais si heureuse depuis quelques mois. Avez-vous été content de moi, mon homme ?

Elle mourut. On essaya de lui fermer les yeux. Ils restèrent obstinément ouverts, très grands. Une voisine lui mit des allumettes dans l'orbite pour fixer la paupière. Au bout de cinq minutes, les allumettes sautaient comme sous une chiquenaude.

Il y eut dix personnes à son enterrement — dont un homme à demi mort de douleur.

— J'avais une maman. Où est-elle ? demanda un jour Petite Blanche, qui avait cinq ans.

— Sous la terre, dans une boîte, dit Pierre, sourdement.

— N'aura-t-elle pas froid, papa?  
L'homme fit des gestes vagues.

## VI.

L'enfant fut confiée à une voisine. Pierre qui, une fois, avait mis les pieds sur le seuil d'un cabaret, rentrait le soir en toute hâte. Il donnait son lard à la petite qui en raffolait, la laissait grimper sur ses jambes fatiguées et lui racontait des histoires.

— Papa, je me vois dans tes yeux. Pourquoi n'y es-tu pas, toi, dans tes yeux?

Et Pierre chantait:

« Douceur d'avoir là, sur vos genoux, blottie dans vos bras, une petite chose vivante qui est vôtre, qui vous aime malgré votre laideur, qui ne voudrait pas changer de papa, qui vous baise les mains, la blouse et qui croit vous réjouir en vous ennuyant. Cher petit être, pour qui je vis encore! Chacun de mes milliers de coups de *maquette* t'est consacré. C'est pour toi que je travaille, que je saigne, que je risque la mort. C'est pour toi que je souffre en mon âme et que je ne fais pas le plongeon dans la Meuse. C'est pour toi que je serre les mains dans mes poches et que je ne tue pas. C'est pour toi que je me passe de genièvre qui me ferait tant de bien. C'est pour toi que j'ai peur d'être malade. Cher petit être, tu es ma reine. Tu ferais de moi tout ce que tu voudrais. Le sauras-tu jamais? Comprendras-tu jamais mon amour?... »

## VII.

Un soir, Petite Blanche tomba malade. Pierre ne la quitta plus. Il ne mangeait plus d'ailleurs et l'enfant ne prenait plus que les bouteilles du pharmacien. A quoi bon travailler?

Petite Blanche dépérit rapidement, malgré les soins du médecin qui parlait de maladie organique: l'enfant ne pouvait pas vivre.

Boudeuse et chagrine, le visage tiré, les paupières mauves, le nez pincé, l'enfant roulait de grands yeux, les yeux de naufragée de sa maman.

Elle n'aimait plus personne, pas même son papa, qui allait pleurer le nez contre la fenêtre. Elle l'appela, un matin, après avoir vu passer un enterrement. Elle avait l'air fort préoccupé.

— Papa, je vais mourir. C'est Catherine qui l'a dit. Alors on me mettra dans une boîte, puis dans un trou en terre. Est-ce que je n'aurai pas froid?

— Mais non, mon jésus! Tu ne mourras pas... Et puis quand on meurt, on va tout droit au Paradis.

— Où ça?

Muraille, d'un geste las, désigna le ciel gris de février.

— Tu ne disais pas ça pour maman. Non! Tu dis des mensonges, papa. Il ne faut jamais dire des mensonges. J'ai peur d'aller dans le trou noir.

Elle balbutiait tout cela comme une grande personne. Les voisines venaient l'écouter ravauder dans son petit lit et s'en allaient les yeux pleins d'eau.

— Cette enfant ne pouvait pas vivre. Elle était trop « maligne » pour son âge.

A tout moment, Petite Blanche répétait:

— J'ai peur d'aller dans le trou, papa!

Elle mourut en soupirant comme une femme. On mit dans une boîte de bois blanc son corps de petite vieille. Il y eut vingt personnes à son enterrement, dont Muraille qui aurait tué dix hommes, sans remords, — malgré l'envol bleu des bannières de la Sainte-Enfance.

#### VIII.

Pendant plusieurs jours, Pierre courut les champs, riant aux anges, à la recherche de ses bien-aimées. Sa folie passa et, un matin, il revint aux carrières. Il s'assit dans l'herbe du talus, la tête dans les mains, pensant à des choses... Les pétarades l'éveillèrent.

Il songea au tireur qui, un jour, en mordant une cartouche pour y attacher la mèche, s'était fait décapiter; à Baret qui, en allumant sa pipe, avait mis le feu à de la poudre perdue dans une fissure et coulée au pied du rocher: l'homme avait sauté avec des contorsions de triton; à Molin qui, en peignant le rocher, était tombé la tête la première et avait enlevé son compagnon perché sur une anfractuosité dix mètres plus bas: tués tous les deux; à Pergaud, mort d'épuisement derrière sa benne et qui disait en vomissant tout son sang: « Ma femme et mes enfants n'auront rien au patron »; à Savrin enseveli dans les pierres et qui promenait sa loque vivante dans le canton, au rythme de ses béquilles; à l'homme au pariétal d'argent; à la Jambe-de-Bois; à son père Jacques Muraille....

Pierre tendit le poing vers la carrière:

— Cours enragée!

#### IX.

Pierre Muraille partit...

On me signala son retour: « Le Frésé l'Indien est revenu ». On ne savait au juste quelles contrées il avait parcourues, mais il décrivait parfois des paysages étranges: déserts bruns, villes de bêtes en pierre, champs de pavots blancs et violets; il imitait le cri d'insectes géants et livides, ou ronds et brillants comme des globules de mercure, de crapauds ballonnés, de rats énormes, de lézards plats aux deux notes mélancoliques, de chauves-souris aux sifflements stridents, de cousins aux ailes de mica; il disait qu'il y avait là-bas des fleurs ressemblant à des bouches crispées, des tortues de nacre, des papillons de perles, des perroquets qu'on confondait avec les feuillages et qu'on s'étonnait de voir prendre leur vol; des tigres, des éléphants, des chameaux et des serpents avec des lunettes.

Les gens l'écoutaient bouche bée, envieusement.

Mais il ne raconta jamais ce qu'il y avait fait, ni comment les hommes l'avaient reçu.

X.

Je le rencontrai un jour, vers la vesprée. Sac au dos, la face livide et couturée, la barbe grande et blanche, les cheveux broussailleux sous un melon bossué, il montait vers Landenne à pas exagérés. Des enfants le suivaient en lui jetant des cailloux et en l'injuriant :

— Vieux frésé! Vieux pouilleux!...

Une pierre l'atteignit à l'oreille gauche qui se mit à saigner sur-le-champ. Il l'essuya avec la manche de sa blouse et s'assit sur le talus.

— Enfants, laissez-moi tranquille, dit-il. Je suis de chez vous tout d'abord. Je suis pauvre et j'ai été bien malheureux. Je suis vieux: vous le serez et vous deviendrez peut-être, comme moi, des malchanceux. Vos papas seront-ils toujours vivants ou en état de travailler? Vos mamans seront-elles toujours là pour vous rappeler qu'on doit tout aimer: les gens, les bêtes et les choses, et que les plus laids sont les plus malheureux? Les gens sont parfois méchants: faites-leur entendre raison avant de les punir; les bêtes ne sont jamais méchantes: elles ne savent ce qu'elles font; et nous n'avons pas le droit de prendre un caillou en main pour faire le mal, car si le caillou pouvait parler, il vous dirait qu'il se refuse à être votre complice. Comment peut-on se haïr quand la terre est si belle et si généreuse et quand nos yeux sont si lumineux? L'homme est plus grand que son voisin s'il est meilleur que celui-ci. Enfants, aimez tout le monde, car nous sommes tous frères. Le curé ne vous dit-il pas cela à l'église? et le maître à l'école? S'ils ne vous le disent pas, je leur en fais mon compliment... »

Là-dessus, il se mit debout et reprit la route. Je le suivis.

— Frère, lui dis-je, vous êtes un brave homme. Qui vous a appris à parler ainsi?

— La Vie, fit-il, sans me regarder.

— Vous avez été malheureux pourtant.

— Justement. Le malheur rend bon.

— Pierre Muraille, vous devriez me raconter votre vie.

— A quoi bon? dit-il sourdement.

Marchant côte à côte, silencieux, nous arrivâmes aux Haies-Monnet.

XI.

Nous nous assîmes sur les ruines du bassin verdi encadré de symphorines. Pierre Muraille se mit à pleurer...

Le soir tombait. De la vallée seilloise montaient des mousselines de brouillard et, des prairies de Landenne, le chœur cristallin et triste des rainettes. Des feuilles sautaient sur le chemin comme de gros crapauds roux. Du côté du couchant, le ciel prenait des teintes inattendues.

Je songeais au comte de Thybeaumont et à sa pipe de porcelaine; à Charles Godaille qui avait noyé sa montre; au chaudronnier français qui allumait son brasero près de l'église; au roux de Pontillas qui raflait les chiens en passant par les villages; à la sorcière qui avait défié la comète; à mon grand-père le tisserand; à mon arrière-grand-père le valet de ferme. Ma maman m'avait narré leur histoire. Et je songeais à ma petite fille qui, à cinq ans, feuilletait déjà son abécédaire, embrassait tout le monde, partageait son pain avec les oiseaux et baisait les fleurs, en cachette.

Pierre Muraille toussa.

— Frère, répétai-je, racontez-moi votre vie. La tête en ses mains, il dit...

---

## LA FIN

### I.

Des pauvres, un jour, ramassèrent Pierre Muraille sur la grand'route qui va de mon village au Plat-Pays. C'était la fin. J'allai le voir. Il avait la tête sur la table, la visière de la casquette dans le cou. Je l'appelai: « Eh! Frésé!... » Ses yeux aqueux, très grands dans son visage sculpté, me fixèrent. Je crois qu'il me reconnut. Il se mit à bredouiller. Je me penchai pour comprendre: impossible! Sa langue était paralysée: j'entendais bien qu'il se répétait, qu'il faisait des efforts pour articuler.

— Prononcer... fit-il.

Son bras ballant eut un geste de colère, sa tête retomba et, sous celle-ci, l'autre main gratta la table, comme une souris. Son tibia gauche se balançait sans discontinuer sur son genou droit. Cela dura une demi-heure: raclement et balancement.

Je l'appelai de nouveau:

— Avez-vous chaud, Frésé?

— Tout.. doucement... Na (non)...

Je le couvris avec les vieilles hardes que me donna la dernière hôtesse du coureur de chemins. Son bras s'appuya sur la baguette du poêle et sa main, ramassée comme un crabe, effleura le couvercle. Il la releva avec une grimace de douleur en serrant son poignet, de l'autre main. Il se remit à bredouiller. Je me penchai de nouveau et je saisis quelques mots: « Cloches... Papa... Marie... Blanche... petite crapaude... araignée... » Puis vint un balbutiement de geai, intraduisible. Il se tut.

La main recommença à gratter la table — d'autres agonisants ont une couverture à « ramasser »: celui-ci n'avait que du bois à racler

— et la jambe à aller et à venir comme un balancier. Je songeai qu'il n'avait peut-être pas mangé. Il restait un peu de soupe à l'hôtesse: je le lui offris. Il but avec avidité en suçant ses moustaches et sa barbe entre deux gorgées. Il bredouilla de nouveau: nous ne le comprimes pas. Sa tête eut un hochement impatient et il nous fit signe qu'il voulait puiser dans la tasse. On lui donna une cuiller.

— Propre? demanda-t-il.

— Oui.

Alors, il mit la tasse à sec et, parfois, n'y voyant plus, il puisait dans le vide.

Il bredouilla encore en me regardant: il voulait me parler, ses mains firent des gestes vagues. « Là... là... », disait-il. A coup sûr, il voulait me donner quelque chose qui se trouvait dans ses hardes ou ailleurs.

— Répétez un peu, Frésé.

Navré et fatigué, il dit:

— Tout à l'heure...

Il bâilla largement et passa. Je fouillai mon ami et je découvris dans la poche de son gilet, du côté du cœur, un sachet de cuir contenant une mèche de cheveux et un sifflet de frêne.

## II.

Douceur de mourir, de ne plus avoir faim, ni soif, ni froid, ni trop chaud, douceur d'étendre ses membres las, douceur de dormir!... et d'aller voir s'il y a Quelqu'un là-haut, derrière la Grande Voûte!...

---

---

LE MUET

---

LE MUST

# LE MUET

---

*A mon très cher ami, Armand Lonmay, qui, malgré son exil, n'a jamais oublié notre wallon savoureux.*

Il arrivait toujours le vendredi matin, vers neuf heures, neuf heures et demie, quelque chose comme cela, peu après le départ d'Achille, le boucher. Certes, il venait bien des pauvres chez Mar-Josèphe, vu qu'on ne leur refusait jamais la charité: une bonné miche de pain de méteil, bien beurrée, avec un doigt de sirop, car l'aumône en argent était inconnue à Landenne, sinon chez M. le curé, M. Smal, un Ami Fritz wallon, ou Mamzelle Lignon, une béguine sans cornette. C'était bon pour les riches en un mot.

Oui, elle avait beaucoup de pauvres, la vieille Mar-Josèphe; mais, pour sûr, c'était un pauvre à part, « l'moïa ». Aussi, quand le boucher, après avoir déposé son éternelle livre de fromage sur la table et interrogé la maîtresse du logis sur sa santé, — question de s'informer du reste: elle avait une santé, la vieille! — quand il détachait sa petite charrette de la barrière peinte en minium, pendant que son chien avait un long jappement, il criait chaque fois:

— Eh! Mar-Josèphe!... Voici « l'moïa » à la Treille.

Alors, elle trottinait vers l'armoire et en sortait un reste de souper de la veille. Souper, dis-je, et avec cela, déjeuner, dîner et goûter tout ensemble. C'était invariablement de la soupe aux légumes avec des mange-tout, de la « verte

soupe », comme on dit en Wallonie. Elle la faisait donc chauffer au plus vite, puis allait soutirer de la bière dans son pot tout bleu, d'un bleu de ciel et sur le flanc duquel un pierrot vidait une cerise. Elle savait bien qu'il ne le boirait pas complètement son pot, mais elle craignait de le gêner. Songez donc, s'il n'en avait pas eu assez pourtant... Elle se mettait à couper le pain avec une vigueur de jeune... Il ne le mangerait pas tout non plus le pain, les tranches étaient si épaisses — mais il en aurait à volonté au moins. Elle allait encore quérir une timbale — le couvercle d'une « jusse » d'un de ses fils — et ses cerises qu'elle préparait tous les ans à la même époque.

Quand la soupe ronronnait comme un vieux chat, que l'assiette faisait une ronde tache blanche sur le tapis ciré où des lapins se poursuivaient en montrant leurs derrières, que le bocal avait des feux vermeils aux rayons de soleil qui furetaient, indiscrets, entre les bouquetiers et qu'une cascade de tranches de pains s'alignaient près de la rustique timbale, Mar-Josèphe se remettait dans son fauteuil d'osier, qui geignait parfois comme un rhumatisé, — attendant sa venue.

C'était une bien vieille femme que Mar-Josèphe, si vieille qu'on ne savait plus son âge. Elle-même l'avait peut-être oublié. Sa bonne figure, cuite et recuite au soleil de Wallonie, était bien un peu parcheminée et quelques poils se frisaient çà et là sur sa face anguleuse, plissée comme une pomme de terre de l'an passé. Mais ses cheveux étaient si blancs, si beaux ainsi tout en fils d'argent et ses yeux si bons dans ses vieilles paupières qui ne savaient presque plus se déplier! Quant à son nez, il devenait de plus en plus petit: j'ai toujours pensé qu'il s'effritait au contact de l'air du dehors. Et propre donc qu'elle était Mar-Josèphe. D'une propreté méticuleuse, ainsi que ces vieillards qui semblent s'être conservés dans du vinaigre, tout comme des cerises... Un mouchoir blanc comme neige, disposé en capeline sur sa tête; un casaquin grisâtre aux boutons

blancs, un devantier gros bleu, qui gardait toujours ses carrés. Et toute sa petite personne fleurait la lavande, à cause d'un morceau de toile blanche non ourlé qui lui servait de mouchoir, et qu'elle imbibait consciencieusement le dimanche.

Elle avait eu beaucoup d'enfants, tous fils, douze ou treize. Je crois qu'elle-même ne le savait pas au juste, pas plus que son âge. Mais l'Hôte s'était assis au coin du feu et la grande fabrique les avait engloutis tous l'un après l'autre, implacablement.

C'était là-bas, la grande usine, dans le fond. Et maintenant, elle restait seule, seule avec ses souvenirs... Ses souvenirs!... Dans sa pauvre tête, un peu fêlée par cette chute d'années et de malheurs, elle confondait ses fils et les accidents, leurs visages et leurs noms... Puis elle avait adopté une petite-fille qui, arrivée à l'âge de vingt ans, l'avait quittée pour suivre son galant. Oh! ce fut un dernier coup!... Sa raison avait tout à fait chancelé, et elle se surprenait parfois à divaguer, toute seule, dans son fauteuil... Elle avait pourtant de l'amour pour tous ses fils s'ils avaient vécu et ça lui faisait mal au cœur tout cet amour qu'elle ne pouvait épancher.

Puis un jour « l'moïa » avait frappé à sa porte... Et depuis, tous les vendredis, sans en manquer un seul, il arrivait, la saluait du même signe de tête, prenait place du même côté de la table, sur la chaise fraîchement rempaillée.

Sur le coup, elle l'avait aimé, ce jeune homme. Ça aurait été un si grand bonheur de l'avoir pour fils. Mais il était si beau, ce rêve-là, trop beau pour se réaliser. Elle n'avait jamais osé lui en parler, n'ayant jamais osé espérer. Elle avait été si malheureuse, toujours, toujours!...

Ils auraient bien vécu ensemble pourtant... Elle n'était pas riche, Mar-Josèphe, oh non!... Mais dans mon bon vieux village de Landenne, c'était tout comme. En effet, elle avait quelques bonniers de terre: deux dans Houssoit, un au Babouin, un à l'Orcanette, deux à Mos-tombe. Quelques écus aussi à la Caisse

d'épargne et autant dans son coffre. Sa petite maison avec appentis, fournil et toutes ses annexes, en un mot; une aumaille dans son étable; deux nourraïns dans sa soue.

Ce qu'ils auraient bien été, n'est-il pas vrai?... Tous les vendredis, elle y pensait; le reste de la semaine, elle l'oubliait: elle avait si peu de mémoire. Mais le vendredi, c'était tout autre chose: elle se levait plus tôt qu'à l'ordinaire, allait fouiller dans la gerbe de plantes que, petit à petit, il lui avait apportée, qu'elle plaçait régulièrement dans un coffre et dont chaque brindille était sacrée pour elle. Puis, elle jetait un coup d'œil sur les pommes et les poires qui s'alignaient, queue en l'air, en bataillon serré, dans l'armoire. Tout cela avec des regards satisfaits d'avare.

Puis, quand le chien avait jeté son jappement, le boucher son avertissement, elle mettait la table, remisait sa vieille petite personne dans son fauteuil inconsolable et le revoyait tout comme le vendredi précédent et l'autre vendredi... et encore tous les autres... Elle n'aurait plus su dire depuis combien de temps cela durait ainsi. Que lui importait du reste puisqu'il reviendrait.

Il entraït enfin, la saluant d'un grand signe de tête, un mince sourire sous le nez. C'était un jeune dégingandé, sec comme un sauret, avec un ventre anormal qui lui tirait le sarrot. Des pommettes rouges qui semblaient vouloir percer sa peau sale de phtisique, un menton pointu qui faisait presque partie de sa pomme d'Adam par trop proéminente. Il n'était pas beau « l'moïa », comme vous voyez, mais ses yeux avaient quelque chose de grave qui faisait peine à voir.

Il entraït. Pendant la bonne saison, il déposait ses plantes sur la table et se mettait à manger, après avoir ébauché un grand signe de croix, soulevant sa casquette de soie, de l'autre main. C'était quelque chose comme un calendrier ambulat, « l'moïa »! Au mois d'avril, il lui apportait un énorme bouquet de violettes. C'est que le printemps faisait fumer la terre

et que les petits oiseaux se gringottaient de bien douces choses, tout bas, sous la grande ramée de Troka. Alors, il mâchonnait des brins de toutes sortes: brins d'aubépine, de cormier ou de genêt, brins rouges ou verts... Au mois d'août, il lui présentait une poignée d'épis, dont il avait égalisé les fétus, sur une pierre du chemin, avec son couteau: c'est que les aoûterons grillaient sous leurs « châtaires » dans les éteules et que les gamins se baignaient, en cachette, derrière les osiers de la Fontenalle. Alors, il avait le visage tout mâchuré de sueur et de poussière. Quand venait octobre, il tirait, de ses poches, des pommes, rouges comme ses joues de fiévreux, ou des poires, dures comme des cailloux que la vieille portait aussitôt dans l'armoire: c'est qu'il y avait de longs couchers de soleil du côté du Boltry et des Haies-Monet avec un peu de toutes les couleurs: du rose, de l'or, du vert, du mauve; et que les peupliers de la « drève » éparpillaient des feuilles laquées, comme Gilbert jette des pièces de cinq francs en carton. Il avait déjà mis son espèce de pardessus, une défroque qui lui venait je ne sais d'où et qui clapotait sur ses maigres jambes. Il tenait un petit fétu au coin des lèvres. En décembre enfin, il n'apportait plus rien, sinon de la neige à ses souliers. Il grailonnait consciencieusement avant d'entrer et se dirigeait tout droit vers le pot du poêle flambant rose. C'est qu'il y avait beaucoup de blanc partout, des jeux d'enfants sur le vivier de la cense, que les paux du Grand Pré avaient mis leurs toques de fourrure et que la neige tombait, toujours, en papillons...

Tout en mangeant, il regardait autour de lui, avec une innocente convoitise, une béate admiration pour ce vieux mobilier. Il examinait, tour à tour, l'armoire très basse, aux garnitures de cuivre presque noire sous les multiples couches de vernis; les vases aux fleurs rouges, placés à bouchetons et les autres, d'où émergeaient des têtes de pipes; et, au-dessus, le grand christ en bois étranger, aux fines dentelures, avec tous les instruments de la Passion; les portraits

jaunis, encadrés de minces tresses de paille laiteuse; l'horloge, qui ravaudait dans son coin, marmottant je ne sais quoi comme les vieux qui tombent en enfance; sur la cheminée, les boîtes à café et à chicorée où des Chinois se tiraient par la natte; le gros réveil qui écartait ses jambes grêles en face d'un petit bondieu, sur lequel se desséchait une branchette de buis.

Puis il continuait son repas interrompu. Après avoir mangé jusqu'aux oreilles, bu à sa soif et goûté aux succulentes cerises de Mar-Josèphe, il reprenait ses plantes. Il toussait comme un catarrheux quand il s'agissait du bouillon-blanc, du mille-pertuis et de la cousoude; désignait son ventre, pour la bardane ou la gratiole; s'essuyait rageusement le front en prenant la morrelle; se rayait la peau d'un coup d'ongle en disposant des feuilles de plantin... C'était selon que les plantes guérissaient la toux, étaient laxatives, dépuratives ou vulnéraires...

Quant aux doses, il n'y avait pas de danger! Mar-Josèphe ne s'en servait pas. Une quinte de toux lui aurait déboîté tous les membres. Avait-elle encore quelque chose dans le ventre? Elle aurait sué ce qui lui restait de sang, et des blessures, elle ne s'en faisait pas, quoique sa peau fût beaucoup usée.

Elle ne disait jamais rien. De quoi aurait-elle parlé? De lui? A quoi bon? puisqu'il était là... et qu'il reviendrait. Du temps? Et son calendrier? Des nouvelles du dehors? Que lui importait? Mais elle avait toujours le même sourire dans sa bouche édentée, pendant le repas, pendant l'inspection et même la sempiternelle pantomime grotesque... Puis il partait, avec un long rire muet qui lui ouvrait, en bouche de tirelire, sa mince figure<sup>e</sup> empreinte d'une satisfaction égoïste... Et c'était pour une semaine...

Muet, boucher, chien, tous contribuaient inconsciemment à cet événement dans sa vie calme de vieille...

\*\*\*

Un vendredi, il ne vint pas ... Seul, le chien eut son long jappement de bête libérée. Le boucher ne cria pas l'avertissement accoutumé et laissa Mar-Josèphe toute chose... L'autre vendredi, rien encore!... Un matin, il lui arriva une lettre. Et comme elle ne savait plus lire, même avec des lunettes, elle se rendit, sans tarder, au presbytère, pressentant que c'était de son enfant — du côté de Seilles. Il s'agissait de lui, en effet.

Avec beaucoup de ménagements, le curé lui dit que son « moïa » était mort. Une parente d'Andenelle accomplissait, par cette lettre, le dernier désir du mourant, qui avait beaucoup pensé à Mar-Josèphe, avant de s'en aller. Mais elle n'écoutait plus: elle avait fermé les yeux en une vision atroce, une dernière vision lucide de sa pauvre tête de vieille: une grande usine qui lui dévorait son fils, l'incarnation de tous les autres...

Elle sortit chancelante, comme ivre, et dans sa petite main crispée tout le long de la Treille, se détissait la loque parfumée, fil à fil...

\*\*\*

Un matin — un vendredi — on la trouva morte, un tas de plantes sur les genoux — la chambre était pleine de leur odeur aromatique — un sourire dans ses lèvres blanches, exsangues, le regard dirigé vers la porte; sur la table, il y avait un bocal de cerises, débouché, mais plein encore, une assiettée de soupe refroidie, et, derrière les tranches de pain, une pomme à moitié mangée.

---



---

RENOUVEAU

---

RENOUVEAU

# RENOUVEAU

---

*A mon cher Paul Lacroix, un  
acompte.*

## I.

Firmin Lardinois regardait la grosse boule rouge du soleil. Elle rasa les arbres, incendia leurs crêtes, s'y déchira et reparut toute entière dans la trouée du bois, au bout du chemin. Elle s'aplatit un peu, prit la forme d'un œuf qu'on eût teint avec une loque écarlate pour le retour des cloches, à Pâques. La boule s'enfonça : c'était, à présent, une meule en feu, une grande face congestionnée à laquelle un bouquet d'arbres et une chapelle donnèrent des yeux. Elle loucha en roulant dans la Meuse, où elle reparut toute ronde encore, mais aveugle, cette fois. L'eau devint rose. La boule remontait la rive gauche ; elle n'était plus que le reflet d'un lointain incendie, un nuage annonçant un grand vent, une braise, un rubis... Alors le bois parut en feu et les arbres dessinèrent leurs ballons de gui sur l'écran rouge. Des buées mauves, des mousselines blanches montèrent de la Meuse et un vol de sansonnets s'abattit sur un sureau, qu'octobre avait chargé de ses baies noires et juteuses.

Il sembla à Firmin que son journal était de métal jaune, très mince ; que l'ombre de ses doigts s'y allongeait toute bleue, et que l'impression en était multicolore, comme vue à travers un prisme. La magie du soir s'insinua

jusqu'au fond de son âme de primitif: un peu de bonheur et de bonté éclaira ses yeux. Il alluma sa pipe dont il tira de gourmandes bouffées.

Il songe au dur labeur quotidien, au travail de la pierre, dans laquelle on trouve d'étranges escargots et des liqueurs roses et violettes. Ah! les débuts furent rudes! Ses mains qui, cependant, avaient serré le mancheron de l'araire et chargé des meules entières sur les chariots du père, saignèrent sur les manches de cornouiller et de frêne. Cet hiver, ses doigts adhèrent plus d'une fois aux fleurets et y laissèrent des lambeaux d'épiderme. Il se rappelle son entrée aux « faliges », un matin pluvieux. Des pierres, en roulant, crépitaient sur le flanc du rocher. Un monolithe, gros comme une maison, avait suivi et ce fut une fuite éperdue d'hommes déhanchés, aux blouses de couleurs, aux souliers lourds. — La façade gigantesque du roc, le cornet, les pétarades, la musique de foire des marteaux-perforateurs, le cri des vigies, et cette vision neuve lui avaient laissé une impression ineffaçable. — Une stupeur l'assaillit et il songea au travail de la terre. Là, on semait pour récolter; on récoltait pour manger et donner à manger aux autres. Ici, on cassait des pierres dans un trou qui n'était pas vôtre et qui se remplissait toujours; on travaillait d'un labeur de brute, sans fin, sans but visible, ni bien connu...

Mais, bah! Il était jeune et fort, il courait vite. Hier encore, l'air avait eu un parfum de crème à la glace que vendent, l'été, des Italiens sous leur baldaquin roulant. Aux heures des repas, dans les cabanes, les foyers étaient rouges, les pommes chantaient en bavant sur le couvercle, on riait des facéties du Borgne, le graisseur, dont les habits, raidis par la gelée, fumaient en dégageant une âcre odeur de glu. Et puis on n'avait pas trop à se plaindre du salaire.

C'était fini! Il n'y retournerait plus... la peur

le serrait! Ce matin, à côté de lui, son accouplé, le vieux Losson, s'était brusquement écroulé sur la face: une petite pierre, tombée des sommets travaillés par le dégel, lui avait fait, dans le crâne, une étoile aux bords rouges. Dans son délire, le malheureux se scalpait avec ses ongles!... C'était pour lui qu'on sonnait le glas.

Oui, Firmin Lardinois avait eu peur et, de nouveau, comme le matin, il pensa à Dieu, qu'il ne priait plus depuis longtemps. Il avait essayé de se remettre à l'ouvrage après le transport du vieux qui râlait, les yeux fixes, horrifiés, le nez saignant, blessé dans la chute. Mais le paysan eut un vertige au pied du rocher à pic: le « vertige de bas en haut ». C'était fini! Lardinois ne pouvait plus casser des pierres. Il était revenu à midi, arrêté parfois en chemin par l'angoisse, heureux d'être vivant et libre, de ne plus jamais devoir retourner là-bas, ... gêné de sa peur... Et puis que deviendraient-ils, Marie et lui?...

Son inquiétude, sa sollicitude d'époux furent de courte durée. Une rancœur — l'excuse de sa faiblesse et de sa peur — lui durcit le visage. Il lui en voulait, à cette femme, de l'avoir arraché à la terre natale, aux tendresses de la maman Lardinois, aux bonnes siestes dans le fenil odorant, aux parties de cartes chez le clerc, aux levers tardifs après l'appel bref du fermier, qui avait déjà fait sa tournée jusqu'aux Longues-Royes. C'était à cause d'elle qu'un soir il avait giflé son père et attendu la mort sous les poings lourds du colosse. Il n'en fut rien... Mais le mauvais fils n'oublierait jamais le bâton de néflier brandi derrière lui, en un geste de malédiction, et les mouvements fous de sa mère, la silencieuse Mar-Josèphe...

\* \* \*

Il s'était assis dans son fauteuil d'osier, près du poêle à demi découvert. Un reflet le démasqua dans l'ombre et la femme vit son dur

visage. Elle avait respecté son mutisme qui durait depuis midi, devinant ses regrets et ses reproches. Elle sentait qu'elle avait tous les torts d'ailleurs : ne lui était-il pas défendu d'aimer et de se marier ?

— Firmin, tu m'en veux, fit-elle, résignée. Elle préférait sa colère à son silence.

Le jeune homme protesta sourdement d'abord, déconcerté d'être deviné. Puis, devant les affirmations de sa femme, lâchement, il lui cria sa rancœur, tout d'une haleine. Elle sanglotait, désemparée, impuissante, sans réponse, sans autre excuse que son amour exclusif et sa soumission de femme faible, sans autre issue qu'une séparation, qu'un suicide. Elle lui en parla avec sincérité dans son affolement facile d'infirmes.

Il jouit un instant de sa détresse, puis une tendresse l'amollit. Ne symbolisait-elle pas, cette femme qu'il faisait pleurer, les heures lumineuses de son enfance, les rêves de sa jeunesse ? Ils avaient joué ensemble, autrefois, comme frère et sœur : ils étaient voisins. Firmin s'était senti attirer par la douceur résignée de la petite coxalgique et il se laissait attraper par elle, à la course, feignant une chute ou une fatigue. Il avait grandi et son cœur battait alors, lorsqu'il la voyait passer, coquette dans ses robes claires qu'elle cousait elle-même. Elle était devenue une tout autre personne pour lui. Il avait seulement vu la couleur de ses yeux : ils étaient bleus et on lisait au fond ce qu'ils pensaient.

Firmin était devenu *tout chose*. Lorsqu'il voyait le soleil se coucher du côté du Bois-de-Namur, ou bien le brouillard qui flottait sur la Meuse ; lorsqu'il entendait les cloches chanter au-dessus des terres, son cœur battait plus vite, il se sentait devenir bon et il flattait les bêtes qui, devant lui, retournaient le sillon. Marie était sa pensée : le matin, il lui consacrait sa journée, fervemment ; le soir, il fermait les paupières pour garder son image ; et il se demandait parfois à quoi il songerait s'il ne lui avait plus été permis de penser à elle. Sa vie aurait

été vide sans elle! Il était heureux: le printemps sentait la violette et lui remuait tout le corps; le rossignol chantait ses amours dans les épines blanches du vivier. L'été sentait le blé mûr. Durant les longues *vesprées*, on regardait tomber les étoiles dans la Meuse et dans l'étang, d'où montait le chœur des rainettes. Ravis par la douceur du soir, des cloqueteux criaient sous le seuil de la ferme. Les amoureux se serraient les mains dans l'ombre, furtivement. Il y avait du bonheur et des parfums chauds plein l'air. L'automne, c'était les brouillards de Toussaint qui argentaient les herbes: tout devenait rouge, les fruits, puis les feuilles et le bois de Foresse vers le soir. Le hibou ululait sur les tourelles, la caille margotait sur les champs et la musaraigne criait dans les haies. En hiver, ils avaient les longues veillées: on jouait au loto pour des noix; les hommes fumaient leur pipe de Semois; on respirait quelque chose de bon dans la pièce: un parfum de lavande et de thym, de pommes, de *cognous* de Noël ou de galettes de nouvel an. Il faisait très froid et tout blanc au dehors. Les grillons chantaient dans les murs près du feu. Et Firmin reconduisait Marie, chez sa tante, qui demeurait à deux pas de la ferme.

Il avait aimé toute cette poésie en elle. N'était-elle pas pour lui la personnification du passé? Son affection pour Marie ne se confondait-elle pas avec l'amour de la terre natale?

Le père Lardinois, hautain, inaccessible, administrait ses terres et ne voyait rien. Mais le jour qu'il eut vent de l'histoire!... C'était cette maigrichonne, à la peau transparente, aux mains fines, c'était cette boiteuse, cette infirme, cette propre à rien qu'on allait lui donner comme belle-fille! Il revoyait toute la fière lignée des Lardinois de Landenne, bourrus et rudes, qui n'avaient jamais ri: quelques portraits sévères, appendus aux murs de la grande salle à manger, témoignaient de l'insociabilité proverbiale des fermiers de la Maulaie. Il revoyait toute sa généalogie de héros, de fabriciens, de maîtres, qui avaient été chercher leurs femmes dans les quatre coins de la Hesbaye, au galop de leurs

chevaux de labour. La boiteuse, sa belle-fille?... Nom d'un chien! ça ne se passerait pas comme ça! Il l'avait accusée de manœuvres sourdes et de calculs, la pauvre fille! Et la scène irréparable s'était produite.

\*\*\*

Marie pleurait toujours, en sourdine. Elle voulut allumer la lampe: son intuition de femme lui avait révélé une accalmie, un remords chez l'homme, silencieux dans son coin.

— Laissez, dit Firmin. On est mieux ainsi.

Une douceur flotta dans la pièce. Et dans l'ombre, à voix basse, comme en une église, il lui parla du passé, il lui rappela leur histoire, l'éternel roman d'amour de ceux qui furent nos pères et nos mères, au doux pays wallon. Il parla de la maman Lardinois, petite femme alerte et indulgente, dont les rides souriaient toujours sous le bonnet blanc fleurant bon la lavande. Parfois aussi, dans son patois namurois, elle racontait la mort de ses frères. Le chantre bègue, aux amours malheureuses, qui s'était pendu un soir d'août, à la corde de la grosse cloche: elle avait vibré sur la campagne, en sons insolites, tristes comme des plaintes. Le cordonnier, trouvé mort un matin de Noël, derrière une meule, après une tourmente de neige: on avait dû lui briser l'échine et les genoux pour le mettre dans la bière. Le meunier, blanchi vingt-quatre heures après l'incendie de son moulin; il avait gardé une lueur étrange dans les yeux et parcouru le pays avec un bâton, haut comme une crosse d'évêque; il se déshabillait parfois derrière un bouquet d'arbres et sa puissante stature d'homme primitif surgissait, tout à coup, sur les éteules; on l'avait colloqué dans un asile. Le cadet — qui paraissait s'entretenir avec lui-même, parce qu'il mâchonnait sa chique — noyé comme un rat dans la mine du Bâti-Dryane. Puis il y avait Jacques, qui était curé au pays de Liège — Mar-Josèphe avait inséré son « souvenir » dans le

paroissien aux fermoirs de cuivre — puis Marianne, la plus belle fille de Vezin, qui était béguine et qui ne revint jamais.

Mar-Josèphe, l'aînée, les avait vus s'en aller, un à un. Elle n'avait pas été trop malheureuse avec Etienne Lardinois, parce qu'elle savait se soumettre. Elle priait, chaque soir, pour ses frères, disant leur nom et rappelant à Dieu les catastrophes: « Mon Dieu! soyez bon pour Constant, mort sans sacrements et qui a profané les cloches saintes... pour Jean, mort sans sacrements... pour Pierre, mort sans sacrements... »

Depuis un an, elle avait ajouté un nom qu'elle disait tout bas, car, pendant la prière, Lardinois nettoyait sa pipe et rêvait à haute voix, des grimaces d'innocent sur ses lèvres rases.

« Mon Dieu! disait-elle, soyez bon pour Firmin, faites qu'il revienne! Sainte Barbe, gardez-le des pierres!... »

Et, rassérénée un peu, elle appelait le fermier qui tressaillait chaque fois, comme au sortir d'un mauvais songe:

— Montons-nous, maître?

## II.

Firmin court dans la neige et, en rase campagne, la bise lui mord le nez et les oreilles. Il court, il glisse et écarte brusquement les bras, pour ne pas perdre l'équilibre. Des gens qui montaient à Houssoit ont cru voir Jean Bahbah l'Ewaré qui revenait de l'Ardenne, ou il allait, vers la Noël, souhaiter une bonne année au comte de Thybeaumont, l'ancien châtelain de Landenne.

Firmin court à perte d'haleine... Le vacher est venu l'éveiller ce matin: le père, ayant pris froid le jour des S. S. Innocents, en charriant son fumier, a été administré hier soir. Il crache ses poumons, a dit le curé. Firmin avait questionné:

— Est-ce lui qui me demande?

— Non, c'est la censière.

Firmin avait couru quand même. La carriole d'osier de la ferme, amenant le médecin, le prit à la Drève.

\*\*\*

Firmin sanglotait frénétiquement.

Etienne Lardinois agonisait. Il avait attendu son fils, voulant lui pardonner avant de mourir : enfin, il abdiquait une fois en sa vie.

La face livide, les lèvres blanches, le souffle sifflant dans les fissures des mâchoires serrées, un œil glauque à demi fermé, déjà mort, l'autre qui regardait Firmin (il le voulait fuir, cet œil qui l'hypnotisait), une grimace horrible, un rictus de squelette. Puis quelques spasmes plus espacés, l'œil fixe et serein, stupéfié dans une vision de l'au-delà, la prunelle élargie, figée, durcie au milieu de la sclérotique... un œil de poisson mort.

— C'est fini ! dit le curé en bénissant l'âme qui s'en allait.

Des cris désespérés... Mar-Josèphe, une démente dans les yeux et les gestes, appelait le cher mort par son prénom. Le médecin vida le flacon d'éther sur la poitrine déjà raidie, soulevée comme si elle eût été remplie d'air qui n'avait pu sortir. Et c'était dans la chambre, ce parfum d'éther, comme l'odeur de la mort. Quelques minutes après, Etienne Lardinois était là, écroulé sur son fauteuil de frêne, les jambes à l'abandon, les mains liées avec un mouchoir, pauvre loque humaine, vêtue de ses habits trop larges, rétrécis par des épingles, pauvre mannequin posé là, comme pour une farce macabre.

— Je ne viendrai plus voir ce qu'il désire, fit la vieille femme, qui disait son chapelet et dont les doigts fébriles sautaient des « Je vous salue, Marie ». Dans un coin, recrue et désespérée, la petite boîteuse pleurait et songeait à sa mauvaise jambe, qui ne lui avait pas permis d'arriver à temps et d'obtenir ainsi son pardon...

## III.

C'est le printemps!... Il y a du bonheur dans l'air. Le temps du perce-neige est passé déjà, c'est une pauvre petite fleur brève qui nous annonce la bonne saison: c'est là tout son rôle, n'est-ce pas? Et c'est le tour des violettes qu'on devine sous les oxydes roux des feuilles, dans les oxydes verts des sureaux creux. C'est le tour des pervenches dont l'œil bleu a osé regarder quelques paysages de neige. Merles, chardonnerets, pinsons vérifient leurs sifflets et leurs flûtes, car les autres vont venir. Le paysan palpe sa bourse de toile parce qu'il a entendu les notes narquoises du coucou: il aura de l'argent toute l'année.

Cependant, un brouillard argenté s'attarde sur la Meuse et la Gemine, sous bois, glisse silencieusement entre une double rangée de bouquets de cristal. La féconde fileuse de verre a faufilé des arantelles entre les fines pointes des herbes emperlées de rosée. Chaque brindille est peluchée comme une chenille blanche.

Mar-Josèphe est sortie, gourmande de humer cette bonne fraîcheur de gelée qui frange si bien les mousses et met des guipures aux buis égaux du jardin et elle tient une grosse poupée sur ses bras. Serait-elle tombée en enfance, la vieille Mar-Josèphe? Elle a eu tant de malheurs! Mais non! la poupée vit, car elle manifeste sa joie de voir tant de clarté par des cris que la grand'mère comprend sans doute, puisqu'elle sourit: son visage n'est plus qu'une ride. Et cette poupée est un petit homme, puisqu'elle se nomme Etienne, comme le censier qui s'en est allé l'autre hiver.

— Etienne, écoute ta vieille maman... Ton papa est parti dès le fin matin...

Mais Etienne n'écoute pas, bien que Mar-Josèphe ait un fort accent de Namur. Etienne veut descendre. Il veut marcher — il a vu un chat dans les groseilliers — et ses gestes impatients découvrent les pommes roses de son fessier. Il marche, le petit homme, il a les deux

jambes bien droites, le gamin de Marie la boiteuse. Il frappe du talon comme son père, comme son grand-père — que le bon Dieu lui fasse paix! — comme tous les Lardinois, dont il perpétue la fière race. Mar-Josèphe est heureuse et belle vraiment, comme toute vieille qui regarde son petit-enfant. Vous est-il jamais venu à l'idée que votre vieille maman fût laide? C'est parce qu'elle a un autre visage quand elle vous regarde.

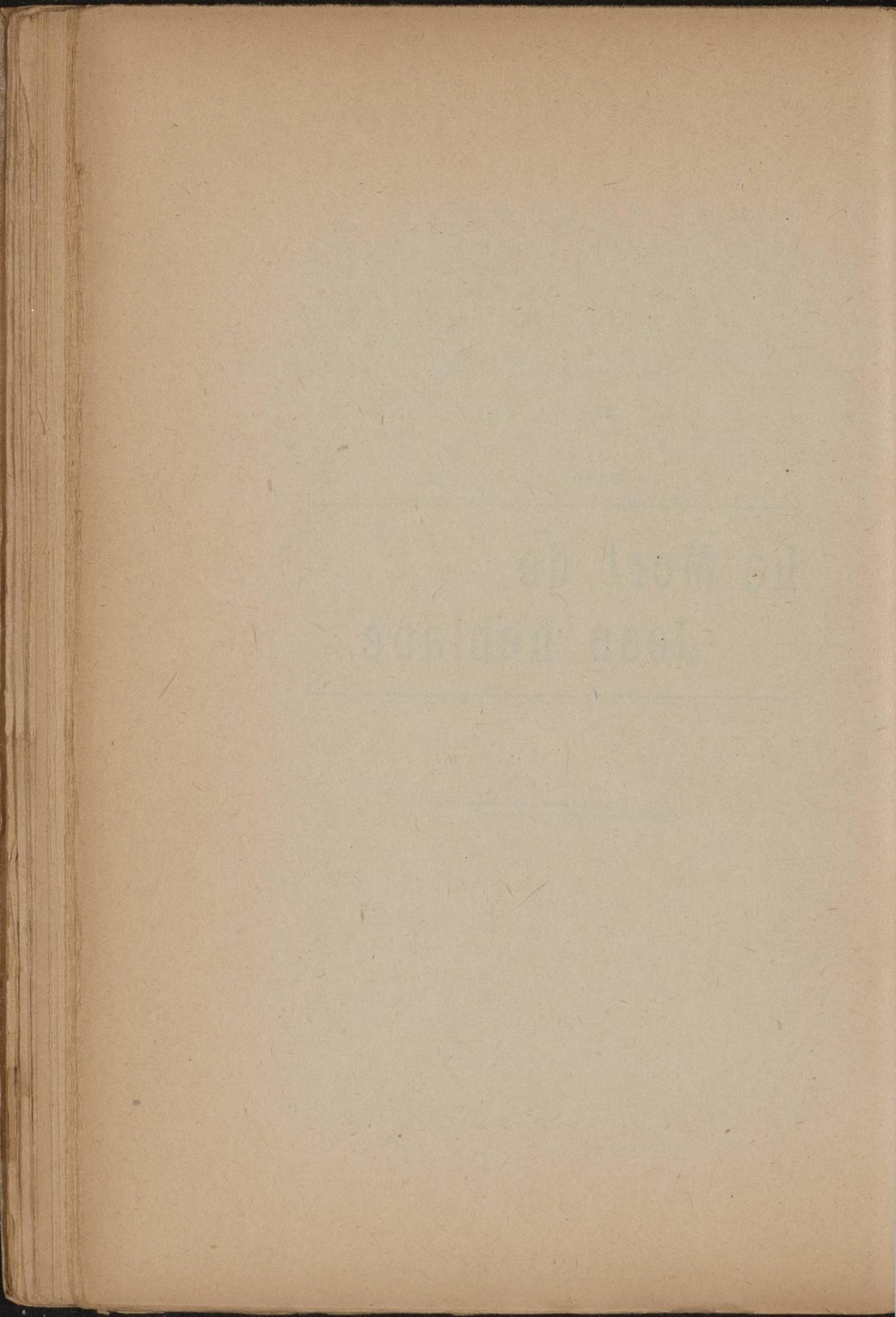
Il va droit, Etienne, le petit homme! Ah! ce fut le cauchemar de neuf mois de Marie Lardinois, qui n'a plus qu'un regret: *le maître n'a pas vu marcher son fils avant de mourir.*

---

---

La Mort de  
Jean Leblanc

---



# La Mort de Jean Leblanc

---

*A Paula Dispy, quand elle sera grande.*

## I.

Cinq et deux... font sept, Marie-Josèphe!... Jean Leblanc, le petit clerc, clopin-clopant, monte vers l'église.

Dans le matin blanc de décembre, il s'en va, Jean Leblanc, le petit clerc. Cinq et deux... font sept, Marie-Josèphe!... La neige tombe à grosses paillettes, tout droit, du Paradis. Les maisons endimanchées ont l'air de se ramasser, frileusement, dans leurs fourrures. Le gel a collé des fougères aux fenêtres, dans lesquelles s'irradie la goutte rouge d'une veilleuse ou s'effeuille la flamme grenat d'un âtre. Les flocons, attirés par la lumière comme des phalènes, rôdent autour des vitres. Des coulures de verre fumé, des stalactites d'argent mat pendent aux gouttières. Des mouchetures d'ouate se sont attachées aux façades et en ont fait des écus contre-herminés. Durant la nuit, il y a eu des duels épiques entre échassiers blancs: les jardins sont couverts de plumes somptueuses. Les paux des clôtures ont mis des toques et les fils d'archal grossissent à vue d'œil. Les buis sont croustillants: on dirait des gâteaux de fruits d'Orient saupoudrés de sucre. Des milliers d'araignées ont travaillé toute la nuit dans les angles des portes et des fenêtres et dans les barrières à claire-voie. La façade grise du château saigne comme un bœuf par les vingt-quatre baies ogivales de ses fenêtres éclairées.

C'est un paysage du Nord dans un cadre de chez nous. Quand le Bon Dieu se mêle de faire quelque chose!...

Dans la neige craquante, les sabots noirs du petit clerc marquent: « Cinq et deux font sept! » et son bâton de houx, qui a une tête humaine à la poignée, efface les étoiles que des pattes d'oiseaux ont empreintes le long du chemin.

« Chalé! (Boiteux) » jacasse une pie entre deux coups de queue mécaniques. Jean Leblanc lui lance une boule de neige. « Chalé! » craille une corneille dessinée à la plume sur le jardin de M. le Curé. « Sa...sale bête! » bégaye Jean Leblanc en frappant des moufles. « Chalé! » guise un chardonneret doré dans la haie: Jean Leblanc le cherche en vain. « Chalé! » vagit un chariot de fumier sur la montée du hameau: Jean Leblanc tend le poing vers l'attelage noir. Le christ du parvis, aussi vieux que sainte Begge et aussi laid que le péché mortel, rit, dans ses rides de pierre, de Jean Leblanc le Boiteux.

Non! Non! petit clerc, la pie ne t'a pas injurié, ni la corneille non plus. Le chardonneret crie qu'il a faim et le chariot qu'il a soif, et la pluie de plusieurs siècles a défiguré le bondieu. Mais tu es triste, Jean Leblanc, tu es triste à mourir et tu crois que tout le monde se moque de ta claudication.

Le petit clerc ouvre la porte de l'église sonore. L'eau des bénitiers est gelée. Des parfums de nativité emplissent le saint lieu. On dirait que le Bon Dieu y a passé la nuit. Brr! qu'il fait froid! La lumière éternelle met sa larme rouge dans le chœur et un jour aqueux tombe des fenêtres étroites et hautes sur les oriflammes d'incarnat usé. Jean Leblanc monte l'escalier du jubé. Ses chères cloches sont là: la Grosse, la Glawine et la Clochette! Il les aime d'amour et, plus d'une fois, il a grimpé l'escalier tournant, pour coller ses lèvres sur les dentelles froides de leur jupe de métal. La Grosse qui fait « Boum!... Sol!... », la Glawine qui fait « Baw!... La!... », la Clochette qui fait « Bim!... Si!... », il les aime. Habitant là-haut, depuis

son enfance, avec les hirondelles et les rouges-queues, il s'est cru le roi du village. C'est à son clocher qu'il doit son orgueil taciturne. Les morts de la Maulaie ont leur coup de cloche lorsqu'ils arrivent près de la ferme; ceux de Gevrine sont annoncés quand ils passent devant la maison du notaire; ceux du Bois-Planté sont salués près de l'étang. Seul, Jean Leblanc connaît ces traditions que lui a léguées le vieux Colas.

Allons! petit clerc, sonne les neuf coups de l'Angelus à la Grosse, pour que M. le Curé découvre sa calvitie et qu'il murmure en faisant passer son caillou blanc d'une joue à l'autre: « Angelus Domini nuntiavit Mariae... »

Jean Leblanc insère son grand nez enluminé entre les lames de l'abat-son. Qu'il fait beau! Le village n'a pas son pareil dans toute la Wallonie! Non! non! petit clerc, ton village n'est pas plus beau qu'un autre. Mais tu as des yeux de poète: ils voient des images où les autres ne voient rien. Les sapins du parc sont habillés de blanc: ils s'inscrivent, avec leurs moindres aiguilles, sur le cuivre de l'Orient. Les sommets des peupliers violets ressemblent à des fumées. Les saules de l'étang, si laids hier encore, sont transformés en bustes de vieux marquis et les mineurs qui se rendent aux Haies-Monet sont noirs comme des silhouettes. Au-dessus de la maison du tisserand, une étoile brille ainsi qu'une perle; on dirait qu'elle vient de sortir de la cheminée. Le ciel devient rose: il ne neige plus.

Les yeux de Jean Leblanc sont faits avec des verres de couleur.

Boum!... Boum!... Boum!... « Angelus Domini nuntiavit Mariae... »

Jean Leblanc revoit ses vieux: Colas le clerc, tout cassé, la voix caverneuse, les bras écartés — ayant touché l'orgue durant deux siècles, tous les Leblanc marchent ainsi — bas de laine à côtes, gilet de laine rouge. Un kyste lui gonflait la joue gauche, comme une chique. Marie-Jeanne: petit visage enluminé, coiffe blanche,

vaste autant qu'un bonnet de nouveau-né; casaquin gris rapiécé aux deux coudes; bas blancs et chaussons roux.

Ils habitaient une maison très propre, flanquée d'un minuscule appentis en planches. Sur le sommet du toit au glui teigneux, une joubarbe prenait tranquillement du ventre, comme en un coin de paradis. Par la fenêtre, des géraniums regardaient passer les gens: c'était là toute leur besogne.

L'après-midi, les vieux restaient à la maison. Dans son fauteuil, elle marmottait son chapelet. Assis à la table, près de la fenêtre, il feuilletait son gros paroissien: « O verbe divin, splendeur de la gloire du Père, dissipez mes ténèbres! O soleil de justice!... » Il s'interrompait parfois pour parler du temps:

— Il va faire bon, Marie-Jeanne.

— Il n'y a pas de mal, Colas.

Elle reprenait l'Ave interrompu et lui, mouillant en un grand geste son doigt de salive, tournait une page et lisait les caractères fins pour essayer sa vue « Ou bien dites à chaque article... »

Les canaris filaient des duos aux solives; le chat rêvait dans son paneton en roulant ses yeux verts; les mouches taquinaient un collier de cosses de pois appendu au plafond. L'horloge faisait tic tac, tic tac, racontant sans doute une très vieille histoire. Bientôt, Colas, de la tête, sciait des planches et Marie-Jeanne fermait les yeux. Ses lèvres gardaient un imperceptible frémissement et Jean Leblanc, silencieux et immobile, remarquait qu'elle se trompait parfois, qu'elle sautait deux grains ou disait deux Ave sur le même.

A dix ans, le gamin s'était étonné d'avoir une maman et un papa si laids. Colas le clerc lui avait dit que les jeunes étaient allés faire un long voyage. N'ayant jamais vu que de vieilles choses et de vieux visages, Jean Leblanc avait pris des airs de petit vieux.

Boum!... Boum!... Boum!... « Angelus Domini nuntiavit Mariae... »

Il avait grandi malgré sa mauvaise jambe, le petit clerc, et comme les gamins caressaient les boutons de sa veste pour le faire bégayer, il s'enferma et se mit à fureter dans les rituels, les cartabelles et les graduels enluminés des anciens. Il rêva de processions d'aubes blanches, de chasubles dorées, de soutanelles rouges, de manipules, de dalmatiques, de bourses violettes ou blanches, d'étoles blanches et violettes. Et un jour, il avait dit au vieux clerc :

— Je serai cure.

Colas avait eu un sourire méprisant qui lui rida le nez :

— Il faut être joli et bien droit pour entrer au service de Dieu — et ne pas bégayer comme le censier de la Noiretombe.

Un beau jour, Colas était allé tailler les rosiers du Bon Dieu et, deux mois après, Marie-Jeanne faire des gelées d'étoiles.

Comme M. le Curé était un brave homme, Jean Leblanc, qui avait vingt ans, fut clerc dans ce petit village de chez nous, dont les cloches se nommaient la Grosse, la Glawine et la Clochette et disaient si bien : « Boum!... Baw!... Bim!... »

Boum!... Boum!... Boum!... « Angelus Domini nuntiavit Mariae... »

Or, l'année d'avant, un loup affamé guetta, du jardin de M. le Curé, les gens qui sortaient des matines. Comme il était vieux et malin, il éteignit ses yeux et laissa passer les silhouettes bossues des hommes armés de tricots ferrés. Mais lorsqu'arrivèrent les femmes, il bondit brusquement. La neige qui tombait à gros flocons étouffa les cris et les lanternes abandonnées saignèrent sur le sol. Begge de Thybeaumont sentit l'haleine chaude et fétide du monstre, une piqûre aux épaules et s'évanouit. A coups de bâton, Jean Leblanc assommait la bête — qui avait choisi un morceau de roi — et l'étranglait de ses mains nerveuses...

On appela Jean Leblanc au château et la petite baronne, rose et blanche, lui serra les mains. En revenant, il les baisa et resta huit jours sans les laver. Lui qui n'avait jamais osé

lever les yeux vers une femme, se prit à aimer comme un fou la petite baronne, parce qu'il lui avait sauvé la vie. Depuis un an, cet amour lui avait gonflé le cœur comme une éponge. Dans le miroir du jubé, Jean Leblanc ne suit plus les mouvements de M. le Curé: il regarde la baronne blonde, pieusement absorbée dans son livre d'Heures. Comme elle lui tourne le dos, elle grandit encore à ses yeux. Elle évoque les effigies de pierres des Thybeaumont qui dorment dans les nefs latérales. Damnation! le huit septembre, jour de la Nativité de la Vierge, il avait adressé son « Regali ex progenie Maria exorta refulget » à une femme de chair et d'os qui assistait aux vêpres.

Depuis un an, Jean Leblanc se damne pour la vie éternelle. La profanation a assez duré: Begge de Thybeaumont se marie ce matin et va habiter très loin, dans le Condroz. L'église sera vide sans elle, n'est-ce pas, petit clerc?

Là-bas, sur la colline, le moulin secoue frileusement ses ailes, au vent d'ouest. Clopin-clopant, Jean Leblanc descend du clocher coiffé de lierre et de neige.

Les clochers des villages voisins sonnent l'angélus et jouent des airs du Paradis dans le matin candide.

## II.

Boum!... Baw!... Bim!... Les cloches sonnent à toute volée. Jean Leblanc est pendu à la Grosse et, quand il s'élève, sa mauvaise jambe fait un accent circonflexe dans le vide. Beguin, le chasse-chien, raide comme lorsqu'il tient sa hallebarde dorée dans la nef de Saint Lambert, tire la Glawine par la queue et son fils Noé, le souffleur d'orgue, qui a une tache de vin sur la joue gauche, taquine la Clochette. Sol!... La!... Si!...

Le petit clerc lâche sa corde — qui glisse ainsi qu'une couleuvre entre ses doigts écartés — entr'ouvre la porte du jubé et jette un coup d'œil dans l'église.

Les gens arrivent: Dames en chapeau cabriolet, robe de soie avec semis de roses roses, mantelet de dentelle noire; messieurs en pantalon de nankin, habit bleu, cravate de batiste, chapeau haut de forme. Le vieux baron, chamarré comme un insecte et parfumé comme une botte de lavande, en tenue d'officier des chasseurs de la garde: colback noir, pelisse rouge, dolman vert, culotte jaune, épée à fourreau de galuchat. Un croisié très affairé. Le fiancé au visage citrin et à la tête d'oiseau déplumé.

Jean Leblanc a un éblouissement: il a vu une forme angélique près du banc de communion et il porte les mains à son cœur. Elle va s'en aller! Il ne la verra plus! Ne plus la voir, mon Dieu! Mon Dieu!... Sa gorge se serre, les veines de ses tempes vont se rompre et ses joues se gonflent... Un monsieur en habit gris clair le bouscule: c'est le chantre de Saint-Jacques à Liège. Jean Leblanc n'est pas digne de chanter la messe des épousailles. C'est une Thybeaumont et un Betrancourt qu'on marie aujourd'hui.

Le petit clerc grimpe l'escalier tournant du clocher. De là, distraitement, il regarde passer les fabriciens: le censier chauve qui est sourd comme un pot et qui bourdonne durant les offices, ce qui fait se retourner les femmes en toussant dans leurs capelines; le maître d'école, hors d'haleine, trois notes d'accordéon dans la poitrine, qui souffle quelque plaisanterie verjutée dans l'oreille rose et poilue du brasseur: celui-ci a mis sa plus belle blouse de shirting et sa plus belle toque de renard; puis le cordonnier Jacqueminet, qui crache, en demi-ellipses, son jus de chique dans l'abat-voix; le notaire Malnoury qui ressemble au saint Laurent des fonts baptismaux. De son perchoir, le petit clerc grelottant détaille leurs habits dominicaux. Dans sa poitrine de planche, l'horloge aux poids de pierre bat comme un cœur, très calme, et Jean Leblanc compare ce cœur au sien, dont le tic-tac s'affole et s'arrête comme celui d'une araignée.

Soudain, le petit clerc tressaille. L'orgue asthmatique meugle à ses pieds et le chantre liégeois

entonne le « Deus Israël conjungat vos ». Les deux trompettes sont fausses et le soufflet percé fait chic! chic! Jean Leblanc a ouvert son « Graduale Romanum »: « ...Et... et nunc, Domine, ...fa... fac eos plenius benedicere te... ». Le censier crie comme un sourd; le maître d'école, les yeux désorbités, gronde et essaye de rattraper le chantre; le cordonnier Jacqueminet, les mains coiffant les rotules, songe qu'il perd une pratique, puisque la petite baronne s'en va: il se tait et ouvre la bouche de temps en temps; le notaire Malnoury rumine, en regardant la mariée, des pensées qui ne sont pas très pieuses: « ...qui ambulat in viis ejus... »

A côté du graduel, Jean Leblanc dépose son « Extractum e rituale romano », au chapitre « Ordo matrimonii celebrandi, juxta rituale Leodiense ». Jean Leblanc chante la messe de mariage de sa bien-aimée, tout seul, dans son clocher.

Les fabriciens sortent, et le chantre liégeois en habit gris clair et Noé, le souffleur d'orgue.

Le petit clerc, clopin-clopant, descend l'escalier et va s'asseoir sur l'escabeau. Il pousse un registre, caresse les touches jaunes coupées par les ongles de huit Leblanc et joue de son mieux le plus beau Requiem du « Graduale Romanum » aux majuscules enluminées: « Re... requiem ae... ternam dona eis, Domine... »

Il enterre son amour.

En montant dans son coupé, la petite comtesse de Betrancourt dit:

— M. le Curé, il me semble qu'on chante l'office des morts.

Et le curé affamé répond à tout hasard:

— C'est une fantaisie de mon clerc sans doute.

Jean Leblanc remonte dans son clocher. De frileux oiseaux l'appellent. Il regarde le village. Chose singulière! Le petit clerc le connaît depuis vingt ans et le départ d'une femme change le visage du hameau. Jean Leblanc est un étranger chez lui.

Il comprend, grimpe l'escalier, envoie à deux mains des baisers au nord, au sud, à l'est, à

l'ouest, s'emplit une bonne fois les yeux d'images, prend une pincée de tabac, caresse la corde de la Grosse, fait un nœud coulant, y passe sa tête et bégaye une prière...

Boum!... Boum!... Boum!... Sa mauvaise jambe fait un accent circonflexe dans le vide...

Le nez dans l'abat-son, M. le curé crie comme un beau diable. La petite madame de Betrancourt, suivie de son époux l'héraldiste et de ses valets verts, grimpe jusqu'au clocher. On dépend le cadavre. Boum!... Boum!... Boum!... Bon Dieu! qu'il est laid! De gros yeux de porcelaine, une grande langue toute violette; gros comme le poing d'écume au menton et les bras écartés des Leblanc.

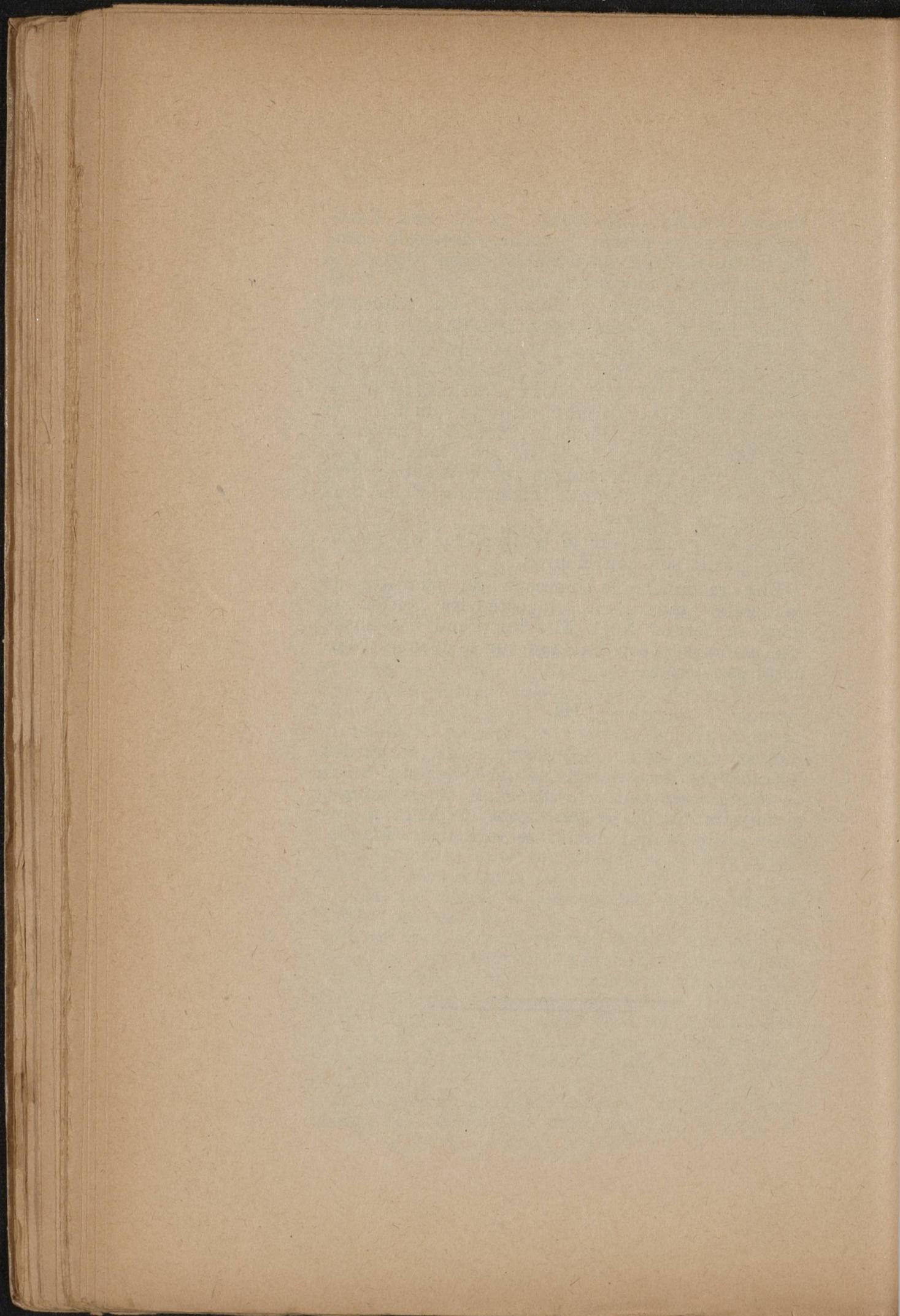
Elle se penche sur le petit clerc. Un scapulaire garnit son cou meurtri.

Elle reconnaît le morceau du manteau de cachemire qu'avaient emporté les griffes du loup, au dernier Noël. Elle comprend, elle aussi, elle embrasse Jean Leblanc sur le front et emporte son bâton.

### III.

C'est ainsi que, récemment, à la vente des Betrancourt de Beauraisin, qui portaient « d'or au sautoir eschiqueté d'argent et de gueulles », le notaire fit passer un tricot de houx à poignée sculptée qui excita le rire des badauds.

---



---

L'ÉTAPE

---

RÉTABLI

# L'ÉTAPE

---

*A mon cher Augustin Habaru,  
un acompte.*

## I.

— Est-ce bien tout, M. le curé?

— Oui, Marie-Anne.

M. le curé avait répondu oui, sans conviction, un peu effaré. Il oubliait quelque chose, à coup sûr. Mais quoi? Après avoir bourré son nez sonore de tabac noir, il en commanda un quarteron — tant il est vrai que les parfums sont suggestifs! — une livre de sucre candi et six « mastelles ».

Si M. le curé n'eût pas prisé du tabac et s'il n'eût pas été imprégné des parfums catholiques de sa sacristie, il eût senti le goût spécial qui embaumait la boutique de Pierre Famelesse: le jus de réglisse dominait; puis c'était, dans l'ordre de la gamme, les fruits, la pâtisserie chaude, les étoffes, la muscade, la cannelle et quelques autres odeurs des colonies. Et si M. le curé n'eût pas été vieux et curé, il eût vu le beau petit visage de sucre de Marie-Anne qui souriait sous sa coiffe de siamoise et ses doigts fuselés qui grattaient le cahier rouge: « Avec la farine de moutarde et le thé, cela faisait deux florins dix-neuf sous deux liards... M. le curé! »

Et pendant que le curé Malhoury — quelle antiphrase comme vous allez voir! — alignait les pièces sur le comptoir, Marie-Anne regardait sa grosse figure de pleine lune, envahie de graisse, ses joues tombantes et mal rasées dans

les rides, son nez camard toujours crotté de tabac et sa soutane luisante. Ses sabots de bouleau claquèrent sur les dalles bleues :

— Au revoir, Marie-Anne.

— Au revoir, M. le curé.

Marie-Anne risqua, un instant, son nez rose sur la porte et regarda son gros client courir dans la neige qui craquait comme une pâtisserie fine. Sous la bise, les peupliers du Pâquis avaient des bruissements métalliques. Sur la colline d'Andenne, la neige révélait des maisons, insoupçonnées dans le vert de l'été et l'ombre de l'automne. Le paysage tout entier était travaillé au repoussoir. Le soleil allumait des perles dans les haies poudrées de sucre cristallisé. Là, c'était le village aux perspectives heurtées : arbres maigres et blancs comme de vieux hommes, tourelles médiévales aux créneaux bourrés d'ouate, maisons encapuchonnées et closes. Les sansonnets et les merles faisaient la boule sur les sureaux et ressemblaient à de gros fruits noirs. Vers la Meuse, un peuplier d'Italie se dressait dans la fin du jour comme une tour de pierre, au sommet de laquelle le soleil mettait son cadran rouge.

Marie-Anne referma la porte — la clochette tremblota dans le vestibule sonore — et elle entra dans la salle à manger, obscure et vaste.

— Il va encore geler, pâ, fit-elle.

Un murmure lui répondit et une ombre remua dans le demi-jour des fenêtres à meneaux. Pierre Famelesse était assis dans son fauteuil de velours d'Utrecht, sous l'arche de pierre, les pieds sur les chenets, frileux et égotant. Un feu d'estocs brûlait dans l'âtre et une flamme qui, parfois, s'éveillait comme une fusée, mettait des ombres chinoises au plafond. Les reflets caressaient le ventre des vases de cuivre.

Pierre Famelesse repassait dans son esprit les heures grises de sa vie. Il était le fils de Toussaint, maire de Seilles sous la République, homme aux gros yeux ronds de hibou, toujours sacrant, qui mettait les mendiants dehors avec un florin dans la main et un coup de pied dans le derrière. Le maire venait des Famelesse, dont

Isabelle la Belle avait épousé Jean de Montaigle, maieur et échevin de la haute cour du ban de Seilles, tué en 1702 par les maraudeurs de Marlborough, comme le disait la croix du vivier. Ces de Montaigle étaient les vieux seigneurs de Seilles : une charte de Philippe le Noble, premier marquis de Namur, mentionnait, en 1207, le nom de Clarambaldus de Monsaquilla. Deux oncles d'Isabelle la Belle avaient été tués au service de dom Ferdinand, cardinal-infant d'Espagne, l'un au siège de Thionville en Lorraine, l'autre dans la Gueldre.

Pierre Famelesse restait le seul représentant de cette fière race, dont les filles furent prévôtes du chapitre d'Andenne, dont les fils possédaient leurs effigies dans les nefs latérales de l'église : ils portaient l'épée, le casque à panache et ils avaient joint les mains, humblement — une fois — devant Dieu. Et Famelesse sentait, ce soir, la charge bien lourde sur ses épaules pitoyables : aussi bien n'était-il pas désigné pour la porter. Son frère, le beau Jean l'Aîné, devait être maieur de Seilles. Un hiver, du temps des guerres, neuf loups — on les avait vus à Sclaigieux — passèrent la Meuse, prise par un gel de vingt nuits, et se logèrent dans Foresse. Jean Famelesse, revenant une nuit de Hingeon avec Lambert Joassin, le fils du censier, les rencontra à la Noiretombe. Il y eut une lutte terrible : Joassin fut happé tout de suite et emporté par six bêtes. Les gens de Troka entendirent ses hurlements et se cachèrent dans leurs couvertures. Le dur bâton de houx de Famelesse avait cassé des dents et des pattes, écrasé des yeux et des mufles. Mais des feux follets s'allumaient dans l'ombre. Son gourdin s'étant rompu enfin, il avait étranglé le dernier de ses agresseurs et, en courant, il l'avait rapporté sur son dos, comme un cauchemar, à la maison. Lorsqu'il rentra, mort de fatigue, il y eut un cri d'horreur : il n'avait plus de visage ! L'œil gauche pleurait des larmes rouges, une moustache pendait, arrachée, une oreille était fendue et sa langue s'insérait, pendant son récit, dans une horrible morsure de la joue

gauche. Ses vêtements déchirés, sanglants et roidis par la gelée, mettaient au jour des chairs hachées. Il s'alita durant deux mois et, la première fois qu'il reprit ses esprits, il demanda un miroir. Comme on le lui refusait, il descendit dans la salle à manger, suivi de ses sœurs terrifiées, regarda son visage de mort et se remit au lit sans mot dire. On n'osa l'aller voir de toute la journée. Le lendemain matin, on le trouva pendu au pommier horizontal, au-dessus de la Fontenalle, où il avait attendu si souvent le passage des truites. Il s'était couvert le visage avec son serre-tête.

Pierre Famelesse hérita des devoirs de l'aîné: il s'en effraya. Le terrible maire ne songeait même pas qu'on pût lui désobéir, mais il cachait mal son inquiétude: il le tenait en défiance ce cadet, tard venu, au dos rond, aux yeux atones de myope à peine dessillés, gâté en cachette par ses sœurs. Pierre restait des journées entières à la fenêtre pour voir neiger, s'absorbait devant les couchers de soleil et les teintes spirituelles du crépuscule, lisait des livres latins et grecs et taillait dans le calcaire blanc des « faliges », des fleurs, des mascarons et des écus. Le père avait failli Pétrangler le jour qu'il surprit sur sa table une reproduction du Lorrain: une femme nue. Pierre avait vingt-cinq ans. Le brave curé Petitjean, appelé comme arbitre par la mère — bien qu'il n'eût jamais vu de femme nue, pas même sur une image — intervint et rappela la conduite exemplaire de ce jeune homme « qui n'était pas comme un autre ».

Le maire s'abattit un soir d'août en soupant. Il partit sans le prêtre qu'il avait défendu qu'on allât chercher. Il terminait ainsi une vie pleine de contradictions: on trouva dans sa bibliothèque, jusqu'alors inviolée, les œuvres de Voltaire, de Jean-Jacques et de Diderot, avec des notes marginales plus subversives encore que les textes.

Pierre lui succéda et épousa, l'année suivante, Madeleine, la fille de Jacques Jacqueminet, le bouquier, dont il alla habiter la demeure près de l'église. La mère Famelesse et Madeleine

étaient mortes, les sœurs de Pierre mariées; et il se retrouvait seul, ce soir de décembre 1828, avec sa fille Marie-Anne.

Son fils Etienne était au collège à Liège: il serait médecin. Il était droit comme un jonc, fier comme un Montaigle et beau comme un Famelesse. Dans quatre ou cinq ans, le père se déchargerait sur lui des responsabilités de la race et de l'administration communale. Il n'avait que ce fils. Il songea aux vieux Famelesse qui faisaient une dizaine d'enfants: Lambert, le vannier, en avait eu vingt-deux; Jean le clerc, dix-neuf; Etienne le carrier, douze; le Maire, huit: six filles et deux fils, Pierre et le tueur de loups. Famelesse sentait que sa race s'en allait, usée, et il voyait surgir d'autres familles, venues de rien, venues on ne savait d'où, qui prenaient racine avec une vigueur de jeunesse et qui, pour la fin du siècle, seraient devenues nombreuses, riches, puissantes et imposeraient leurs nouveaux noms, leurs noms d'étrangers ou de manants aux registres d'ici, aux pierres tombales de l'église, au vieux village des Montaigle et des Famelesse. Car elle était à eux, cette terre, c'était leur bien, leur chose; pendant des siècles, ils l'avaient travaillée, essartant les oseraies, ouvrant des puits et des carrières, lui demandant sa sève, ses bois, ses minerais et ses pierres, ne perdant rien, mettant tout à profit, parce que tout ce qui venait d'elle était sacré comme un héritage.

Marie-Anne avait allumé la lampe ventrue et moulait le café: le canari se réveilla. La cloche sonna dans le vestibule. Avant que la jeune fille fût debout, la porte de la salle s'ouvrit et un être bizarre gronda un bonsoir nasillard. C'était Gnoufignouf l'Innocent: le grognement de porc dont il avait salué le père et la fille expliquait son nom. Il s'avança dans la lumière rose de l'abat-jour en papier de soie et tendit une enveloppe à Famelesse. Marie-Anne détaillait le costume carnavalesque du nouveau venu: sa vareuse de laine rouge, son pantalon jaune,

sa capeline à franges, ses guêtres, ses sabots, puis ses joues creuses et son nez long claironnant ce qu'il grondait.

Pierre posa ses lunettes rouillées sur la table et eut un commandement bref dans sa barbiche redressée par un mouvement du menton. Ce mouvement et le pli profond de la glabelle étaient tout ce qu'il avait hérité des Famelesse.

— Marie-Anne, allez chercher du genièvre.

La jeune fille revint avec un cruchon de grès cerclé d'osier et un verre octogonal. L'innocent eut une manière de le faire rouler dans ses doigts en buvant, qui dut le mettre à sec.

Famelesse disait: « C'est du curé de Huy... Etienne va revenir après-demain, pour deux ou trois mois: ça ne va pas là-bas avec les Bataves... Remy, tu iras dormir à la cense. Demain matin, j'aurai besoin de toi: tu fendras du menu bois toute la journée ».

Lorsque le cadran fleuri de l'horloge à caisse marqua neuf heures, Marie-Anne dit la prière du soir: le père répondait de son fauteuil. La jeune fille était distraite: Etienne arrivait et il resterait ici... trois mois peut-être. Dans sa chambre à coucher — presque nue, des grains de nacre sur sa chair frissonnante — elle s'attarda, regardant par la fenêtre constellée de chimériques fleurs de givre, le chemin blanc par où il reviendrait apporter un peu de joie dans la maison triste...

## II.

— Bonjour, Marguerite.

— Bonjour, Etienne.

— M. le curé est-il ici? (On a su depuis que c'était Marguerite qu'Etienne Famelesse voulait voir).

L'abbé Malnoury était dans ses livres et dans ses plantes. Il avait toute une pharmacie domestique sur son bureau; elle cachait les reliures aux nervures de cuir, saillantes comme

des veines, les écritaires de cuivre, les serrepapiers de cristal et les six tabatières: en argent, en ivoire, en nacre, en écaille, en porcelaine de Saxe et en écorce de bouleau. Le curé ne se servait que de celle-ci. Avec délices, il plongeait son nez crotté dans l'odeur fade des bouillons-blancs ou dans le parfum grisant de la lavande. De ses gros doigts, il ensachait le chiendent coupé aux ciseaux; les bouquets de tilleul qui avaient exhalé toute leur âme, en été, sur la Place: il ne leur restait plus qu'un goût banal de séché; les aspérules à la fine odeur d'anis; les reines-des-prés à la senteur d'amande...

*In nomine... Domini... Amen...* Les points remplacent les grains de tabac qui coulèrent le long du pouce de M. le curé. Il prit sa plume d'oie avec l'intention évidente et louable de travailler à son livre sur les simples. Il y citait leurs noms français, latins et wallons, y disait leur parfum et leurs habitudes, y chantait leurs vertus... Le « cracra » de la plume cessa soudain: l'abbé s'était souvenu que l'eau des bénitiers était gelée ce matin et il courut chez le clerc.

Alors, Marguerite eut une étoile dans les yeux.

« Etienne l'avait connue autrefois, la filleule du curé. Après dix ans de séparation, elle était restée pour lui la « petite Marguerite », bien qu'elle fût de son âge. Il revoyait la maison du notaire Malnoury de Landenne, avec sa joubarbe près de la cheminée; le petit homme replet aux vêtements de couleurs, qui passait la bonne saison dans les bois de Foresse et de Velaine, à la recherche de grandes fleurs pourpres toujours pleines d'eau — il mourut subitement une nuit malgré ses vins et ses digitales —. Etienne revoyait aussi la bonne madame Malnoury, qui ne savait manger que de la tarte à la frangipane et dont les bahuts embaumaient la bergamote et la lavande; et Duc, le dogue à tête humaine; et Gnoufgnouf qui sautait le ruisseau pour un liard et veillait toute une nuit sur les linges du hameau pour quatre sous. Madame Malnoury s'étant aperçue un jour

qu'il avait les pieds nus dans ses sabots, lui dit : « Mon Dieu ! Remy, les beaux bas que vous avez ! » — « Couleur de mon derrière, madame Malnoury !... » Un soir, en entrant dans la cuisine, il eut un cri d'admiration pour les poires cuites poudrées de sucre, qui se trouvaient sur la table et il avait plongé ses mains poilues dans le plat. On les lui avait données toutes : l'innocent n'en revenait pas... »

Ces vieilles histoires mouillèrent les yeux de la « petite Marguerite ».

Les Malnoury étaient ruinés. Mais alors Etienne ne savait rien de tout cela : il savait seulement que le pot du poêle était blanc — alors que tous ceux qu'il avait vus étaient noirs — et qu'on se plaisait plus chez eux que chez lui.

« Pendant les vacances, on faisait des courses dans les champs, d'où l'on revenait, sentant bon le serpolet. On mangeait les fruits acides ou parfumés des plantes, des haies, des buissons et des arbres : fraises et framboises qui donnaient une bonne haleine ; merises noires ; noisettes laiteuses ; cornouilles aigrettes ; cernelles incarnat ; nèfles blettes ; prunelles ternes ; mûrons et myrtilles qui bleussaient les dents et les lèvres ; glands et faînes ; et des jeunes pousses, et des feuilles, et des écorces. On démaillotait les « papas-lolos » poudrés des gouets ; on faisait des colliers avec les cynorrhodons ; on demandait l'avenir aux pâquerettes ; on cuisait des pommes de terre dans les feux de fanes ; on soufflait dessus, les yeux pleins d'eau, et on n'osait se moucher, tant le nez sentait bon ! Et les vertes rainettes qui annonçaient la pluie et les douze cloqueteux, noirs et puants, qui sortirent du seuil arrosé d'eau chaude !... »

Etienne ajouta : « qu'on se plaisait bien ! » et la « petite Marguerite » sourit.

« Une givreuse matinée d'automne, il lui avait montré entre deux écharpes de brouillard — lettre fatidique ! — un M craquetant de grues. »

La « petite Marguerite », penchée sur sa

dentelle, ne bougeait pas: *elle sentait qu'il la regardait.*

Et il lui avait dit: « Je vous vois volontiers », ce qui, chez nous, au pays wallon, veut dire: « Je vous aime! »

M. le curé était rentré, une goutte de chocolat au bout du nez, et comme il ne voyait pas plus loin que celui-ci, il ne s'était aperçu de rien.

### III.

*Abrenuntio mundo...* Dans son petit bureau bien clos — il fait froid et tout blanc au dehors — le curé prépare son sermon du lendemain. Après vingt ans, le mobilier n'a pas changé: les six tabatières sont toujours là, les écri-toires rouges, les serre-papiers de cristal, les vieux livres aux reliures de cuir, l'horloge à gaine ajourée, l'armoire ventrue, les gerbes d'a-mourettes dans les vases et le bondieu en cui-vre avec ses lignes de vert-de-gris dans le creux des joues et des côtes.

Il doit être bien vieux, l'abbé Malnoury, et il est maigri, dirait-on. La « petite Margue-rite »... Mais il relève la tête: ce n'est pas l'abbé Malnoury. — Celui-ci a le menton vo-lontaire et un pli profond entre les sourcils: c'est un Famelesse, c'est Etienne...

*Abrenuntio mundo...* Le curé Famelesse feuil-lette les « Pensées et Sentiments de Piété » tirés des sermons du P. de Ségaud et, en insé-rant le signet de soie rouge au chapitre de la « Fuite du Monde », il tombe sur la première page et il lit: « Prix de questions latines sur les règles de la grammaire, Etienne Famelesse, le 7 août 1818 »; puis vient une signature mas-quée par les arabesques du paraphe « Malnoury, curé ».

L'abbé a laissé son pouce au chapitre de la « Fuite du Monde »: il se souvient.

Il faisait chaud, la Meuse était presque à sec et les joncs mouraient dans les boues craque-lées. L'écolier revenait à Seilles, en vacances:

il allait revoir Pierre Famelesse, son père; Marie-Anne, sa sœur; le curé Malnoury et... la « petite Marguerite ». Le village semblait dormir, les maisons étaient closes et silencieuses, comme au temps des invasions. Dès Reppe, il avait vu des visages effarés aux fenêtres. Aux Malades, il aperçut dans l'oseraie un cadavre roulé en boule, les mains jointes sur les genoux souillés par des vomissements verdâtres. L'homme était méconnaissable: il avait le teint d'un bleu de plomb, les yeux enfoncés dans les orbites et à demi fermés. Les doigts d'Etienne, en le tâtant, laissaient des plis dans la peau que perçaient les os de la face. Le choléra! Etienne frappa à une fenêtre, il cria, il rougit ses poings sur la porte. On n'ouvrit pas. Et les siens?... Alors, il se mit à courir dans les ruelles poussiéreuses et désertes: la peur avait verrouillé toutes les portes. Deux hommes portaient une forme blanche sur une civière: c'était son père et le curé et, dans les draps humides, l'enfant des Monet: le pauvre petit avait un visage de vieillard.

Le maieur, brutalement, lui apprit la mort d'oncles, de tantes, de voisins, et le curé, dans un sanglot, dit le nom de Marguerite. Ils l'avaient portée en terre hier. Assommé, les veines des tempes près d'éclater, Etienne s'assit dans le Pâquis. Il se souvenait très bien d'avoir suivi attentivement le vol d'un héron et pensé à Gnoufgnouf qui gardait les buées de mai. Des sanglots l'avaient rappelé à la réalité: les porteurs, l'un tout courbé, l'autre tout suant, sortaient de la maison des Champion: les femmes, sur la porte encadrée de roses trémières, joignaient les mains: « Laissez-nous le voir encore une fois! » D'un geste, Famelesse les fit rentrer.

Etienne attendit les porteurs et s'offrit à remplacer le curé. Il refusait, le bon abbé, mais une fenêtre s'ouvrit et on l'appela:

— M. le curé, venez!... Jacques va mourir!...

On entendait une voix éteinte demander à

boire. L'abbé avait donné des baies de genévrier à Etienne, qui suivit son père dans les brancards.

— Où est Marie-Anne? avait-il demandé.

— Elle fait son devoir.

Puis il eut peur du mort qui le regardait de ses yeux mal fermés et, sans dire pourquoi, il demanda à aller le premier. Ils rencontrèrent la carriole du médecin Gillot. Ils apprirent le lendemain que le cheval ramenait le corps du brave homme. Au cimetière, Matagne le fossoyeur élargissait la tombe commune et versait sur les cadavres de la chaux qui se désagrégeait aux endroits humides. C'était le douzième qu'on apportait ce jour-là et la « petite Marguerite » était au fond. La brave Marie-Anne amenait sa brouette. Depuis le matin, elle faisait le voyage du chaufour Bado au cimetière, les yeux rouges, éternuante, blanche comme une meunière, mâchant, elle aussi, des baies de genévrier. Les deux Famelesse allèrent chercher le corps de Jacques Loignon. Tous les cadavres se ressemblaient comme des frères.

Et le soir, devant la fosse pestilentielle où craquait la chaux — Etienne crut entendre de posthumes borborygmes — le curé Malnoury, Nicolas Matagne, les trois Famelesse, les cinq héros seillois de l'épidémie de 1829, dirent la messe pour les treize morts de la journée. Du côté du Bois-de-Namur, le ciel était rouge comme à la veille d'une guerre.

Un mois après, Etienne entra au séminaire, malgré les imprécations de son père. Le jeune homme n'ayant pas bronché, le maître lui avait dit enfin :

— Tu as raison, je suis un égoïste. Je t'ai exposé il y a quelques jours, parce que, dans le danger, j'avais oublié tous mes rêves, et aujourd'hui, je voudrais t'imposer ma volonté. Fais ce qu'il te plaît. Notre race est finie! J'avais pourtant pensé que tu ferais des Famelesse,

et que tu continuerais l'étape commencée par Isabelle de Montaigne. C'est le tour des autres. Je suis envieux peut-être: j'aurais voulu ne pas voir cela. Et puis, il me vient des scrupules, Famelesse. Avons-nous été probes toujours? N'avons-nous jamais profité de notre nom pour obtenir des concessions à des prix injustes? D'ailleurs, sur quoi s'est bâtie notre fortune? Sur le corps d'une femme qui était belle. Fais-toi curé, fils, reviens ici et paye nos dettes. Va-t'en!...

Le maieur pleurait.

Marie-Anne épousait, l'année d'après, Nicolas Halleux, le géomètre. Puis Pierre Famelesse fut tué le 27 septembre 1830, à l'attaque du Parc. On entendait ses commandements brefs au plus fort de la fusillade et les patriotes disaient: « C'est un gentilhomme du pays de Huy ».

Cinq ans après, l'abbé Malnoury mourait et Etienne entra à la cure de Seilles qu'il avait sollicitée. Il racheta le mobilier, la bibliothèque et le manuscrit du gros homme. Comme son frère le notaire, le curé était ruiné: il est vrai qu'il revenait parfois déchaux de ses visites aux pauvres du village... Et son successeur paya les dettes des Famelesse...

\*\*\*

Le soleil saigne dans la buée de la fenêtre. L'abbé Famelesse se sent bien seul. Il allume sa pipe à tête d'homme, taillée ingénument dans une racine de buis par l'oncle Jacqueminet. Et voilà que le masque de bois lui rappelle la vieille Catherine qui demeure toute seule, comme lui, au bout du Tramaka, et qui a froid peut-être. Il ira la voir. Il ouvre la porte: la bise pince. Cependant, le vannier lui crie que le temps va changer, parce que ses cors le font horriblement souffrir. Le moulin du Stud, revêtu d'un surplis, prêche là-haut et ses deux grands bras s'abaissent sur la vallée en un large geste de bénédiction. L'abbé entre chez Marie-Anne et demande un peu de tabac.

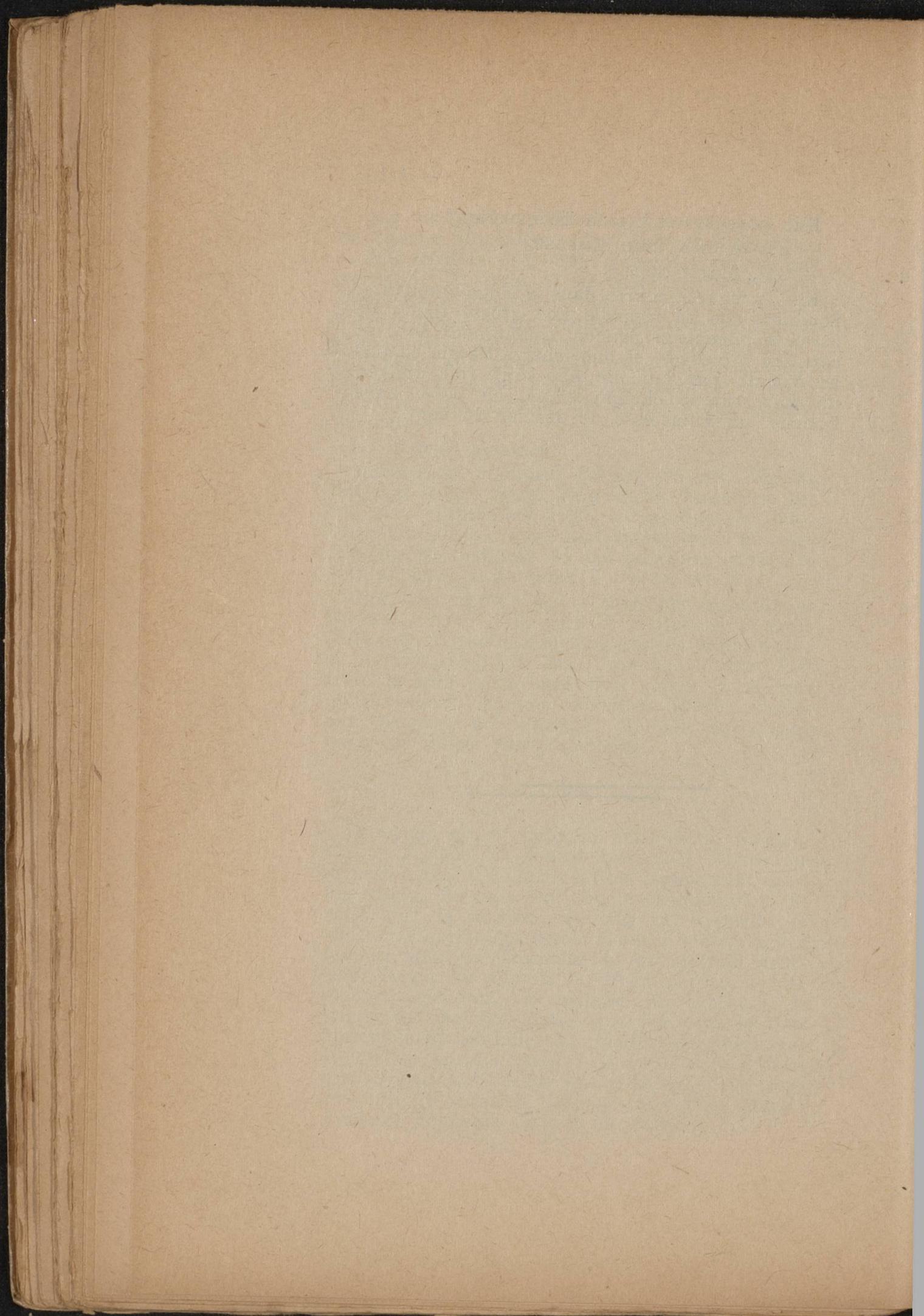
Elle pose la traditionnelle question :

— Est-ce bien tout, Etienne ?

— Oui, Marie-Anne.

Elle le regarde courir, dans la neige craquante. Soudain, elle se rappelle une grosse figure de curé, le silencieux maieur, Gnoufgnouf avec sa capeline à franges, et une fenêtre fleurie comme un vitrail, par laquelle elle crut voir arriver, un soir, sur le chemin blanc, un beau jeune homme, un Famelesse, le dernier du nom...

---



---

---

LA DÉBACLE

---

---

---

LA DEBACLE

---

# LA DÉBACLE

---

*Au sculpteur Jules Dubois.*

## I.

L'huissier, la mine concertée, hocha sa tête d'oiseau nocturne, assujettit son lorgnon sur son nez busqué, inventoria la pièce d'un regard professionnel et voulut prendre un siège.

Jacques Hanosin prévint son geste.

— Ça n'en vaut pas la peine...

Bien que croyant avoir mal entendu, le fonctionnaire sursauta. Puis il se ressaisit, eut un sourire dans sa bouche en cul de poule de cabotin ou de vieille fille, s'approcha de la fenêtre et nasilla le bout de papier qu'il tint à bras tendus. C'était la formule banale et angoissante, en style archaïque et ténébreux plein de participes, de la saisie. Maître Nihoul avait vu tout à l'heure une plume sur la table : ses longs doigts de buis la saisirent, lui firent décrire une spirale dans le vide et mettre deux mots sur la feuille timbrée.

Narquois et triomphant, il décrocha son chapeau qui coiffait la patte de chevreuil de la patère et le posa sur son crâne jauni : sans mot dire, il s'en allait.

Le censier, les yeux pleins d'eau, les lèvres rases crispées, les joues bleues gonflées dans une contraction des mâchoires, regardait le timbre rouge, puis il se leva brusquement dans un bruissement de son sarrau de shirting, courut sur la porte et cria :

— Maître Nihoul, salue-moi ou je t'envoie mon chien !

Loulou eut un aboïment féroce. La tête effarée et blême de l'huissier apparut entre deux dômes d'épine blanche de la haie :

— Au revoir, monsieur Hanosin!

\*\*\*

Pourtant, ç'avait été un vaillant que le fermier des Soixante-Bonnières.

Son père était un carrier et sa mère, au temps de sa jeunesse, avait fait l'août plusieurs années pour monsieur Chaumont, le vieux censier. Louis Hanosin rentrait le soir, la physionomie changée, le regard mauvais, des blasphèmes plein la bouche. Il avait bu, s'étant attardé dans le quartier maudit des femmes et des enfants : Prâles. Ce nom rauque comme un cri d'oie sauvage, l'histoire de deux hommes jetés à l'eau, les accidents des carrières, les toits défoncés par les pierres des mines qu'on entendait de Landenne, le souvenir d'un voisin égaré, une nuit, dans les neiges, et tombé dans la « falige » d'une hauteur de deux cents pieds, tout avait contribué à donner à ce coin de Seilles une réputation et, chez l'enfant, un décor sinistres. Jacques Hanosin se rappelait les soirées d'attente longues, silencieuses et anxieuses : la mère tremblante auprès d'un feu rouge, les nerfs malades ; lui, Jacques, fixant les yeux sur la lampe qui crépitait. Dans la flamme mobile, il suivait son père qu'il chérissait et dont il avait peur : « Il est à la Forge, au Boltry, à Saint Joseph, ... à la Drève... dans la cour ». L'enfant écoutait, le cœur lui battant très fort : le père ne rentrait pas. Alors l'idée fixe, tout à cet itinéraire, Jacques recommençait : « Il est à la Forge... à la Croix-Bertaud, à la Drève, dans la cour... » Rien encore ! On allait se coucher et parfois l'enfant se réveillait : un homme titubait dans le vestibule, se déchaussait en jurant, jetait ses souliers dans un coin et ronflait dans le fauteuil, empestant la pièce de son haleine fétide. Parfois aussi Hanosin rentrait alors que Jacques le croyait encore à Saint Joseph ou à la Croix-Bertaud. La mère et le fils,

silencieusement, échangeaient un regard; leurs cœurs battaient à l'unisson, de joie et de terreur...

Si l'homme était gris, il soupait en bafouillant des questions aimables auxquelles répondait l'enfant tout heureux. Mais le plus souvent, il était ivre-mort: il y avait des scènes d'horreur. Hanosin, méconnaissable, montait péniblement sur la table, tenait des discours sans suite, interpellait des êtres imaginaires, les menaçait, les frappait, parait des coups, bavait des cris de révolte, brisait la vaisselle et laissait des doigts rouges sur les murs et les meubles. La femme et l'enfant, terrorisés et muets, joignaient les mains.

Non pas qu'il fût méchant, Louis Hanosin. Le dimanche, l'homme dessoulé n'osait lever les yeux. Il était timide, aimable, prévenant, il travaillait dans son jardin ou faisait des tours de force pour amuser son petit émerveillé. En dînant, il promettait à sa femme de ne plus boire, jamais. On allait se promener au bois dans Foresse ou le Fond-Michel, il disait à l'enfant le nom des arbres, des buissons et des fleurs et traduisait le chant des oiseaux: « *Loriot, les celiches sont-elles mûres là-vau? — I n'a pus qu'une et c'est po mi fem'* »; le ramier roucoulait: « *Bout' co on coup crapaud* ». Il découvrait des nids: il n'y touchait pas, il avait une tendresse dans les yeux. Cette journée d'abstinence et de rapatriement le rajeunissait: il communiquait à son fils l'amour de la terre qu'il avait quittée... pour être son maître et gagner plus! Le soir, on s'asseyait sur la porte entre les roses trémières dont Jacques cueillait les petites livres de beurre. Les dimanches d'hiver, Hanosin lisait les prix de son fils ou un tome de l'édition belge du « Magasin pittoresque »: il y prenait un plaisir extrême. Jacques était heureux de ces accalmies hebdomadaires et, pour que cela durât, il adressait à Dieu des prières naïves et inédites où l'on parlait de Prâles, de genièvre et de bonheur. L'homme réitérait son serment avant le coucher.

Serment d'ivrogne! Le lendemain, Hanosin revenait saoul!

Il avait de bonnes heures pourtant le petit Jacques pendant la journée. La maman lui mettait un beau tablier de siamoise et lui cirait ses sabots pour aller à l'école et il avait des livres avec de belles images, dont il prenait grand soin. Dans le dictionnaire illustré, il reconnaissait des gens de chez lui. Monsieur Mahaux, le maître d'école, ressemblait à Geoffroy de Saint-Hilaire et la vieille Claire, qui dormait durant le salut et achevait toutes ses phrases par « Et votre serviteur troisième », était Milton tout craché. L'enfant faisait des progrès à l'école: il était le premier de sa classe, bien qu'il fût distrait lorsqu'il neigeait ou que les pierrots pépiaient sur les cerisiers des demoiselles Lignon.

Pendant les vacances, l'enfant courait à la cense des Soixante-Bonniers, se rendait utile et, par son ardeur au travail, se faisait bienvenir de l'insociable Chaumont, qui sacrait à longueur de jour. Une fois, le censier lui avait promis un poulain: c'était une date mémorable dans sa vie! L'hiver, Jacques lisait beaucoup. Quelques romans venus de France lui avaient façonné son âme de petit pauvre. La description des vieux mobiliers l'émerveillait, l'histoire de quelques braves gens un peu originaux l'avait rendu ambitieux et il voulut être riche, sans qu'il sût trop comment il s'y prendrait pour le devenir.

« Jacques Hanosin, premier prix général, premier prix d'application! » Il revenait avec ses livres dorés. L'enfant était heureux et le père songeur. Qu'allait-il faire de son fils? Il ne le voulait pas voir aux « faliges » en tout cas. Là, de pauvres petits pataugeaient dans la boue noire des fours, hiver comme été, et s'affalaient parfois saoulés de gaz, les jambes molles; d'autres se brûlaient les yeux et les pieds dans les poussières de chaux qui les habillaient en pierrots; d'autres encore revenaient le soir, le derrière affaissé, cassés en deux comme de petits vieux hommes: ils avaient poussé les brouetteurs durant dix heures!

L'enfant, enorgueilli de son succès, dit: « Je veux être fermier et j'irai demain me présenter comme vacher à M. Chaumont ». Jacques ne vit pas son père qui pleurait: il regrettait ses gouttes, Louis Hanosin! Pour éviter tout commentaire cruel pour l'enfant et pour lui surtout, il accepta. Sa mère avait joint les mains en voyant son fils, — mis en joie par la perspective d'une vie nouvelle — qui chaussait ses sabots flamands! Elle avait fait de si beaux rêves!

Chaumont, ce jour-là, se promenait au Bois-Planté, les jambes en lames de sabre que son chien prenait parfois pour un cerceau. Jacques présenta sa requête. Le censier, avec une ardeur de carnassier, se rognait l'ongle du pouce, auquel pendait son bâton à martingale. Son visage se crispa dans un rire malicieux:

— Je savais bien que je t'aurais. Chose! Je te donnerai ton poulain, ce coup-ci!

Un mois plus tard, Jacques Hanosin, « premier prix général, premier prix d'application » — après une journée passée sur les campagnes, au souffle vif du vent d'ouest qui déferle en septembre sur la frontière du Condroz — dormait à poings fermés, dans son lit suspendu, vaincu par une soupe au lard et la bonne chaleur de l'étable. Il rêvait de richesses, de vieux mobiliers, d'aumônes... et d'un homme ivre.

Louis Hanosin ne dessoulait plus. Un matin, on le retrouva gelé, raide comme un piquet, au pied de la chapelle de saint Joseph. Il s'était déchaussé et il avait lancé ses souliers dans la neige, comme il le faisait, chaque soir, chez lui.

L'enfant paissait les vaches non loin de la cense, au Malheur et sur les Trixhes. Il prenait ses livres avec lui et lisait tout haut, ce qui faisait dresser les oreilles à Finaud, le berger. Il battait du manche de son couteau des tiges de frêne ou de saule, et en fabriquait des sif-flets pour Angèle, la fille du fermier. Puis le soir, on entendait sa voix, déjà grave, entre les aboiments affairés du chien: « La Blanche...

la Morette... la Mignolle... la Mouchette... en route... oute... oute...! »

Il fut bien heureux lorsqu'on lui confia une herse... Six années s'écoulèrent. Pendant l'hiver, aux heures de répit — et elles étaient rares aux Soixante-Bonniers! — Jacques s'asseyait à la fenêtre, évaluant pour la centième fois la propriété des Chaumont, sans mauvaise pensée, par passe-temps, bercé parfois par l'illusion que les terres, les cinq chevaux, les dix vaches et le reste lui appartenaient. Car ses rêves ambitieux ne l'avaient jamais quitté: ils allaient se réaliser sans qu'il s'en doutât.

Angèle avait remarqué ce garçon râblé au masque volontaire, si propre, si sobre, si instruit, auquel Chaumont avait donné toute sa confiance. N'ayant jamais approché d'autre jeune homme, elle lui donna, confusément, sans le lui dire, la tendresse de ses dix-sept ans. Un jour, au souper, Henri Chaumont qui était au collège à Huy, revenu en congé, avait blâmé la terre. Une discussion était survenue entre Jacques et lui: l'étudiant eut tout le monde à dos. Rageur, rendu muet par la chaude éloquence du domestique, n'osant se prendre à quelqu'un des siens, il appela Jacques « sale vacher ». D'une gifle, celui-ci envoya se replier dans un coin la frêle ossature du gringalet en lunettes, puis il ramassa ses hardes et rentra à la maison paternelle. Le censier l'allait rechercher le lendemain et Angèle, qui, grâce à cet incident, vit clair dans son cœur, lui dit toute l'admiration qu'elle avait éprouvée pour son geste de la veille et lui avoua son amour. Ils se virent et se parlèrent en cachette. Jacques rendit, sans trop de calcul, son affection à la jeune fille.

L'année d'après, Henri Chaumont entra chez le notaire d'Orville, à Huy. Il fit dur vivre à la ferme pendant un mois. Le maître rudoyait ses gens et ses bêtes: il n'avait plus d'ongles. Un matin, dans la cour, il surprit une conversation entre Angèle et Jacques. Il fut édifié: il s'approcha en tapinois, laid à faire peur, le bâton levé, prêt à casser une tête. Puis sa face de vieux singe s'illumina, il rebroussa chemin, entra

dans son petit bureau et écrivit aux déserteurs, au clerc de notaire et au vicaire: « Landenne-sur-Meuse, le 29 janvier 1851. — Monsieur, J'ai l'honneur de vous annoncer le mariage de ma fille Angèle, votre sœur, avec mon vacher. Je vous salue. » Il se frotta les mains, comme lorsqu'il faisait un bon marché ou que la récolte était bonne, puis il appela les délinquants: « Eh! Chose... un peu ici! Et vous aussi, Chose! » Il leur fit subir un interrogatoire en règle. Hanosin était impassible, prêt à défendre la pauvre fille tremblante. Chaumont leur annonça, en les regardant par-dessus ses lunettes à branches d'acier: — Ne faites pas de bêtises, je vous marierai après Pâques. »

Les amoureux n'en étaient jamais revenus!

Un matin d'hiver, Jacques charriait le fumier, le visage sérieux, transfiguré, ennobli, parce qu'il avait senti tressaillir le flanc fécondé de son épouse. Il revoyait son enfance triste, sa jeunesse probe et laborieuse et il crut qu'il avait bien gagné d'être heureux. Soudain, il aperçut un des chevaux de la cense revenant sans attelage. Un cavalier le montait: c'était Haquin. Le pauvre diable avait la jambe droite brisée d'une chute sur la glace du chemin des Trois-Charmes. Celui-ci aussi avait été malheureux et honnête toujours. Cependant, il avait faim et la maladie lui enlevait un des siens chaque année. Hanosin douta de son droit au bonheur et il eut peur.

L'enfant vint: c'était un garçon, et Angèle mourut d'un lait répandu. Jacques l'avait bien aimée, à sa manière, et il la pleura. Jean fut confié aux soins de la maman Chaumont qui reporta sur ce petit bout d'homme tout l'amour dont n'avaient pas voulu ses fils. Mais un cancer lui rongea une joue, on avait dû lui reprendre l'enfant: elle en était morte. Le vieux Chaumont s'en était allé, lui aussi, l'année d'après, à la Chandeleur, en pensant à ses terres.

— Est-ce que le soleil a lui sur l'autel, monsieur Chose? demanda-t-il au curé Blanvallet qui l'assistait. Ce furent ses derniers mots.

Henri était revenu sanglotant et communicatif:

— Mon pauvre père! dit-il. J'avais pourtant rêvé de l'avoir chez moi, vieillard tout blanc dans son fauteuil, on l'aurait gâté, on ne l'aurait frôlé que d'une main hiératique. Il est trop tard!... Je pleure parce que j'ai fait beaucoup de peine à ce mort. Tous les enfants attristent les vieux jours de leurs parents. Le mien me rendra ce châtement qu'a mérité le premier fils. C'est peut-être dans l'ordre des choses. Il vient une heure, proche d'un jour de deuil, où les regrets vous assaillent, trop tard, toujours trop tard, parce que les effusions et les repentirs sont trop suggestifs ou impossibles...

Jacques Hanosin avait regardé ce drôle d'homme qui devait n'être pas méchant et qui possédait une âme à part. Il est vrai que le jeune fermier n'avait jamais eu le temps d'étudier la psychologie des autres, mais il ne comprenait point du tout celle de son beau-frère qui lui avait pardonné tout de suite l'histoire de la gifle et qui, au récit d'un crime passionnel commis dans le Condroz, en avait excusé l'auteur et ajouté:

— Quant à moi, je suis bien heureux d'avoir passé « l'âge critique » sans malheur.

Jacques Hanosin aima le cadet des Chaumont. Lui n'était qu'un terrien ambitieux que le hasard avait favorisé. — S'il ne s'en étonnait guère, c'est qu'il avait cru, de tout temps, à la réalisation de ses rêves. Mais au village on parlait souvent du vacher des Soixante-Bonniers qui en était devenu le maître. — Jacques sentait que Henri lui était moralement supérieur, qu'il était meilleur que lui, mais aussi plus faible. Peu loquace comme tous ceux qui vivent avec les bêtes dans les campagnes désertes, le fermier lui tint cependant un long discours.

— Attention! avait-il dit. Je ne sais pas si tu iras jamais loin avec tes idées. Nous ne sommes pas dans des livres, vois-tu. Et tu t'éloignes de la maison encore; désarmé comme tu l'es, tu seras victime de ta désertion. Reviens chez nous, crois-moi! Lorsque nous arrivons au

marché de Huy, on nous reconnaît, paraît-il. Ce sont des gens du haut pays, dit-on, et nous avons l'air bien gauche sur le pavé de la ville. Mais lorsque nos souliers touchent à nouveau la bonne terre de chez nous, lorsque nous re-voyons notre clocher, nos campagnes et nos bois, nous reprenons toute notre assurance, nous sommes d'autres hommes, notre pas s'affermi et nous relevons la tête. Et lorsque ces messieurs des villes ont besoin des produits de la terre, la vaste coalition des cultivateurs leur font payer deux fois notre revanche. Tu serais bien plus fort ici, mon pauvre déraciné!...

Une après-midi de septembre, le notaire d'Orville amena ses chevaux et son landau dans la cour de la cense. Le luxe de l'équipage n'impressionna point Hanosin, mais l'air vénérable du notaire, ses cheveux neigeux, ses joues roses, le conquièrent entièrement. M. d'Orville exposa l'affaire: il cherchait quarante mille francs. L'opération était unique: de sa voix onctueuse, le notaire développait sa marche lumineuse, glorifiant l'industrie, ménageant l'agriculture, méprisant les petits profits, saluant, dans sa péroraison, les oseurs, les forts, dont était Hanosin! Henri Chaumont, qui avait amené M. d'Orville, en entendant cette éloquence de circulaire et de cabinet, eut des doutes, un instant. Bien que flatté, Hanosin hésitait: l'industrie ne lui revenait pas, l'argent qu'il possédait, il le devait à la terre; celle-ci suffirait bien à faire grossir ses fruits. Une nouvelle visite du notaire le décida à accepter: l'affaire lui rapporterait trente pour cent. Trois mois après, c'était la débâcle. Vingt censiers hesbignons étaient ruinés, trois cents familles d'ouvriers désespérées: d'Orville avait disparu avec le capital des uns et les économies des autres. Le sage Jacques Hanosin n'était plus « chez lui » et le pauvre Henri Chaumont, condamné pour complicité, purgeait une peine de dix mois de prison dans l'ancien couvent des Frères-Mineurs, à Huy. La terre se vengeait!

\*\*\*

Le soir tombait. Le fermier songea au brave Haquin qui s'était cassé une jambe un matin d'hiver et il vit de grandes affiches jaunes qui, dans deux semaines, seraient collées sur les murs des églises et épinglées aux porte-manteaux des cabarets. On y lisait son nom et celui des Soixante-Bonniers.

Il se leva: il irait revoir « ses terres » du Bois-Planté à la Bruyère. La porte s'ouvrit discrètement et une voix douce appela:

— Venez-vous souper, fils?

La vieille maman Hanosin entra dans le bureau. Elle était toute blanche et cassée en deux avant l'âge. Son petit visage de biscuit était plissé comme une pomme qu'on retrouve en avril dans un tiroir de buffet parmi d'antimigraineuses châtaignes et des noyaux de pêche. Ses pauvres yeux anxieux interrogeaient son fils. Sur un signe de celui-ci, elle referma la porte.

— C'est fini, maman, dit sourdement le fermier. On fait l'inventaire demain. J'aurais pu éviter cette humiliation, mais je veux qu'on me le vole ce bien qui m'est cher et que je n'ai pas perdu par ma faute. Voilà vingt ans que je le travaille. Tout s'écroule, je suis battu!

Il se rassit. Devant sa mère, il avait toujours délaissé son masque d'orgueil et de froideur. Il n'y avait qu'elle qui le connût entièrement, avec ses qualités, ses défauts et ses faiblesses.

— Soyez courageux, fils, dit la vieille qui se redressait pour se reposer un peu. A quarante ans, on est encore jeune.

— Non! j'ai donné tout ce que j'avais, je ne suis plus bon à rien! Il me restera cinq à six mille francs: ils serviront à payer les études de Jean; les diplômes de mon fils seront les seuls souvenirs de ma fortune. Nous partirons vers le haut pays; je travaillerai pour nous deux.

— Oh! moi, dit-elle, indifférente. Elle voyait un jardin de repos, fleuri de pervenches, au bon temps, et où elle croyait aller chaque année. On l'avait administrée cinq fois.

— D'ailleurs, fils, acheva-t-elle, je ne dis pas cela pour vous fâcher, mais songez que vous n'aviez rien quand vous êtes entré ici, rien que vos sabots flamands....

— C'est vrai, maman. Mais j'y ai apporté plus que de l'argent. J'ai mis au service de Chaumont ma jeunesse, ma force, mon amour de la terre et ma sagacité. J'ai doublé ses revenus. Je fus peut-être égoïste dans ce don de moi-même, je n'avais qu'un but: je voulais être riche. Je voulais que le nom de mon père fût respecté. J'avais puisé dans mes lectures des idées ambitieuses: je créerais une famille de gens honnêtes... J'ai été trop vite. Sans doute n'étais-je pas désigné pour être le premier des nôtres? Pourvu que Jean soit là!

Malgré son désarroi, la maman Hanosin était fière que son fils parlât si bien. Elle n'était pas très adroite dans ses consolations, elle continua:

— C'est vrai, Jacques, vous avez été trop vite. N'oubliez pas d'où vous venez: votre père — que le bon Dieu lui fasse paix! — était un carrier, votre grand-père, qui avait l'haleine courte, allait travailler à la journée chez l'un et chez l'autre, et de mon côté, ils étaient tous valets de cense. D'autres que vous furent éprouvés bien que riches et solides depuis longtemps: voyez M. Dochen, M. Pirlot...

Hanosin, impatient, fut heureux de pouvoir crier sa rancœur:

— Monsieur! Monsieur! D'où viennent-ils, ces Messieurs? Fils ou petits-fils de « trécensiers » voleurs, de boutiquiers serviles, de maîtres qui ont profité de leurs fonctions pour s'enrichir aux dépens des communes, de domestiques qui ont lavé des pieds toute leur vie, de concubines de vieux châtelains! Messieurs! qui donnent des secours aux étrangers pour qu'on leur rende des coups de chapeau et laissent mourir de faim leurs oncles et leurs cousins parce que chez eux on les appellerait par leurs prénoms. Des messieurs ça! Allons donc, maman! Moi, j'ai voulu sauter d'un coup ces sales étapes et je me suis brisé les jambes.

Il releva son masque napoléonien.

— Je recommencerai, fit-il.

Il arpentait la pièce où il avait passé tant de bonnes heures. La petite vieille se mouchait bruyamment. Hanosin s'était arrêté devant la bibliothèque en noyer, seul luxe de la ferme. Elle était le témoin de son étape: le soir, dans l'obscurité, en palpant les reliures, il donnait des titres aux livres qui étaient bourrés de fleurs des champs et de signets de soie. Il y avait bien là quelques romans — les œuvres illustrées de Balzac — pas de vers; ils ne rendaient jamais toute la pensée de l'auteur, disait Hanosin qui les dédaignait. Mais des livres d'agriculture, dont plusieurs hommages d'auteur de MM. Bivort, d'Avoine, Ysabeau, auxquels il avait envoyé de précieux renseignements... et ses prix dorés.

— Ils n'auront pas ma bibliothèque, dit-il. Mes livres, mes chers livres! A la première page de chacun d'eux, j'ai inscrit la date de l'acquisition pour que dans deux cents, dans trois cents ans, mes enfants lisent mon nom et cette date, pour qu'ils sachent que j'ai pensé à eux, toujours, et que j'avais voulu être leur première pierre. Maman, on les mettra à « la maison ».

Le visage de la vieille se crispa douloureusement.

— Non, pas chez nous, supplia-t-elle. Jacques, je me rappelle qu'une fois vous revîntes avec des pommes volées à M. Chaumont. Je vous amenai ici pour lui demander pardon et lui remettre les fruits. Vous m'en avez voulu, un peu... Une autre fois, vous aviez joué à croix-pile avec Maximin qui était « choral » et qui ne rapportait jamais à sa pauvre mère les « cennes » que lui donnait le curé. Il vous perdit quarante centimes. Je vous les fis remettre encore, malgré vos larmes. Aujourd'hui, Jacques, je vous demande de ne pas faire cela: ne cachez rien! Vous m'en voudrez pendant quelques jours et puis vous serez bien content de vous et de moi.

Hanosin s'attendrit sur cette pauvre vie, à quoi il devait toute sa probité et toute son ambition. Aux jours de misère « à la maison »,

l'homme et le garçon, égoïstes, gâtés par cette abnégation qu'ils ne voyaient plus, avaient mangé de bonnes tartines de beurre, pendant que la femme cachait sa croûte de pain sec. Ne s'était-elle pas attardée bien des fois, toute seule, sur les éteules, pour avoir une botte aussi grosse que celle des autres glaneuses, mais dont pas un brin n'avait été pris aux dizeaux ?

— Je donnerai tout, maman ! dit-il, et il l'embrassa. Il ne l'avait plus fait depuis la mort du père. Il songeait qu'à côté des aristocrates et des bourgeois riches, il existait une noblesse aux misérables noms plébéiens, sans particule, qu'aucun passé n'obligeait, qui n'avait aucun souci de parade — celle des paysans qui avaient compris confusément ce que valent les mots : Honneur et Devoir, qu'ils lurent une ou deux fois au temps de leur enfance, dans des livres d'école.

— Je ne mange pas, maman, fit-il. Je vais prendre l'air.

— Il est tard, objecta-t-elle. Elle était inquiète. Mais elle se rasséréna lorsqu'elle le vit — dans l'ombre — qui mettait sa cravate de faille noire, arrangeait coquettement les plis de son sarrau et allait détacher Loulou, tout comme aux bons jours.

Elle rentra dans la cuisine et, d'un geste de maîtresse, donna le signal du repas aux servantes et aux valets attablés et silencieux. On eût dit qu'elle avait fait ce geste toute sa vie, tant elle y mettait d'aisance et de bonté.

## II.

— Bonjour, mademoiselle.

— Bonjour, monsieur le curé. C'est servi. J'ai eu peur que vous ne vinssiez pas. Je croyais que vous me reniez déjà !

— Oh ! mademoiselle ! protesta sincèrement l'abbé Blanvallet.

— Vous connaissez la dernière polissonnerie de mon père, n'est-ce pas ? Le « Journal de Huy » lui consacre sa première page... Marie,

allez voir à la cuisine si je n'y suis pas. Nous ferons bien sans vous.

Et sans attendre la réponse du curé affairé qui s'était emparé d'un fauteuil à dossier ovale et tenait déjà, sournoisement, le foie du poulet au bout de sa fourchette, mademoiselle d'Orville continua :

— Il y a aujourd'hui en Hesbaye vingt fermiers ruinés à plate couture et trois cents paysans dans la misère. Mon père n'en est pas à son premier coup : nous avons pu, ma mère et moi, cacher ses exploits jusqu'à maintenant. Avec ses airs de Saint Joseph, c'est le plus grand coquin que j'aie jamais vu.

— Oh ! Mademoiselle ! Monsieur le Curé se rappelait, en suçant un os, le quatrième commandement de Dieu.

— Vous ne savez rien vous, Monsieur le Curé ! Les d'Orville sont des coquins, vous dis-je. Mon frère, pourri jusqu'à la moelle, est en train de mourir de vieillesse à quarante-cinq ans. Vous connaissez son histoire et celle de son intendant...

La tête effarée de l'abbé se penchait de plus en plus sur l'assiette. Oui, allez ! il connaissait l'histoire des d'Orville, M. le Curé ! Entre deux lacs de sauce, il regardait curieusement les tours de l'église ou du château de Thun, un pays de neige sans doute, car une montagne blanche se dressait dans le fond.

— Ma sœur a eu un bâtard pour conserver notre nom !...

— Oh ! mademoiselle ! Le brave curé n'avait jamais entendu, dans son confessionnal, que de menus péchés de médisance, de petits larcins à l'époque des fruits ou du glanage ; quelques jurons périmés et bénins. Un des lacs de sauce avait disparu avec quatre pommes de terre et une aile. Une barque à voile s'avancait vers les tours, le godilleur était à l'avant et son ombre, divisée comme le corps d'un annelé, faisait une tache noire dans l'eau bleue.

— Fameux nom, allez, monsieur le Curé ! D'Orville ! M'appellerai-je toujours d'Orville ! Mon père... Pardon, monsieur l'abbé ! Je crois que

je vous ai raconté des choses qu'on ne dit jamais à un prêtre. Pardon! Je ne suis pas méchante... un peu garçonnière, comme on dit dans les romans. Dans le temps, on me nommait le gamin manqué! Eh bien! Monsieur le Curé, je m'en vais, je vais m'aller cacher bien loin dans une ville.

Ce départ inattendu décida le curé à lever les yeux. Eperdu, il regarda la grande fille brune, un peu moustachue, dont les talons martelaient le parquet. Elle cinglait le bas de sa robe noire avec une cravache: il crut le départ immédiat. Il était un peu gourmand, l'abbé Blanvallet: on lui servait ici de si bons dîners! Ils lui permettaient de donner à ses pauvres tout son traitement et tout son casuel et même sa garde-robe de dessous. Quant à celle de dessus, elle n'était guère présentable, même à des pauvres. Le brave homme inventoriait le mobilier comme si c'eût été la dernière fois qu'il le voyait: le canapé à jambes grêles, la commode pansue, les chenêts à têtes de lions, le portrait ovale appendu à la tapisserie d'Audenarde, la pendule en bronze doré, un groupe de Jacques Richardot, le sculpteur andennais, et le reste... et puis son assiette vide au fond de laquelle dormait le château de Thun: c'était un château, puisqu'il avait cinq tours. De nouveau, il essaya de lire sa sentence sur le visage de mademoiselle d'Orville.

— Servez-vous, Monsieur le Curé. Je n'ai pas faim... Je trouverai bien une place de maîtresse d'école. J'ai mon diplôme: une idée de ma pauvre mère qui voyait loin. Je payerai quelques dettes du notaire.

— Mais, Mademoiselle!...

— Oui, je sais... Vos pauvres n'y perdront rien. Il n'y a que vous...

— Oh! moi, fit stoïquement le bonhomme.

— Je possède encore soixante mille francs environ. Et sur un geste de protestation du curé, elle insista:

— Si! Si! je veux vous exposer ce que je me propose de faire. Je n'ai guère d'expérience. Depuis l'âge de vingt ans, j'ai toujours eu le

cul sur la selle. Je payerai ces pauvres gens au marc le franc. Vous m'y aiderez, n'est-ce pas, monsieur le Curé?

Entre deux bouchées qui ne descendaient plus, une joue gonflée, ses gros yeux attendris sur le sort de cette pauvre femme si malheureuse qu'elle n'en mangeait pas, il répondit :

— Vous êtes une brave demoiselle, mademoiselle! Je le savais depuis longtemps. Ce que vous faites là est très bien!

— Voilà: je mettrai de côté cinquante francs par mois pour vos pauvres. Nous demanderons une liste des créanciers, nous chercherons les plus malheureux et nous les verrons. Voulez-vous écrire à Huy? Voici l'adresse...

L'abbé Blanvallet était distrait. Maladroitement, il dit :

— Hanosin est ruiné lui aussi. C'est la saisie dans quelques jours. Je viens de le voir à la Croix-Bertaud: il parlait tout seul en faisant de grands gestes et il pleurait. Je ne connais pas grand'chose dans les affaires, mademoiselle, mais je crois que c'est un Chaumont de Burdinne qui le serre ainsi pour ravoir la cense.

— Combien a-t-il perdu?

— On parle de cinquante mille francs, mademoiselle. C'est un brave homme pourtant celui-là.

— Je le connais, M. le Curé. Je le connais et je l'aime bien.

Elle se ressaisit et essaya de sourire :

— Je l'estime beaucoup, beaucoup. Il a des idées à part, monsieur Hanosin. Je le connais: j'ai lu une grande partie de sa bibliothèque... Et sa mère est une sainte.

— Oui, ça! dit chaleureusement le curé, qui canonisait volontiers ses paroissiens.

— Monsieur Hanosin n'était-il pas un domestique des Soixante-Bonniers?

— Si, Mademoiselle. Il est entré là comme vacher.

— On ne le dirait pas.

— Il est très fier de ses origines, Mademoiselle.

Marguerite d'Orville, toute songeuse, avec une insistance inaccoutumée, regardait par la fenêtre le paysage gris de février. Derrière les pyramides grêles des peupliers d'Italie et les têtes rouges des saules bossus, le vivier semblait une grande glace dépolie encadrée de fougères qu'on eût dites artificielles. Sous le viaduc, il y avait des coulures refroidies de métal ou de sucre.

— ...Changer de nom, murmura-t-elle.

Le curé ne l'entendit pas. Il sommeillait doucement dans son fauteuil et, de la tête, sciait des planches. Un sifflement voilé passait par sa bouche arrondie et ses mains, jointes sur son ventre, étaient agitées de temps en temps dans un mauvais rêve. Mademoiselle d'Orville le regarda un instant et un sourire féminisa son masque viril. Elle possédait un de ces visages de femme qui laissent perplexe, devant lesquels on ne se prononce pas tout de suite: il suffit d'un sourire pour qu'on soit convaincu de leur beauté. Sans bruit, elle sortit.

Elle traversa le jardin festonné de buis nain et longea l'orée du bois. Son pas glissait sur le velours vert du sentier humide bordé de joncs et de robiniers. La forêt est-elle vraiment triste en février? Peut-être. Mais elle n'en est pas moins belle. On est dans l'attente, on sent que quelque chose y dort qui va s'éveiller bientôt et la dominer tout entière. Les rameaux ont de petits airs sournois auxquels on ne se laisse pas prendre: on sait qu'ils ménagent une surprise au promeneur fidèle qui sait voir. Chaque mois, chaque jour, chaque nuit, chaque heure du jour et de la nuit change le décor: la terre de Sienne des bourgeons deviendra rose, puis se succéderont tous les verts et les multiples couleurs des fleurs: la rose, le carmin, la gomme-gutte, le pourpre des fruits et tous les laques de l'automne. D'ailleurs, en février, le bois n'est pas sans fleurs: il y a les clochettes anémiques de la perce-neige et les étoiles odorantes du bois-gentil. Il n'est pas sans oiseaux. Un vol bleu et blanc traverse parfois les sommets nus et ankylosés de la futaie: les geais, qui font

déjà l'amour, y tiennent des conciliabules humains; une pie jacasse et part en habit de noce; le ramier misanthrope songe à son nid de bûchettes qu'il posera bien haut sur une fourche. Dans les taillis — qu'on croirait pleins d'oiseaux lorsque le vent passe — parmi les feuilles vineuses des chênes ou les bouquets fanés des hêtres, un merle siffle, le gosier sec. On voit parfois aussi la tache jaune d'un char-donneret. C'est la chimie qui présida à la formation des patines, des émaux et des oxydes. Les arbres, qu'on reconnaît en été à leur feuillage, en automne à leurs fruits, se distinguent en hiver par leurs troncs. Ceux des pins sylvestres sont rouillés; ceux des merisiers sont cerclés comme si on les eût serrés dans un câble; ceux des chênes sont poudrés d'émeraude; ceux des bouleaux sont enveloppés de feuilles d'argent sur une écorce couleur de chair. On voit le bois sculpté de l'érable champêtre, autour duquel s'enroule la clématite; on voit les baguettes sanguines du plane. Les houx ont conservé leurs feuilles de bronze et les lierres de tulle verni grimpent aux troncs gris et lisses des hêtres. Pour peu que l'horizon soit clair, bleu ou rouge selon l'heure, les derniers fruits de l'aune ou du saule ressemblent à des araignées et à des chenilles qu'un souffle fait vivre.

A l'heure où le censier des Soixante-Bonniers sanglotait dans ses terres, suivi par Loulou qui examinait d'un œil inquiet les gestes déments de son maître, mademoiselle d'Orville disait adieu au bois qui l'avait vue toute petite et où elle était venue cacher le désespoir de ses vingt ans. Elle toucha du doigt les initiales aimées qu'elle avait sculptées autrefois avec son canif dans le tronc d'un pin, et elle revit un bel officier blond qui fut parjure.

\*\*\*

Le curé remontait le chemin des Trois-Charmes après une digestion laborieuse. Son péché de gourmandise l'avait inquiété souvent. Mon

Dieu! c'était bien là son seul défaut, et puis il se rappelait qu'autrefois, lorsqu'il paissait les trois vaches du papa Blanvallet le long des chemins de Lavoir, il assaisonnait sa miche de pain gris de baies aigrettes, de « surelles » ou de quelques calices suaves de chèvrefeuille. Il était devenu un pécheur depuis qu'on le recevait dans les châteaux, les fermes et les « bonnes maisons »!

Le matin encore, la petite Marie-Anne Le-bailly, celle qui était si douce et si sérieuse, avait lu dans le catéchisme: « La gourmandise est un amour déréglé du boire et du manger ». Le pauvre abbé songea qu'il était en train de se damner pour la vie éternelle. Il dit un acte de contrition et prit une pincée de tabac.

— Bah! bah! fit-il en guise d'*Amen*, mes pauvres sont tout de même sauvés: à quelque chose malheur est bon.

### III.

La Meuse avait eu un craquement terrible et un grincement de verre rayé. La glace se fendilla, se pulvérisa par places, laissant passer un jet d'eau qui s'élevait en fusée. Elle se divisa en gigantesques dalles qui se précipitèrent sur un banc resté intact et se superposèrent comme si elles eussent été soulevées par de puissants leviers. D'autres arrivaient. Soudain le champ de glace partit comme une masse: on eût cru voir les dos mouvants d'un troupeau en déroute et on eut peur que l'île de Belgrade ne s'en allât avec lui. Les tablettes de verre venaient sans discontinuation, longeant les rives, les hachant, s'ancrant dans les terres, se multipliant, formant un pavé accidenté. De menus glaçons suivirent: ainsi que des cygnes, ils venaient du bout de l'horizon; le soleil saignait dans le fleuve et ils emportaient un peu de rouge sur leurs plumes. Puis ce fut des miniatures d'icebergs reproduites dans l'eau, une grande dalle encore qui charriait des joncs pourris et qui fit s'écrouler les architectures

riveraines. Elles se détachèrent, prirent le large et s'arrêtèrent cent mètres plus bas.

Jacques Hanosin était venu voir le « héraut ». Ne symbolisait-il pas la débâcle des Soixante-Bonnières? La vente aurait lieu dans deux jours. Le fermier n'éprouvait plus aucune agitation. L'accalmie était venue, due à la lassitude, après le choc violent des événements et des idées, ou à la distraction: une grosse ferme de Hesbaye l'allait recevoir comme « trécensier ». Une flottille de cygnes silencieux déboucha du bras de Prâles et le paysage était si beau sur l'horizon rose, où se décalquaient des arbres pleureurs, des rochers et des tours, que Jacques se sentit ému. Il eut une idée puérile: il aurait voulu emprisonner l'image dans un miroir.

— Bonsoir, monsieur Hanosin!

Loulou gronda. Le fermier le calma d'un sifflement bref, ôta sa pipe de sa bouche, souleva sa casquette de l'autre main et salua:

— Bonsoir, mademoiselle.

Marguerite d'Orville sauta le fossé et tendit à Jacques sa main gantée de daim. Elle était essoufflée, un peu pâle, et c'est la gorge contractée qu'elle dit:

— C'est beau, n'est-ce pas?

Elle n'entendit pas la réponse du censier. Elle ressentait l'angoisse de ses visites au confessionnal, au temps de son enfance, et elle s'étonnait qu'elle fût si atteinte, physiquement, d'avance, par un entretien qu'elle pouvait éviter. Elle y songea un instant et balbutia une phrase banale:

— Je crois qu'une même pensée nous a amenés ici.

Hanosin se redressa, la figure durcie par la défiance. Il allait demander: « Votre père vous aurait-il volée, vous aussi? » Mais il se tut, dédaigneux. Son mutisme déconcerta Marguerite, elle comprit peut-être sa maladresse et, un peu perdue, elle dit:

— Monsieur Hanosin, me voudriez-vous pour femme?

Jacques la crut folle ou railleuse plutôt. Il la regarda dans les yeux et son menton s'avança dans une moue de mépris. Il ricana, une rancune sourde au cœur : le père l'avait ruiné, la fille voudrait-elle se moquer de lui à présent ?

Elle répéta sa question à voix basse, de moins en moins rassurée, blessée dans son amour-propre de femme. Elle ne songea pourtant pas à reculer, bien qu'elle crût que le fermier la torturerait haineusement. Elle aurait au moins, après l'humiliation, la sérénité du devoir accompli.

— Vous raillez, mademoiselle, dit-il avec froideur. Le moment est mal choisi. Vous avez la fièvre : je vais vous reconduire.

Le fermier croyait donc qu'elle plaisantait ! Elle revécut et elle constata qu'elle était calme pour reprendre :

— Monsieur Hanosin, écoutez-moi ! Je ne suis pas folle, je n'ai pas la fièvre et je ne raille pas. Si ma requête pêche contre les convenances, c'est que ma mère est morte et que j'ai renié les « autres ». Je vais vous dire toute la vérité : je vous cherchais ce soir pour vous poser ma question.

Hanosin, flatté et attendri, se fit paternel et dans un sourire bien masculin, classique en ces occasions, il protesta :

— Mais, mademoiselle, vous savez qui je suis et dans quelle situation je me trouve :

Maladroitement, elle l'interrompit :

— Je suis riche encore, moi ! J'ai soixante mille francs...

Il s'écarta.

— Ah ! ah ! C'est une restitution que vous tentez là. Le geste est beau, mais il ne me plaît pas du tout. Au revoir, mademoiselle !

— Mais non ! Monsieur Hanosin. Mais non ! Vous vous méprenez sur mes intentions. Que vous donnerais-je si je ne vous apportais pas un peu d'argent : un nom de voleur et une jeunesse déjà fanée. J'ai trente ans. Et quant à ma dot, si elle vous gêne...

Il n'était plus à son aise. Elle le sentit bien et elle songea qu'elle allait jouer le premier rôle. Il n'osa lui poser la question « M'aimez-vous? »

— Mademoiselle, vous qui lisez beaucoup de romans, dites-moi si l'on s'engage toujours entre femme et homme, comme nous le faisons maintenant. L'argent suffit-il au bonheur d'un ménage?

Elle lui prit les mains et les serra :

— Monsieur Hanosin, je vous admire! dit-elle.

C'était la réponse à la question qu'il n'avait pas formulée. Il comprit qu'il possédait peut-être un prestige aux yeux de cette femme assagie par la trentième année, écœurée par les polissonneries des d'Orville, apitoyée sur son sort et émerveillée par son courage. Il sentit qu'il était assez fort pour garder ce prestige toute sa vie.

La nuit venait. Depuis quelques instants déjà Loulou grondait avec inquiétude. On perçut des cris éloignés, sur les deux rives en aval: des lanternes vacillaient dans l'obscurité et les fenêtres des maisons s'éclairèrent toutes à la fois, comme par magie. L'eau s'était arrêtée à l'île Colau: on l'y entendait mugir et déferler sur le barrage, et brusquement elle remontait à gros bouillons.

— *Gare! le héraut qui boute!...*

Le chien aboyait dans la nuit vers les lumières mobiles. Et soudain Marguerite d'Orville eut un cri d'effroi:

— Mon Dieu! nous sommes cernés!

L'eau écumeuse montait à l'assaut du talus. Marguerite s'affolait en répétant: « Mon Dieu! mon Dieu! » et elle se serra contre Hanosin.

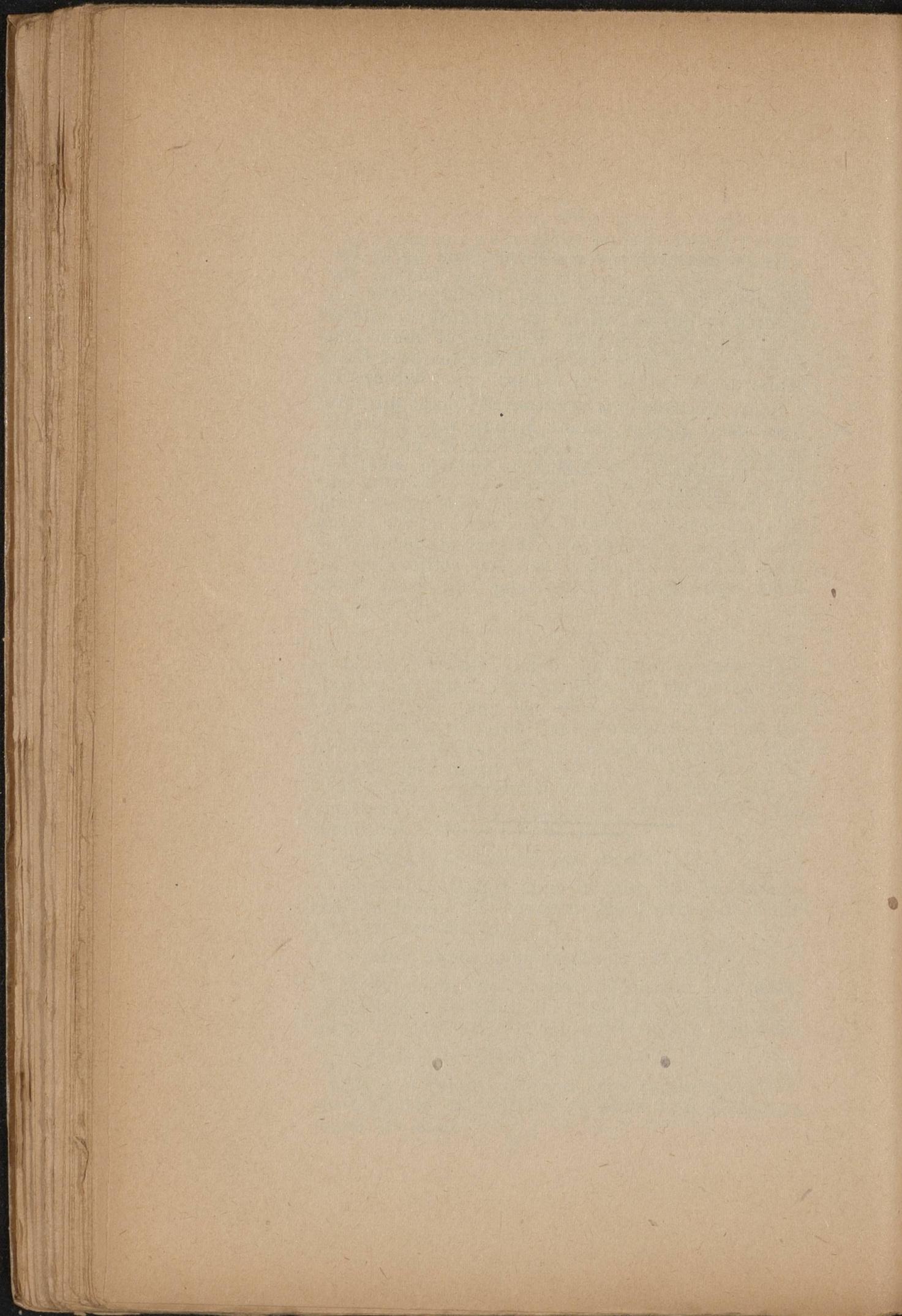
— *Gare! le héraut qui boute!...*

Alors il l'éleva dans ses bras robustes, l'étreignit contre sa poitrine et bravement s'enfonça dans les eaux.

IV.

Ils se marièrent le deuxième jeudi après Pâques. Le censier a remboursé à sa femme, par annuités, les quarante mille francs qu'elle lui apporta et qui sauvèrent les Soixante-Bonniers. Il n'avait pas voulu plus: le reste fut donné aux victimes du notaire. On parla longtemps à Landenne de ce vacher qui épousa une « baronne ».

Henri Chaumont a mal tourné. Quant au curé Blanvallet, il s'est damné à coup sûr. Il dînait chaque jour aux Soixante-Bonniers et c'était « Mademoiselle » — Madame, veux-je dire! — qui le servait!



---

Le Saint-Nicolas  
de Petite Marthe

---

---

Le Saint-Nicolas  
de Petite Martinique

---

# Le Saint-Nicolas de Petite Marthe

---

*A Lily et à Mani Drechsel, quand  
elles seront grandes.*

## I.

— Merci, facteur!

Georges Vidal déplia l'unique feuille du journal, flaira l'odeur d'essence qu'elle recélait, tira sur sa pipe deux ou trois bouffées qui lui creusèrent les joues, sauta — comme tout le monde — les communiqués et parcourut la seconde page: son article n'était pas inséré.

— Rien? demanda une voix douce dans la cuisine.

Il ne répondit pas: il venait d'apercevoir sur sa table une enveloppe de la rédaction. Il en devinait le contenu: ce fut cependant avec des doigts fébriles qu'il l'ouvrit: « *Monsieur, Impossible d'insérer votre article qui ne nous a pas convaincu. Tout dévoué.* »

Ah! c'était bien la dixième de ce genre qu'il recevait depuis trois mois: il avait frappé aux portes de tous les journaux qui paraissaient pendant la guerre. Partout on avait accepté sa collaboration « en principe »: on devait ménager le pamphlétaire Vidal... sans toutefois exposer l'existence du journal. Celui-ci était rédigé par des folliculaires sans aveu, à la solde d'on ne savait qui: avocats sans causes, typographes en mal d'articles, boursiers véreux. Ils s'étaient assuré la collaboration de pseudo-ingénieurs agricoles pour le *Coin du Jardinier*,

de marchands d'orviétan pour les *Conseils du Médecin*, de vieux messieurs pensionnés, armés de longs ciseaux et revêtus de la robe démodée d'une tante pour les *Recettes de cuisine*: en un mot, le journal insérait, depuis deux ans, sous le parrainage de pseudonymes plus ou moins latins ou grecs, les traités spéciaux d'une grande maison d'éditions de Paris. Et lorsque ces forbans répondaient à vos questions, ils avaient bien soin d'écrire illisiblement pour qu'on ne relevât point leurs fautes d'orthographe. Parfois, un vieux de la vieille se laissait soustraire une page de prose virile: son article sonnait du clairon dans un concert de boîtes en fer-blanc.

Mais Vidal perdait son temps à passer en revue tout ce monde hétéroclite de contrebandiers de lettres. Son article était refusé et sa mère avait encore deux marks (car on comptait par marks alors en Belgique) pour tout actif.

Ah! son article n'avait pas convaincu son excellence M. Bertaux, le directeur. — Il avait attendu vingt ans la direction de quelque chose celui-là! — C'est-à-dire que la prose de Vidal frappait trop juste et trop fort et que le nez sémitique du gazetier avait pressenti le danger. Le sieur Bertaux craignait d'indisposer sa clientèle bourgeoise. Seuls les riches et les fonctionnaires pouvaient se payer un journal. Vidal ne s'était pas tu: les fonctionnaires étaient pour la plupart les ennemis du peuple. Ils avaient volé le gouvernement avant la guerre, en sollicitant une augmentation de traitement à chaque fin de mois, en prenant des jours de congé pour gripes et diarrhées imaginaires, en falsifiant leurs feuilles de contributions. De vieux messieurs vénérables, à joues roses et à rosettes, employaient des subterfuges d'écoliers pour tuer leurs après-midi de propres-à-rien et de rien-à-faire. Et à cette heure, forts d'une indemnité qui leur tombait du ciel, comme une manne, et qui leur permettait de pêcher, de jouer au piquet, de ressemeler leurs souliers, de se rendre aux magasins de ravitaillement, de tenir des conciliabules aux carrefours, de nettoyer leurs

pipes, de jardiner, de lire un journal plein d'intéressantes monstruosités et d'annonces de voleurs, de ronfler deux heures à midi, ils criaient leur patriotisme sur tous les toits, voulaient qu'on fît la guerre jusqu'au bout, se bouchaient les oreilles et fermaient leur bourse quand le peuple criait famine. Dans son dernier article, Georges Vidal avait osé dire leur fait aux fonctionnaires, les envoyer dans les tranchées et demander qu'on discutât la paix tout de suite. Le patriotisme, pour ceux qui étaient restés ici, consistait à empêcher le peuple de crever de faim. Ce bousier de Bertaud l'avait soupçonné du pire stipendium et avait jeté l'article au panier. Vidal revit quelques feuillets noircis de ses pieds de mouche — qu'il avait travaillés une soirée entière, y mettant sa perspicacité et son cœur — froissés et confondus avec des enveloppes de marchands de cigares en papier et de poisons aux noms ahurissants. Est-ce que ce bousier de Bertaux avait le droit de disposer ainsi du salaire d'un homme de bonne volonté et de la vie de tout un peuple? Son affaire lui rapportait trente mille francs par an. Il se mettait à l'ombre ou se chauffait les pieds en songeant parfois à sa minable existence d'avant la guerre et, de temps à autre, il criait dans son style de faits divers: « Le peuple a faim, il n'y a plus que les riches et les bêtes qui mangeront cet hiver. » Les dieux étaient contents et l'honneur sauf!

Georges Vidal se mit debout. Il était petit et musculeux; il avait un masque carré, têtue, tout en saillies, des yeux de chat roux extraordinairement lumineux, la tête presque rase, la barbe rousse et maigre. Des polypes nasaux lui tenaient la bouche ouverte et lui donnaient un sourire déconcertant, voltairien ou blasé: Vidal était bon comme le bon pain d'avant la guerre.

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. La Meuse semblait sortir d'un four à plomb. La bise, qui se plaignait sous la porte de la cave, agitait les rameaux d'un sureau, nerveusement. Les sommets des ormes de la levée ressemblaient à des fumées dans le flou du matin. La crête

de la colline boisée s'historiait d'une caravane en marche, un pin d'Italie caressait les nuages de son gigantesque épi. Une vieille femme, revenant du bois, brouettait un buisson au bout du chemin. Un peu de grésil sucrant les toits; une mousse verdissait les emblavures. Le parc du peintre Borguet se dépouillait et révélait le village derrière ses bouleaux blancs, ses sapins métalliques et la toison de lierre de ses murs. Le ciel de décembre était blême. Des restes automnaux tranchaient de-ci de-là: laques, teintes artificielles, verts bronzés, baies rouges des houx, pompons rouges des sumacs. Des feuilles mortes, roses et sanguines, dansaient en rond dans la cour. Un train, invisible encore, faisait courir des ombres sur les rails. Il arrivait: c'était un convoi de blessés — croix-rouge sur champ blanc: du sang sur de l'ouate. C'était la guerre. Vidal l'avait oublié, un instant. Ce train lui remémora l'enfer rouge et tumultueux des frontières, la folie carnassière des hommes de bonne volonté et des autres. Ah! Christ, grand Galiléen blond, tu peux te faire reclouer une seconde fois!...

Vidal s'assit dans son geignant fauteuil d'osier et faufila ses pieds dans le cadre du poêle. Son regard circula dans la pièce. Elle ne paraissait pas riche: pourtant il y avait là plus de mille volumes — dont une centaine d'homages d'auteur — une toile de Borguet, une maquette de Grenson, un crayon de Stass: des choses inestimables. Et Vidal avait faim!

Allons! il fallait bien gagner son pain quotidien, puisque le bon Dieu ne le donnait pas aux pauvres. Vidal allait travailler quelques heures pour ces feuilles de chou transitoires, dont le peuple démolirait un jour les bureaux à coups de pavés ou de rivelaines. Il gagnait cinq centimes par ligne de texte imprimé — de petit texte, évidemment! Il racontait qu'un pauvre gosse s'était noyé dans un étang et que « la douleur des parents était indescriptible ». Ou bien que « des malandrins s'étaient introduits à l'aide d'effraction » dans la ferme

Joassin à Maulenne. Les doigts lui brûlaient d'ajouter que ces gredins avaient fort bien agi. Le mois dernier, il avait consacré deux colonnes à un personnage qu'on ne touchait qu'avec des pincettes et qui s'était fait acquitter par les tribunaux. Hier, il donnait dix lignes d'éloges à une vieille canaille qui venait de mourir. Et enfin — oui! — il avait rimé un quatrain pour un purgatif. Ah! cette médecine-là lui était restée sur l'estomac et sur la conscience.

C'était ainsi qu'il profanait sa vie d'homme épris de Vérité et de Beauté. Le soir, il se sentait rapetissé, incapable de travailler à son roman. Il se consolait en lisant les Maîtres, clamant les vers des Poètes, ce qui faisait s'arrêter les passants. Mais cet hiver, il serait sans lumière. On avait piqué une veilleuse dans de la graisse de cheval: cela crépitait, usait les yeux, sentait mauvais. Il avait travaillé jusqu'à maintenant dans son bureau: c'était fini, il n'avait presque plus de charbon. La semaine prochaine, il s'installerait à la table de la cuisine, la débarrasserait pour les repas et écrirait son livre dans le jour terne d'une fenêtre couverte de buée, dans un bruit de vaisselle et les chansons de l'enfant. Ah! la Paix, quand viendrait-elle? Quand pourrait-on manger à sa faim, donner quelques friandises à la petite qui les ignorait, fumer une bonne pipe, aimer tous les hommes et oser le dire, vivre enfin, *Vivre!*...

Vidal avait oublié sa correspondance. Il se remit à sa table et ouvrit une autre lettre: « Mon cher Confrère »... Ah! oui, c'était à propos de son dernier volume de vers. Ce barbon de X, auteur d'un unique roman mal bâti et creux comme une calebasse, à qui il avait envoyé un hommage d'auteur avec sa fervente admiration — des mots! des mots! — un jour qu'il était de bonne humeur, X le félicitait chaleureusement en termes quelconques qui auraient pu s'appliquer à toutes les œuvres de tous les poètes mineurs d'ici. Vidal reniait ce livre: c'était peu charitable de lui dire du bien de telle ou telle de ses élégies, accommodées au jus de réglisse. D'ailleurs, la plupart de ces

vieux se ressemblaient : ils louaient les sottises de tout nouveau venu qui savait écrire deux pages pleines de phrases et de titres choisis dans leurs livres. Des bénisseurs, délivrez-nous Seigneur ! C'était à eux qu'on devait cette levée de cuistres, tortionnaires de syntaxe, vaporeux, névrosés ou pires, qui officiaient dans les petites chapelles et encombraient les petites revues... et même les grandes.

Et l'autre ! C'était d'un inconnu. Elle était dithyrambique. *In cauda venenum !* L'admirateur avait vainement cherché les *Alleluias* dans les librairies de la capitale... Bon ! celui-ci voulait lui soustraire un hommage d'auteur. Ça ne prendrait pas : d'ailleurs, Vidal n'avait plus d'argent et ne pouvait acheter un exemplaire de son livre pour en faire cadeau au premier venu.

Et l'autre ? Du peintre Vaisser qui lui envoyait les photographies de ses œuvres en attirant l'attention de Vidal sur son évolution et en le priant d'insister sur ses toiles prochaines ! C'est ainsi qu'on écrit des monographies !

Et celle-ci ! Ah ! celle-ci le fit rire ! Le comité du *Cercle* le pria d'inaugurer, en son local, le cycle de ses conférences. Ils n'avaient pas vu sa garde-robe, ces messieurs du *Cercle*.

« A Monsieur Georges Vidal, homme de lettres »... Quelle ironie ! Quel titre honorifique ! Homme de lettres, le potache qui envoyait le compte rendu d'une conférence agricole ou politique à un journal de province ; le collégien qui pondait un impeccable sonnet, après une leçon d'anatomie sur les vers de J. M. de Hérédia et qui, en s'instituant courtier en abonnements, avait l'heur de voir insérer ses quatorze vers dans une revue ; l'instituteur qui réunissait dans le zèle de ses trente ans, une centaine de lieux communs sur la religion, la patrie, la famille et l'école ou trois douzaines de jeux de mots intitulés : *Pensées !* Homme de lettres, ce vieil original, tour à tour archéologue, géologue et pédagogue, qui publiait un opuscule de quinze pages par an ; ce cul-de-jatte qui dédia son *Histoire des Fourmis, illustrée par*

*l'auteur*, 75 pages in-8° au vieux Fabre; le vicomte qui fit imprimer le discours de quatre pages qu'il lut à l'évêque, lors de la visite du prélat à Bois-dorjou! Hommes de lettres, cet auteur wallon, marchand d'articles prohibés; les rédacteurs en chef des hebdomadaires feuilles de chou des chefs-lieux de cantons; les narrateurs d'accidents, incendies, vols, crimes; les descripteurs de météores, phénomènes zoologiques et cavalcades — des grands quotidiens de la capitale. Et tout ce monde d'histrions, d'autogobeurs ou de papetiers se donnait des « Mon cher confrère! »

Ah! il en avait assez, Georges Vidal! Il possédait encore trois francs en timbres-poste que lui voleraient les « chers confrères » et, demain, il fumerait des feuilles de châtaignier, de cerisier ou de plantain. La comédie avait assez duré. Qu'on oubliât ses livres! Qu'on l'oubliât lui-même! On avait publié sa tête dans une revue: demain, il n'aurait plus de savon pour la laver, cette tête! On l'invitait à assister à une exposition d'art dans la capitale: sa mère bordait son veston d'une ganse!

Ah! le mensonge littéraire, comme il l'exécrait! Maugars parlait dernièrement du prochain livre de Vidal d'après deux extraits de trente lignes. Ce livre était mort-né. Un autre lui avait prêté des tendances nouvelles afin de développer ses propres théories dans son article.

Qu'y avait-il dans tous ces artistes de la génération de Vidal? Rien! Celui-ci, sans aucune base classique, imitait le style néologique de tel merveilleux romancier; cet autre se flattait d'atteindre le plus grand poète du siècle en alignant des vers inégaux au hasard des assonances; celui-là, pour dissimuler son incapacité syntaxique, écrivait des phrases mallarméennes, tel autre prêchait la morale de Tolstoy et trompait sa femme — il avait quatre lignes de biographie dans le Larousse et, dans son village, on l'appelait Guillaume le Poilu, comme son père! —; ce sculpteur, le plus vil de la clique, modelait des prolétaires avec ses dix

doigts bagués et un ébauchoir d'or — Sénèque! —; ce musicien n'en revenait pas qu'on prît ses fumisteries au sérieux.

Et les lettres d'auteurs? On faisait un brouillon laborieux, on le recopiait en ayant bien soin de raturer un mot de temps à autre, comme preuve d'un certain laisser-aller; on se servait d'une feuille de mauvais papier pour paraître original, on prenait un ton professoral ou l'on zézayait, selon les cas; on se réjouissait d'avoir trouvé une faute d'orthographe dans la copie de son confrère pour lui rappeler, en termes galants, le respect dû à la vieille dame Grammaire. « Du travail et tout irait bien ». Les poètes avaient du souffle et les prosateurs de la patte. La farce était jouée: on recommencerait le lendemain. menteurs et mensonges!

Et ses livres à lui, Vidal? Il les reniait. Ses vers étaient les fruits d'un travail stupidement lent ou d'une soirée de sentimentalisme pleurnicheur. Ses contes avaient vu le jour après quarante nuits de lectures forcées. Ses critiques musicales étaient d'ahurissantes fantaisies: il n'avait jamais rien compris à la musique. Il avait chanté son village natal: il haïssait ses concitoyens! Combien de paysages « locaux » avait-il arrangés dans sa chambre de travail, après avoir lu les peintres naturalistes! Combien d'oiseaux identifiés par Buffon! menteur et mensonges!

D'ailleurs, l'art n'est qu'une marmelade de fourberies, il n'est que le résultat de minutes anormales et fâcheusement créatrices. L'art est cruel: on laisserait périr un homme de faim et de froid pour sauver un arbre; pour le moment encore, on déplorait les dangers que couraient les trésors de Venise et on oubliait les malheureux fuyards noyés dans les canaux.

Son voisin, le vieux pignouf de Borguet, peignait des nymphes et des silènes et injuriait les pauvres qui venaient frapper à sa porte.

Pourquoi Vidal s'obstinait-il à écrire? Il eût pu rester, tout comme un autre, un parfait rond-de-cuir, aligner des chiffres, faire sortir quelques balles de café, se rogner les ongles jusqu'à

la lunule, faire entrer quelques fûts de vinaigre, revenir le soir en fumant des pipes, fréquenter le cinéma de la ville voisine ou le café du coin, et aller se coucher sans mauvais rêves et sans le souci des idées perdues. Du reste, il avait eu des périodes d'inaction. Mais le démon le terrassait chaque année et semblait, ce coup-ci, le tenir définitivement. Il était en train de se confesser dans un livre, d'y profaner le souvenir de sa femme morte et d'y démailloter son enfant. Car l'imagination lui faisait complètement défaut.

On frappa à la porte de devant. Vidal alla ouvrir : c'était un vieux loqueteux tout courbé qui le salua par des bénédictions : « Que le Bon Dieu, la sainte Vierge et tous les saints vous donnent leurs grâces... » Vidal fouilla vainement dans la poche de son gilet et se souvint qu'il avait vidé la tirelire de l'enfant, hier. Il n'était pas timide, mais il rougit en disant :

— Mon vieux, vous aurez double aumône la prochaine fois : je n'ai rien à vous donner.

Le pauvre s'éloigna en l'envoyant aux cinq cents diables.

— Il a raison, songea le pamphlétaire. Ce misérable ne me connaît pas et je suis sûr que mes voisins l'ont trompé bien des fois.

## II.

Géorges Vidal fit craquer ses doigts, d'un geste qui lui était familier. C'était le geste des jours féconds. Sa plume, allègrement, avait couru sur le papier, durant toute l'après-midi. Il n'était pas tous les jours fête : le pamphlétaire n'avait jamais su régler son travail. Après trois ou quatre semaines de labeur acharné, il s'ennuyait quinze longs jours à flâner et à bâtir de caducs projets. Puis un matin ou une nuit, il sentait venir l'heure angoissante et grisante de la création. Et cette après-midi, il aurait voulu avoir dix cerveaux, vingt yeux et vingt

mains et ne pas mettre coucher sa charogne fatiguée, le soir.

Debout, le dos rond, les mains dans les poches, tirant avec gourmandise sur sa pipe dans laquelle le tabac pétait comme des feuilles de buis, il regardait, par la fenêtre, l'ombre s'amasser dans la vallée. La colline noire faisait le gros dos de l'autre côté du fleuve. Une locomotive passa en crachant des rubis. Les fils télégraphiques chantaient: on eût dit un chœur lointain de grenouilles.

Vidal n'avait rien donné jusqu'à maintenant, lui semblait-il. Il reniait ses livres, l'un après l'autre, sentant l'œuvre incomplète et transfuge. Ah! la maudite langue qu'il ne possédait pas — à douze ans, il avait mené les vaches aux champs — la maudite langue qui lui jouait de mauvais tours, qui ne rendait jamais toute sa pensée, toute sa vie. Il était tout entier dans ses livres.

On avait raillé ses confessions: qu'importe! Chacun de ses frères se retrouvait en lui en le lisant dans la solitude d'une chambre, mais le reniait à l'extérieur comme un être anormal. La semence germait malgré les ronces étouffantes de la parade.

D'ailleurs, Vidal se sentait hors d'atteinte: ces renîments n'arrivaient pas jusqu'à lui. Quel socle plus inébranlable, quel foyer d'hypnotisme plus intense que la foi en soi. Le plus humble des hommes qui, un jour, a cru en lui, a accompli de grandes choses.

Vidal n'était pas orgueilleux pourtant: son orgueil était tout intérieur. La gloire? S'accointer dans un dictionnaire, avec des brigands de toute espèce? Les littérateurs du Nord ignorent Pasteur; les savants de l'Occident n'ont jamais entendu parler de Rabindranath Tagore. Où est la vraie gloire? Dire à votre voisin qui inventorie votre bureau: « Celui-ci c'est Tolstoy » et vous entendre demander: « qui est-ce Tolstoy? » et ne pas mettre votre voisin à la porte avec un coup de pied dans le derrière! — L'argent? Pour devenir méchant et fainéant? — Le bonheur? — Est-ce jouir de poser votre

tête sur vos poings, de sentir la folie agriffer votre cerveau, de passer des nuits blanches, d'être malade du mal que vous avez vu partout, d'essuyer des crachats toute votre vie, de faire des ingrats ?

Plus tard, il s'était posé cette question plus troublante que les autres : « Est-ce que je tâche d'accomplir mon Devoir ? » Il avait dû se répondre avec confusion et désespoir : « Je ne crois pas ». Il avait passé des heures mauvaises : il s'en allait myope, sans ses lunettes, béquillard, sans ses bois. Où est le devoir ? Est-ce lutter contre le flot ou laisser faire ? Est-ce divulguer le mal ou le cacher ? Les remèdes sont-ils meilleurs ou pires que les maux ? La lumière ne serait-elle pas trop vive pour nos yeux de millénaires oiseaux nocturnes ? Ne devrions-nous pas mettre des verres fumés pour la regarder ? Les responsabilités sont si lourdes : Vidal en avait peur, il n'osait déchirer la bâche qui couvrait la vie. Lui-même, qui se posait ces questions impérieuses, n'avait-il pas sa cagoule ? Mais voilà ! il vivait et, pour lui, vivre c'était faire le diable à quatre : quand on l'expulsait d'une maison, il criait dans la rue. Qu'avait-il gagné dans ce métier de fouetteur public ? La misère, évidemment ! Vidal avait vu sans trop de fierté qu'il n'était qu'un mécontent : c'est un idéal comme un autre de faire enrager ses voisins quand ceux-ci sont des gredins. Son dernier roman lui valut quatre procès qu'il perdit, mais le gouvernement, inquiet, avait amélioré deux lois : l'une sur les accidents du travail, l'autre sur la fabrication des boissons alcooliques. Attendait-il ce résultat ? Non, parce que, à cette époque, il n'avait pas encore foi en lui : il avait écrit tant de médiocrités, ce lui fut une révélation. Il avait enfin trouvé — ô bonheur ineffable ! — que le grincheux qui grommelait en lui était un apôtre. Sans ce résultat officiel, il se fût cherché longtemps encore : il ne médirait plus des diplômes !

Il se mit à siffloter. Quoi ? De l'inédit, à coup sûr, ainsi que chaque soir. Mais comme il ne

connaissait rien en musique, il lui serait impossible de noter cet air, qui lui reviendrait plus tard... ou jamais! Il avait faim de musique vers cette heure fatiguée du jour, au cours de laquelle il était tenté d'écrire des vers. Comme il craignait cette ponte, il sifflotait un air qui lui vidait le cœur. De temps en temps, par la fenêtre ouverte du salon de Borguet, Beethoven sanglotait, criait, balbutiait, vociférait et chantait la Vie. Vidal l'écoutait avidement, oubliant de rallumer sa pipe éteinte, buvant par tous ses pores — comme une terre assoiffée les eaux de l'orage — la colère, la résignation et l'optimisme vainqueur de ce damné héroïque. Chaque fois, Vidal revivait le tumulte de sa vie et se retrempait pour la bataille de demain. Son vieil ennemi Borguet — que le pamphlétaire, un jour, avait traité de décorateur — ne se doutait guère que c'était lui qui payait le vin de quinquina de son voisin.

Georges relut son courrier, le nez contre la vitre. Il avait été injuste ce matin. Le vieux romancier était un brave garçon, généreux, paternel, aimant la tranquillité comme tous ceux qui ont les mâchoires dégarnies, désireux d'obliger, d'encourager. Il était dans son rôle après tout. Il savait par expérience, ce vieux — ô lointain et cher souvenir! — le bien que fait une pareille lettre chez un jeune. Et puis, il savait aussi ce que contiendrait la réponse du jeune: une flambée de lyrisme qui réchaufferait ses membres ankylosés d'idole oubliée. Ça lui ferait tant de bien, à lui aussi!

Le jeune confrère qui voulait soustraire un hommage d'auteur à Vidal était humble et fraternel. Voilà que, tout à coup, le pamphlétaire se mettait à l'aimer et à lui tendre les mains par delà la colline condruzienne. Quel visage avait-il? Était-il sincère, celui-ci? L'enthousiasme de sa lettre durerait-il? Vidal n'admettait pas qu'on flattât qui que ce fût, mais quelqu'un qu'on aimait moins que tout autre. L'être qui se sent aimé de vous a confiance en vous: vous n'avez pas le droit de l'exposer à des

mécomptes pressentis. Et depuis ce matin, Vidal tracassait : « Ce jeune homme était-il sincère?... »

— Bonjour, papa!

Deux bons gros pétards de baisers.

— Bonjour, petite.

Une tête de Vinci sur une silhouette de Poulbot : deux grands yeux d'aigue-marine, un petit nez en boule, deux joues toutes rondes que le froid avait rosées, des boucles blondes — tout cela dans un capuchon. Des menottes très fines, de belles menottes féminines dont on eût compté les papilles ; des petits pieds ballant, claquant dans leurs souliers à semelles de bois. Et une voix d'angelet qui disait :

— J'ai été gentille toute la journée, papa.

— Je suis content, petite.

Et les menottes tendaient les tresses, les musiques et les tissages en bandelettes, sur quoi elles s'étaient exercées toute cette journée de gentillesse.

— A la bonne heure, petite ! Je vais les épinglez au mur.

— J'ai faim, papa.

— Pas possible !

Un amour de languette rose sortit de la bouche ronde et le papa convaincu dit :

— Va à la cuisine.

C'était sa petite Marthe. Cinq ans. Elle lui ressemblait, disait-on. Il se savait un masque assez simiesque et petite Marthe était jolie. Un visage d'homme passant sur les épaules d'une femme s'enjolive. En tout cas, elle avait les grands yeux lumineux de son papa.

Pauvre petite Marthe, qui n'osait pénétrer qu'à heures fixes dans le bureau de papa, où il y avait des livres, des livres, des images coloriées aux murs, des bibelots de cuivre et de cristal, des vieux messieurs très laids — très bons, disait papa — sur la cheminée, de mystérieux coquillages et d'affreuses bêtes en marbre ! Pauvre petite Marthe, qui avait peur de

papa qui ne riait jamais, au point qu'elle n'osait pleurer quand elle avait mal au ventre. Pauvre petite Marthe si faible, si inférieure à ses grandes voisines de dix ans : elle avait la conscience de son infériorité, elle s'effaçait et se taisait dans les jeux, et, pour se faire pardonner, elle donnait tous ses jouets ! Pauvre petite Marthe, qui devinait à cinq ans le mystère des livres : que ces signes noirs — des ronds — des bêtes — des tasses ! — avaient une signification : papa les traduisait en belles histoires et petite Marthe reconnaissait un R, un P, l'M de son nom dans les textes ! Pauvre petite Marthe, qui n'avait osé se plaindre lorsque papa passa sur ses doigts, un jour qu'elle faisait le chien à quatre pattes, parce que papa lui défendait de marcher à quatre pattes ! Pauvre petite Marthe, qui avait un papa pauvre : il ne lui donnait jamais de chocolat sous prétexte qu'on avait mal au ventre avec du chocolat, ce dont petite Marthe n'était pas convaincue, car Mlle Borguet lui en donnait un bâton de temps à autre, et bien que petite Marthe eût peur des coliques en le mangeant, elle n'avait jamais rien senti ! Pauvre petite Marthe, qui venait sans autre motif que son amour, baiser les mains de papa, qui la regardait sévèrement « en faisant des lignes sur son front » et lui disait : « Tu me déranges, petite ! »

Elle aimait bien son papa pourtant ! Ne lui laissait-il pas toute la viande, tout le beurre, tout le lait, toutes les omelettes ? Papa lui avait dit qu'elle en aurait beaucoup quand la guerre serait finie. Ne lui racontait-il pas, lorsqu'il était de bonne humeur — elle se demandait chaque matin, en s'éveillant, si papa était de bonne humeur ! — ne lui racontait-il pas les histoires de M. Lafontaine, un vieil apprivoiseur d'oiseaux au long cou, et de méchants chiens, et de fourmis bavardes — et Cendrillon et la Belle au Bois Dormant, dont on voyait les portraits sur le jeu de patience ? Puis papa la promenait tous les mercredis après-midi au bois et dans les champs, pleins d'oiseaux, de fleurs et de ruisseaux ! Papa savait imiter les chants des

oiseaux, disait les couleurs des fleurs et mettait de petits bateaux sur les ruisseaux. Quand petite Marthe était fatiguée, papa la portait dans ses bras et quand elle avait froid aux mains, papa la prenait à sa droite et fourrait la main gauche de petite Marthe dans la poche de son pardessus, puis il la faisait passer à sa gauche et réchauffait la menotte droite. Parfois, le soir, avant d'allumer la veilleuse, papa et petite Marthe avaient des conciliabules à la troisième personne: « Papa a vu ceci et cela; il ..... » — « Petite Marthe a donné un sou au pauvre qui n'a pas de bas; elle a eu deux mercis..... » Papa était gentil, mais ne riait jamais.

On frappe.

— Entre!

Et petite Marthe fait clip! clap! dans le bureau qui s'obscurcit de plus en plus.

— Papa, je t'aime bien. J'aime bien Tolstoy, Verhaeren — des messieurs qui font des livres — j'aime bien tout le monde et Mlle Borguet aussi!

— Tu as raison, petite. Tu dois aimer tout le monde.

— Papa, je vais te raconter une histoire. Veux-tu?

Papa sait que ce sont là des précautions oratoires. Il appréhende une demande quelconque, mais il laisse faire. Laborieusement, petite Marthe a grimpé sur les genoux de papa.

— Hier, je me voyais dans tes yeux. Tu n'y étais pas, toi, dans tes yeux. Pourquoi?... Qu'est-ce que c'est qu'un vieillard, papa?... Ah! voici mon histoire: « C'était une petite fille qui avait un bonnet rouge. Pour cela, on l'appelait le petit Chaperon Rouge. Sa maman lui dit: « Voici des galettes et du vin — j'en aurai après la guerre, hein, papa? — pour bonne-maman. Faut pas t'amuser en chemin... Eh! quels grands yeux vous avez, bonne-maman?... — C'est pour mieux vous voir, mon enfant! — Eh! quel grand nez

vous avez, bonne-maman! — C'est pour mieux vous manger, mon enfant!... La bonne-maman sort du ventre du loup... Est-ce qu'il n'y avait pas un monsieur dans la chambre, papa? Voilà une belle histoire!

Papa songe à quoi tout cela va l'amener! Le nez de la petite Marthe se plisse: elle rit. Quand elle pleure, c'est son menton qui se plisse.

— Ecoute bien, papa... Madame Bodaux a dit à l'école que saint Nicolas allait venir la semaine *crochaine*. Tu sais bien, papa, le vieux saint qui cuit ses bonbons, le soir au-dessus du bois. Il a des poupées, du chocolat, des jeux de patience, il m'en a apporté un demain, là, papa. Il y a longtemps, demain.....

Petite Marthe ne tarit plus: elle parle de choses merveilleuses; son visage s'éclaire, son nez se plisse, comme si on lui eût ouvert la porte du paradis. « Tu sais bien, là, papa!... »

Papa pousse un gros soupir:

— Petite Marthe, j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer: Saint Nicolas s'est noyé dans la Meuse, on l'a repêché cette après-midi. Il ne viendra pas...

Le menton de petite Marthe se plisse comme une poire tapée et ses grands yeux lumineux s'emplissent d'eau. Pauvre saint Nicolas! S'il était venu chez petite Marthe avant de se noyer! Le papa tonne contre l'institutrice, contre les riches, contre tous, contre tout. C'était idiot d'ailleurs de mentir aux enfants: ils verraient assez de singeries quand ils seraient grands sans qu'on en inventât. Saint Nicolas et le Bonhomme Noël, et le vieillard du puits, et le loup de la cave, et les fées et les sorcières, et le Bon Dieu, c'était des sottises. Faute de dix-neuf sous, le papa initiait son enfant à la vie. Heureusement, petite Marthe ne comprenait rien à ces histoires monstrueuses.

Il oubliait donc le papa qu'il avait menti à quatre reprises, une fois l'an. Il se souvint du tremblement nerveux qui s'était emparé du bébé d'un an, mis en présence d'une poupée de nonante-cinq centimes. La dernière fois, Saint

Nicolas étant venu un jour trop tôt sans doute, petite Marthe avait trouvé une belle poupée dans une boîte, sur la table de papa. Elle criait de bonheur, mais papa la gronda très fort et la battit. Petite Marthe n'y avait jamais rien compris, puisqu'on lui donnait la poupée le lendemain.

Voilà que papa grondait encore. Il disait que Mme Bodaux était une oie. Elle demanderait ce que c'était qu'une oie à Mme Bodaux.

Puis papa s'était adouci: il racontait l'histoire de la maman chèvre, des sept petites chèvres et du loup; l'Histoire de Haensel et de Gretel!... Vaincue par le froid de la journée, petite Marthe ronflait sur les genoux de papa. Les deux enfants, les huit chèvres et le canard dansaient autour du puits, grimpaient à l'assaut de la maison de la sorcière, la grignotaient et la suçaient... Un gros monsieur tout blanc — à figure rouge comme M. Borguet — qu'elle avait vu dans des livres allemands, emplissait dix assiettes de poupées, d'ours, de cafetières, de couques, de caramels, de petits cochons portant leur nom de baptême sur le dos... Et tout ce monde hétéroclite dansait, s'embrassait, se parlait et se mangeait!...

Georges Vidal songeait... Le poêle était entr'ouvert: le feu, gaîment, rampait sur les murs et y projetait des images de lanterne magique: serpents rouges, visages humains... coiffures orientales. Dans le poêle s'agitait toute une féerie: pierres précieuses, insectes miraculeux, sylphes changeants, joujoux colorés, cristaux chimiques. Tout cela s'obscurcissait, puis se ravivait, s'écroulait et se reformait comme sous les doigts d'un prestidigitateur... Intéressé, Vidal introduisit une poignée de copeaux dans l'ouverture et créa un jardin persan: fleurs de flamme et de sang, eaux de nacre, reptiles blonds, fougères de mica et de vitriol bleu, lotus couleur de chair, papillons aux couleurs sans nom. Poème du feu dans un pot de fonte, du feu purificateur des souillures et des crimes, du dieu Feu!....

Georges Vidal songeait à ses Passantes, ainsi que chaque soir d'hiver, avant qu'on fit de la lumière.

Celle qu'il contempla d'une tribune, un soir; qui lui avait subitement inspiré des mots vibrants dont il s'était étonné lui-même. Il n'avait d'yeux que pour elle et lorsqu'on l'acclama, il ne vit que ses mains à elle. Elle sortit en le dévorant des yeux. Il ne lui parla pas, il ne la revit jamais, il ne sut jamais qui elle était. Pourtant, il l'aimait comme les autres et, dans la suite, lorsqu'il goûta la griserie des acclamations publiques, l'image de l'inconnue surgissait devant lui. Celle qu'il faisait revivre, apparition rose, fine, gracieuse, en débouchant un flacon de verveine et dont il avait lu l'amour dans les lacs de ses yeux, le jour de son départ. Il lui dit adieu en la retenant. Les convenances l'empêchèrent de baiser cette bouche crispée, mais toute leur affection passa dans le contact électrique de leurs doigts. Magie du parfum: elle revivait près de lui avec sa timidité et sa grâce et il se désolait — il se félicitait — de ne l'avoir pas comprise plus tôt. Elle l'avait oublié sans doute! — Cette autre qu'il avait introduite dans sa maison, parce qu'il savait que ni elle ni lui ne profanerait le foyer de la morte. Elle était devenue sa sœur, simplement, grandement. Il l'avait senti tout de suite, comme lorsqu'il fut mis en présence de quelques autres femmes qui étaient aussi ses sœurs. Il ne lui avait jamais posé le brutal interrogatoire, auquel son cerveau damné d'homme qui a vécu et de psychologue soumettait celles qui passaient. Elle s'en était allée et le départ de cette étrangère avait vidé l'horizon familial depuis vingt ans à Vidal. Cette autre, chatte souple et gaie, fantasque, énigmatique, qui ne lui laissa que son sourire félin pour tout souvenir. Il se remémorait leurs conversations périlleusement psychologiques. Où en seraient-ils venus? En allée et aimée, elle aussi! — Cette autre encore, dont la rencontre fut un adieu; une noire au corps magnifique. Cléopâtre devait marcher comme elle. Il ne la saluait pas à cause

de ses airs dédaigneux d'impératrice, bien qu'il la rencontrât chaque jour. La veille de son départ, elle vint vers lui, confiante et timide et lui dit adieu en pleurant. Il ne l'oublierait jamais : il croyait la voir passer quelquefois, la démarche harmonieuse et le visage fier. D'avoir été, ce soir-là, sans peur et sans reproche, ainsi que Pierre Terrail, seigneur de Bayard, Vidal était triste comme un bonnet de nuit ! Et cette pauvre petite défunte de dix-huit ans, dont il ne parlait jamais ! Elle était morte en disant son nom. Il n'avait connu ce grand amour qu'après le départ de la pauvre petite. Il pensait à elle chaque jour : c'était elle qu'il aimait le plus, parce qu'elle était morte. Et l'autre... et l'autre... Celle-ci, emmitoufflée, symbolisait l'hiver, celle-là s'exhalait, sylphide parfumée, du flacon de verveine ; il revoyait l'autre lorsqu'il entendait la *Symphonie en ut mineur* de Beethoven. Décor, parfum, musique, complices de l'amour, ennemis de l'oubli ! Ah ! que c'est bon de garder son cœur de vingt ans ; de retrouver dans l'âge mûr, peut-être dans la vieillesse, ses émotions d'adolescent : même ardeur des yeux, même obsession amoureuse, même attente fiévreuse de la rencontre, mêmes dialogues intérieurs... et de n'en rien dire, surtout à Elles ! Ah ! que c'est bon et comme on vit ! Vivrait-on sans cela ? Et n'est-ce pas parce qu'elles sont parties pour toujours qu'on les aime tant ?

Les Passantes qui font crier la chair, félines ou timides, brunes ou blondes, aimables ou dédaigneuses, comme il les chérissait. L'une pour ses yeux, l'autre pour ses mains, celle-ci pour sa voix, celle-là pour une blouse !... Elles s'étaient dispersées un peu partout : l'une était de l'autre côté de la terre. Parfois, sans doute, elles revoyaient son visage sévère, ses grands yeux lumineux et fixes, menteusement fraternels. Elles avaient senti ce que disaient ces yeux, mais la bouche était obstinément close. Elle aurait voulu crier, cette bouche, qu'il est bien difficile de rester honnête toute sa vie.

Elles étaient dix, elles étaient douze, les

Passantes, les sœurs d'un jour! Elles avaient émietté son cœur, tel un pain de communion. Chaque départ lui avait serré la gorge, comme une angine. Chien de cœur! il le croyait guéri après tant d'épreuves, et ce serait à recommencer à la prochaine occasion. Eh bien! non, il ne guérirait jamais, son cœur. Tant mieux!... On lui avait dit du mal de ses Passantes, parfois. Peuh! Est-ce qu'on fera jamais entrer un code dans un cœur?...

Un bruit de vaisselle l'arracha à ses songeries. Sa vieille maman allait l'appeler pour le souper. Il se souvint de sa chère morte, jolie, aimante et dévouée. Elle s'était éteinte, une stupeur dans ses grands yeux de biche blessée, en donnant le jour au bébé qu'elle ne connut point, même pendant une seconde. Il ne se croyait pas coupable envers elle. Il ne l'était pas. Tout homme a ses Passantes, et elles, n'ont-elles pas leurs Passants?

Dans ses bras, l'enfant se ramassa et lui serra la main, en rêve. Non, Vidal ne courait aucun danger: petite Marthe était son tout-puissant ange gardien de cinq ans.

Comme il l'aimait, sa petite Marthe! Que de nuits d'insomnie pour un bobo! Quel sursaut pour un mot prononcé par elle en songe; comme il courait border son lit, lui effleurer le front d'un baiser; surveiller son souffle durant une heure! Quelles inquiétudes lorsqu'elle était partie pour l'école! Vidal avait des visions de maman malade: la petite Marthe tombait d'un escalier et se fendait le front; elle se crevait un œil en enfilant des perles; elle se cassait une jambe en revenant; elle se noyait dans l'étang; elle était écrasée par un train; elle attrapait le croup ou une méningite... Visions atroces qui le minaient et dont il ne disait jamais rien à sa mère. Pour les vaincre, il s'affirmait une fois par mois: « Que m'importe! Il faut vivre et si le Destin veut m'éprouver, je serai plus fort que lui. Il ne pourrait m'atteindre qu'en me tuant. » Ce jour-là, brutalement,

il chassait l'enfant de son bureau et s'absolvait en se disant que c'était pour elle qu'il travaillait. Plus tard, elle comprendrait le combat qui se livrait entre le cœur et le cerveau de son père.

Il caressa le visage de l'ange qui dormait sur ses genoux. Il la revoyait, poupon de deux heures, la figure rouge dans son bonnet à quartiers, les yeux étonnés ou effrayés, le visage enlaidi par les pleurs : maux de ventre ou terreurs. Que sait-on ? Ce fut un étrange jour de deuil et de résurrection pour Vidal, ce vendredi de février où la lumière s'attarda sur la neige. Vagissements ininterrompus. Chloroforme.

Petite Marthe ressemblait au père et à la mère, disait-on ; les avis étaient partagés. Vidal avait vainement cherché ses traits sur cette figure qui s'était dessinée dans la suite, par phases remarquables : elle eut le visage du père, puis celui de la mère. Au bout du compte, elle avait gardé les yeux de l'un et le nez de l'autre. Pauvre petit « nounou » qui, le jour de son baptême, avait empoigné la fourrure de la sage-femme et suçait le museau de la bête. Plus tard, prisonnière dans la cangue de son chariot, elle venait écouter le tic-tac de la montre, à l'un et à l'autre bout, car papa se déplaçait pour la stimuler et la faire rire. Un jour de féerie fut celui où papa souffla des feuilles de papier à cigarettes au plafond ; un autre, le jour des ballons de savon ; et un matin de neige où tout était blanc comme de l'ouate : elle battit des mains en proférant des cris inarticulés ; elle n'avait que deux ans. A trois ans, elle s'était extasiée devant un coucher de soleil en balbutiant : « La belle image ! » Puis elle s'était prise d'amour pour les bêtes et les choses. Un chien était passé dans sa vie. Il s'appelait Mops : « Oh ! Mosse ! sale petite fille qui fait pipi dans la cuisine ! » Le chien avait disparu. Elle le remplaça par une petite sœur qui n'était jamais venue : elle en parlait avec amour, lui promettant ses plus beaux jouets et son lait. Elle avait besoin d'aimer et de protéger quelqu'un, la petite Marthe ! Puis ce fut

les oiseaux qui venaient manger sur la pierre de la fenêtre; les papillons qui s'approchaient d'elle, pleins de confiance; la lune à laquelle elle disait bonsoir avant d'aller se coucher; un calendrier de deux sous sur lequel des Tyroliens jouaient de la cornemuse; les fleurs qu'elle ne cueillait jamais « pour ne pas leur faire du mal »; le soleil auquel elle dit un jour: « Tu es bien gentil, monsieur le soleil: tu fais venir les pommes de terre et les roses! » Ah! le brave petit cœur panthéiste!...

Elle ne serait jamais riche, la petite Marthe. Son papa s'était défendu d'amasser de l'argent, parce qu'il n'en avait pas le droit, tant qu'il existait des malheureux. Il essayait seulement de faire de son enfant une Femme, pour que fût heureux celui qui lui apporterait, un jour, son cœur et son travail. Elle ne reprocherait jamais à son père sa pauvreté: n'était-ce pas celle-ci qui avait appris à Vidal la Bonté et l'Honneur?

Elle souffrirait, la petite Marthe. Son papa façonnait son cœur à l'image du sien. Il le savait et il n'hésitait point: ça fait du bien de souffrir!

Hier, elle était venue raconter, en pleurant, à son papa:

— Papa, la « dernière mouche » est morte!...

C'était une dure mouche qui avait résisté aux froids. La petite Marthe la regardait voler, avec amour, parce que c'était la dernière. La veille, ce fut petite Marthe elle-même qui retrouva le cadavre de l'insecte sur le marbre de la fenêtre:

— Papa, la « dernière mouche » est morte!...

Elle sanglotait à fendre le cœur.

### III.

La maman Vidal, la tête penchée vers la vieilleuse, ravaudait un bas dans lequel elle avait fourré son poing noueux de paysanne. De temps en temps, par-dessus ses lunettes rouillées, elle regardait l'enfant qui chantonnait le

Noël d'Augusta Holmès en griffonnant sur son ardoise des maisons et des pots à fleurs; puis son fils qui songeait, la tête dans ses poings, assis près de la cuisinière. Cette inaction stupéfiait la vieille femme. Elle admirait son fils; n'avait-elle pas promené le buste de Georges par tout le Haut-Pays, d'où elle venait? — Avec quelle émotion elle lisait les contes du terroir qu'il lui avait dédiés parce qu'il les lui devait: elle contait si bien, la vieille maman Vidal! Une pudeur les empêchait de s'en parler (leurs ancêtres défilaient dans ces récits, avec leur héroïsme et leurs manies de paysans insociables), mais Georges la surveillait pendant ces lectures. Toutes les rides de la paysanne souriaient.

Ce soir, l'écrivain était plus silencieux que de coutume. Elle n'avait garde de l'interroger: il était si brutal parfois. Brusquement, sans transition, Vidal s'était séparé de sa lignée de laboureurs. Cette étape avait creusé un abîme entre sa mère et lui. La pauvre femme, déconcertée, n'avait pu se soumettre aux caprices de son fils: de là des heurts continuels. Ils cachaient leur mutuel amour, elle, par une outrancière circonspection, des conseils saugrenus; lui, par une feinte froideur et une imprévoyance exagérée.

L'enfant, ayant surpris le regard de bonne-maman, se tut, crachota sur sa loque et effaça doucement son ardoise. Si papa l'avait vue!...

On sonna. Vidal tressaillit et parut s'éveiller après un mauvais songe. Il fit flamber une bûchette, sortit de la cuisine et alluma, en passant, la veilleuse de son bureau.

Il alla ouvrir. Ses yeux fouillèrent l'obscurité et une forme humaine s'y dessina.

— Georges?

— C'est toi! Toi!.... Je t'attendais! fit-il.

Ils se serrèrent les mains, longuement, avec frénésie.

— Ma revenante, murmurait-il... Entre! Je t'avais vue. Tu es venue chez Borguet? Je t'attendais: je savais que tu viendrais.

— Oui, j'ai voulu te revoir.

Il s'effaça pour la laisser entrer. Ils restaient debout tous deux. Vidal la contemplait : c'était la Passante au corps magnifique. Ses lèvres étaient plus dédaigneuses que jamais et, chose étrange ! l'écrivain n'avait plus, devant elle, sa belle assurance d'autrefois.

— Marche un peu que je te voie, pria-t-il.

Elle comprit la fantaisie de l'homme et, obéissante et flattée, la démarche harmonieuse, elle fit le tour de la pièce. Vidal sentit battre son cœur usé dans sa vieille poitrine.

Elle dit :

— Nous allons refaire cette promenade d'il y a six ans. C'est pour cela que je suis venue.

Elle avait perdu toute sa timidité. Sa voix était impérieuse comme son visage. Était-il beau son visage ? Un nez et un menton vulgaires, mais quels yeux sous leurs longs cils ! Et quelle bouche, ouverte comme un fruit mûr ! Et quel corps ! Il répétait le dédain du visage, il avait une fière assurance, il était expressif depuis les épaules jusqu'aux pieds, qu'on croyait voir marcher sur des esclaves. Vidal la buvait des yeux.

Elle rit, victorieusement.

— Viens-tu ?

— Il vente et il fait froid, objecta-t-il.

— Il ventait et il faisait froid, ce soir-là.

— Tu es nu-tête.

— J'étais nu-tête... et j'avais ce manteau de laine.

Il le reconnut et, tout attendri, il lui posa les mains sur les épaules :

— Tu le veux absolument ?

— Oui.

— Là-bas ?

— Oui.

Alors, subjugué, il rentra dans la cuisine, chaussa ses souliers ferrés sans mot dire, prit sa canne et son chapeau, effleura la joue de

l'enfant, prévint enfin sa mère qu'il serait là dans une heure et entr'ouvrit la porte de son bureau.

La fillette prit son courage à deux mains et dit :

— Papa, si tu vois Saint Nicolas — Mme Bodeau a dit qu'il n'était pas mort — tu lui diras que je l'aime bien...

— Oui, petite.

— Y sommes-nous? dit la femme.

— Oui.

C'était elle qui commandait. Six ans plus tôt, c'était lui. Ils sortirent.

— Donne-moi ta main, fit-elle encore. L'autre fois, tu me la demandas et tu la tins serrée dans la poche de ton pardessus. Je n'ai rien oublié.

— Merci! Je songeais à toi chaque soir. J'ai refait cette promenade plus de cent fois, comme un pieux pèlerinage... Je croyais ne plus te revoir. Mais il me semblait que tu passais de temps en temps, devant ma fenêtre... Comme tu marches!...

— Tu es fou!... dit-elle en savourant le compliment. Puis elle reprit :

— Je me suis cherchée dans tous tes livres et je m'y suis retrouvée enfin, il y a trois ans. Je croyais que tu m'avais oubliée. Lorsque j'ai lu ces vers que tu me dédiais, je t'ai écrit, mais mon mari a trouvé ma lettre...

Brusquement, il lâcha la main de sa compagne :

— Ton mari!...

— Oui, un cousin de Borguet.

— Ton mari!... Mais alors... que viens-tu faire ici?...

Elle lui reprit la main.

— Notre promenade! dit-elle. L'autre fois, me suis-je enquis de ta femme, moi? N'as-tu pas profité de mon départ du lendemain que tu

croyais définitif pour me harceler de questions brutales? Ne m'imposais-tu pas ton prestige d'aîné et de psychologue? N'as-tu pas ri de ma timidité et de mon désarroi? Je ne suis plus timide aujourd'hui, je n'ai plus la simplicité de mes vingt ans!

Sa voix âprement sonnait dans la nuit.

— Pardonne-moi! balbutia-t-il. J'ignorais que je t'avais blessée, en te parlant ainsi. Ne m'en veuille pas: ce n'est pas ma faute. On ne se refait pas une âme d'adolescent. Nos mains et nos paroles sont égoïstes. L'analyse chez moi atteint au cauchemar et à l'hallucination. Je crois qu'un jour j'assassinerai quelqu'un pour décrire son agonie et m'observer...

— Je ne te crains plus! J'ai vécu, moi aussi, trois ans avec un homme: je suis dans le secret de tous vos interrogatoires. Vous gâtez, vous autres, nos heures les plus fraternelles. Du reste, je t'aime, parce que ce soir-là, tu fus honnête malgré tes discours périlleux, parce que tu ne m'as pas oubliée... et que j'ai songé à toi, souvent. Tu vas te taire, maintenant. Je veux me souvenir!... Ecarte tes doigts pour que nous puissions nous croiser les mains. A la bonne heure! En route! Es-tu toujours myope?

— Oui.

— C'est moi qui te conduirai: je n'ai pas oublié le chemin.

Ils enfilèrent une ruelle. Il y faisait noir comme dans un four. Vent et bruine. Un carreau se brisa dans une musique métallique. Un papier vola lourdement comme un grand oiseau blessé. Le vent sifflait dans les moindres fissures et, à un carrefour, jeta la femme et l'homme l'un contre l'autre. Parfois, une fenêtre s'éclairait: quelqu'un allumait sa pipe dans l'obscurité.

Ils se taisaient. Vidal, le masque dur, les yeux mauvais, courbé, à tâtons, cherchait un obstacle pour le fouetter avec sa canne. Il était grisé! Son pas scandé rythmait son désir de vaincre les éléments. Il progressait; malgré la

pluie, malgré l'ombre, il terrassait le vent et, le sentant vaincu, il l'aima. L'eau lui mouillait la barbe: il cracha vers une vitre éclairée derrière laquelle des gens se chauffaient les pieds. Il avait oublié sa compagne. Soudain, il clama un chant: « Tra la la la... la la!... » Il eut l'intuition que ce chant victorieux sommeillait depuis des ans en sa poitrine et qu'un de ses pères, peut-être en pareille circonstance, l'avait dit, un soir de grand vent, sur une grand'route! Il chantait, il chantait et se sentait grandir dans la nuit noire! La main de la femme lui broyait les doigts et lorsqu'il se tut, elle dit:

— Tu te sens fort.

— Oui... Lorsque, le soir, l'ennui me paralyse les doigts et me vide la tête, je prends mon chapeau et mon bâton et je m'en vais, dans la nuit et le vent, vers n'importe où...

Elle lui faisait mal maintenant. Les os de sa main craquaient. Il la regarda et devina son profil prestigieux.

— Dis-moi quelques-uns de mes vers.

Elle ne se fit pas prier. Sa voix harmonieuse, mais infiniment triste, murmura:

A quoi bon venir, serrer votre main,  
Regarder vos yeux, tâcher de vous plaire,  
Puisqu'il faut partir, triste et solitaire,  
En se retournant, au bout du chemin,  
Pour vous voir encor! A quoi bon venir,  
Puisqu'il faut partir!...

A quoi bon aimer les gens et les choses  
Et s'emplir les yeux d'images d'ici,  
Et s'emplir le cœur à le briser, si  
Tout ici-bas vit ce que vit la rose?  
A quoi bon aimer et se souvenir,  
Puisqu'il faut mourir!...

Sa voix s'était voilée. Vidal chancelait. Elle toussa et dit:

— Est-ce à une Passante que tu dédias ces vers?

— Non. C'est à toute une famille: père, mère, enfants et petit-enfant. Ils m'avaient reçu un jour avec tant de bonté, que je leur dis ces vers avant de m'en aller.

— Je les aime beaucoup. Tu es bon. Pourquoi fais-tu des livres si méchants?

— Pour me donner le change.

— Vous êtes bien malheureux, vous tous qui écrivez. Que ne vous taisez-vous sur vous-mêmes? Vous êtes donc possédés du démon!... Je t'aime tel que tu es, ajouta-t-elle. Je verrai ta femme et ton enfant. Je veux les embrasser avant de partir...

— Ma femme? Elle est morte.

— Depuis quand?

— Depuis cinq ans.

— Ah! mon Dieu!

Elle sanglota frénétiquement. Vidal comprit: il sentit remuer ses entrailles.

— Oh! tais-toi, supplia-t-il.

A cinquante mètres, des blocs de pierres roulèrent avec fracas sur le chantier des carrières. Un bruit de ferraille monta de l'abîme. Vidal tressaillit. Instinctivement, il recula d'un pas: la « falige » avait englouti deux des siens, une nuit de neige, au siècle dernier. Lui, qui ne craignait pas la mort, avait une peur atroce de l'abîme.

La femme pleurait toujours.

— Tais-toi! répéta-t-il.

Elle s'apaisa et se mit à hoqueter à longs intervalles.

— N'as-tu pas froid? demanda-t-il. Elle ne répondit pas. Il lui caressa les cheveux: ils étaient tout mouillés.

— Retournons sur nos pas, dit-il encore.

Elle releva la tête brusquement:

— Jusqu'au bout! Je veux aller jusqu'au bout!

Il la suivit avec docilité.

— Veux-tu bien que je t'embrasse? questionna-t-il humblement.

— M'en as-tu demandé la permission, l'autre fois?

Il n'insista pas. Soudain, elle buta contre des pierres. Vidal s'effraya:

— Attention! dit-il. Nous avons perdu notre chemin. Nous devons être au bord du rocher. Arrêtons-nous. N'as-tu pas froid?

— Non. Tu es bon: l'autre fois aussi, tu me demandas cela et tu caressas mes cheveux. Je t'aime plus encore que l'autre fois, parce que tu es moins curieux...

— Pardonne-moi! Ne me reproche rien.

Sans transition, il lui parla de son enfant, de sa vieille mère; il lui dit son orgueil et sa misère, son isolement: sa femme ne lui avait apporté que sa chair blonde, elle ne l'avait pas compris; sa mère était d'une autre génération.... Puis il lui parla de l'ami, qu'elle, la Passante, lui avait donné. Vidal le chérissait. Ne lui devait-il pas le meilleur de sa vie et de son labeur? Devant ce frère, il voulait se grandir, il s'obligeait à faire mieux. Quoi de plus efficace pour l'action que d'avoir quelqu'un que vous aimez qui vous regarde! Le souci d'être digne de lui est une unique source d'efforts. *Amour oblige!* Le pamphlétaire songeait à lui comme on songe à la femme aimée. Vidal n'était pas tolérant: pour être son frère, il fallait penser comme lui. Or il se retrouvait tout entier dans l'autre, il était l'autre, l'autre était lui. Vidal écrivait pour l'autre, l'autre sondait pour lui les énigmes de la vie. Oh! pouvoir dormir sur le labeur de l'autre. Lorsque le facteur ne lui apportait rien de là-bas, il se consolait en songeant à la lettre qui arriverait le lendemain. Qu'il fait bon, que c'est bon d'avoir un ami! Allons! Vidal n'était pas si malheureux qu'il le criait.

— Et puis, avoua-t-il, je t'aimais en lui et je sais qu'il t'aimait en moi. L'amitié n'est peut-être complète que lorsque la femme y est mêlée. Saurez-vous jamais le prestige que vous exercez, vous autres, Femmes, sur les plus forts d'entre nous?...

Son orgueil d'homme lui fit regretter un instant cet aveu. Bah! N'était-elle pas l'amie revenue pour le voir? Ne s'aimaient-ils pas depuis des ans? Lui, n'évoquait-il pas souvent, quand il le voulait, son profil magnifique? Elle, n'avait-elle pas cherché infatigablement, avidement, dans quatre volumes, le moindre petit souvenir de leur promenade singulière?

D'ailleurs, tout était consommé, comme autrefois. Elle n'était plus libre à son tour. Il pouvait lui parler sans fausse honte.

— Allons! tu m'aimes, dit-elle toute remuée. J'en suis heureuse. Seulement, je vais partir pour toujours, cette fois.

— Je te suivrai, hasarda-t-il.

— Je te le défends bien! Tu perdrais toute mon estime. Je veux t'aimer toujours, toujours... Et, après une pause:

— Je suis satisfaite. Nous allons retourner sur nos pas.

Elle ôta son gant et posa sa main nue dans celle de Vidal qui frémit.

— Viens! dit-elle.

— Vois-tu clair?

— Oui, le chemin est là.

Il se laissa conduire: il ne tenait plus sur ses jambes. Soudain, elle lui échappa en poussant un cri que l'écho répéta:

— Georges!

Des pierres crépitèrent. Horreur! Vidal se trouvait au bord du précipice. Il sentit ses cheveux lui dresser sur la tête. Il eut de larges visions de cataclysme qui se succédèrent avec une rapidité effrayante. Une corneille, réveillée en sursaut, crailla dans son nid. Le cri monta, tout proche:

— Georges!

— Chère, où es-tu?

— Viens! mes doigts glissent... J'ai peur, Georges!...

La voix était méconnaissable. Il y eut un cri d'une horreur indicible: « Maman! » Une

chute! Des pierres suivirent en crachant du feu. Un vol de corneilles diaboliques enveloppa Vidal. Il se mit à hurler comme un dément. La vallée du fleuve était pleine de ses cris. Il jeta son chapeau dans le vide, puis sa canne, et se mit à courir, la bouche ouverte, le buste penché en arrière, sentant le vertige. Il se coucha à plat ventre et continua de hurler en arrachant les herbes et en griffant les pierres. Du noir, rien que du noir! A son tour, le cirque s'emplit de son concert infernal. Mais le vertige prit Vidal malgré l'obscurité. Fidèle à son métier jusqu'à la mort, il s'analysa et, une poussée aux talons, piqua une tête...

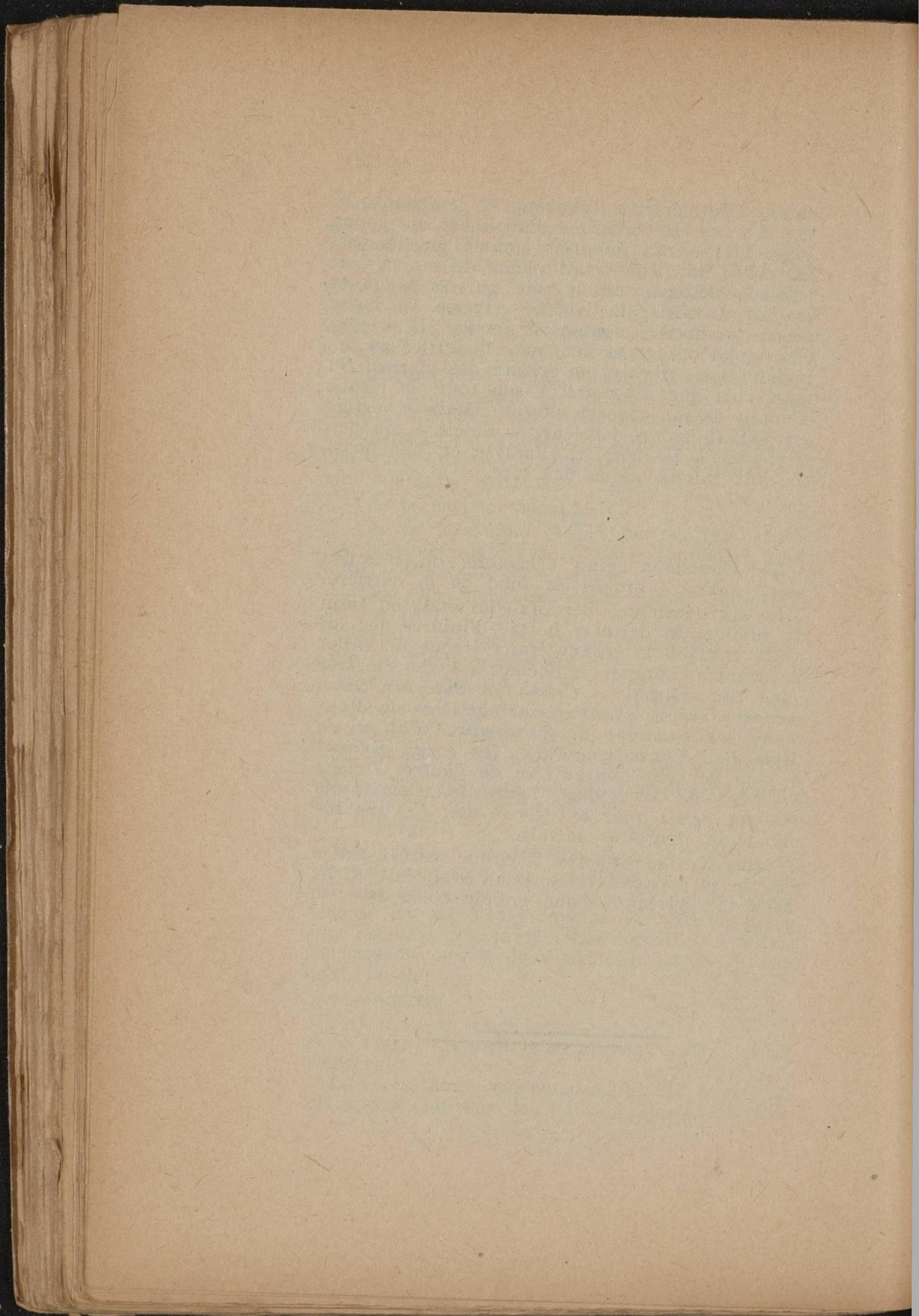
#### IV.

Le lendemain, cinq décembre, on retrouva leurs cadavres broyés au fond de la carrière.

Le six décembre, Bertaux, qui était en train de ruminer la dernière hottée d'injures que lui avait envoyée le pamphlétaire, reçut un billet de peintre Borguet et s'empressa de l'insérer dans son journal: « *Crime ou Suicide? On a retrouvé sur le chantier des carrières de Maulenne les cadavres de l'écrivain Vidal et de Mme B... Chose singulière, les corps gisaient à plus de cent mètres l'un de l'autre. Depuis la mort de sa femme, l'écrivain menait une vie qui jurait avec ses livres, etc...* » Une réclame de cigarettes suivait.

Saint Nicolas apporta une robe noire à petite Marthe et à papa — auquel on avait fait un lit dans son bureau — une grande boîte avec un Jésus.

---



---

La Mort du Tisserand

---

---

Les Morts de Tisserand

---

# La Mort du Tisserand

---

Tic! tac! C'est la lune de cuivre du balancier qui *fait coucou* dans l'as de cœur de la gaine sculptée. Tic! tac! C'est la pédale du rouet de Geneviève qui bavarde. Les doigts agiles de la fileuse préparent l'étope qui est blonde comme son chignon et elle chante, car la fenêtre est ouverte et, du dehors, monte une odeur suave de miel dont les vieux jardins connaissent la recette: giroflées, violettes, muguets, fleurs d'avril, fleurs de Pâques et d'alleluias.

Tic! tac! Ecoutez! C'est la vieille horloge du clocher qui bat dans sa poitrine de planches. Le Liégeois Gilles de Beefe — que Dieu l'ait en son giron! — la monta le 12 septembre 1748. Son cadran n'a plus d'aiguilles, de sorte qu'on ne s'aperçoit pas vieillir.

Tic! tac! Ecoutez! Là-bas, au bout du Tramaka, la Velaine qui sourd du Fond-Michel, saute tout étonnée sur les palettes de la scierie de Monsieur Fastrez. Aux entours, il y a des chauffours qui font rosir l'air vers le soir. Dans les murs, de frileux grillons récitent d'interminables litanies aux petites saintes Barbes des niches grillagées. Il y a des stalactites de verre fumé dans les grottes qu'habitent les Nutons et dans le Bois Royal de Siroux, où les branches pleureuses des cornouillers sont en fleurs, il y a des hiboux qui, de distance en

distance, font: « Out!... out!... », vraiment comme des gamins qui se hèlent.

Tic! tac! Ecoutez! La Velaine est ravie. C'est le moulin à farine de Jean Pierre. Il est encadré de saules et de joncs et d'un nimbe blanc par les après-midi ensoleillées. Le houblon enguirlande sa haute cheminée qui fume sa pipe aux jours de sécheresse. Les aubes trouvent des pierreries et des truites dans le ruisseau et se les disputent en babillant. Et parfois le meunier vient cracher sur la porte: on dirait d'un très vieux Pierrot déguenillé, miné par de malheureuses amours.

Tic! tac! Ecoutez! La Velaine est un peu malade. Elle est roulée dans le bief du *Stwardet* (moulin à huile). Des brouettes vagissent sur les routes: elles sont chargées de petits sacs de colza et de chènevis et de cruchons en pierre. De fortes jeunes filles, aux joues rouges comme des pivoinés, aux yeux couleur de noisette ou couleur de pervenche, aux croupes mouvantes, les poussent en bavardant: elles parlent de pardons, de neuvaines, d'étoffes, de danses, de cantiques et de galants. Tic! tac! Lorsqu'elles sortent, les sacs sont vides et les cruchons pleins. Il y aura de l'huile pour les lampes de cuivre à bec — on racontera des histoires, cet hiver. au coin du feu — il y aura de l'huile pour les âcres repas de Carême.

Tic! tac! Ecoutez! La Velaine est triste. C'est le Moulin-à-Cailloux: les bâtiments sont poudrés d'oligiste; les ouvriers ressemblent aux Indiens de Féimore Cooper, on dirait qu'ils crachent du sang et les chemins, par où ils retournent, un peu plus courbés chaque soir, ont des boues rouges. Tic! tac! la Velaine coule dans la Meuse: elle a bien mérité de son village. Elle a fait chanter quatre moulins, que les vieux géomètres représentent par des roues sur les cartes cadastrales. Maintenant, elle s'en va vers Liège, vers la mer, au pays des moulins à vent et des tulipes et, à sa bouche, les yeux bleus des myosotis lui disent: « Ne nous oubliez pas, de grâce!... »

Tic! tac! En entortillant le chanvre autour du fuseau, Geneviève, d'une voix candide, chante une vieille chanson que je soupçonne fort d'être égrillarde :

*Marianne s'en va-t-au moulin,  
C'est pour y faire moudre son grain...*

Mais elle est au bout de la filasse et la chanson cesse avec le tic-tac du rouet.

Geneviève revoit la petite maison de l'En Vigna, au toit de glui, sur lequel le seigle, une année, avait poussé comme dans un champ, la table aux jambes croisées en X, l'armoire obèse, le paneton de paille où dormait le vieux chat presque aveugle, le manteau de la haute cheminée garni de rats de cave bénits à la Chandeleur, le coquemar de fonte muni d'une chaînette, le plafond tapissé de vieux journaux, les cages de serins appendues à la poutre. Quand Jacques Paquet regardait les oiseaux en disant doucement : « Fifi!... Fifi!... », ils se mettaient à friguler tous ensemble, emplissant la cuisine d'ondes assourdissantes, et ils s'éfrayaient lorsque quelqu'un entrait coiffé d'un chapeau de paille.

Le père travaillait dans l'ouvrier : on entendait le bourdonnement du métier et la toux du tisserand. Les gens de Landenne, de Surlemmez, de Hingeon, de Seilles apportaient leur chanvre, filé sur les quenouilles de noisetier ou de buis, au cours des longues *cîses* (soirées) ou dans les pâquis, en paissant les bêtes. Jacques en faisait des chemises un peu grises, un peu rudes pour les beaux petits corps des jeunes filles, il en faisait des linceuls pour les lits d'amour et les lits de mort. Les gamins se risquaient parfois dans la cour, étrangement sonore aux voix comme un tunnel de carrière : ils demandaient un peu d'étope pour leurs clifoires. Le plus hardi, Jean Clarambaux, disait :

— Jacques, donnez-nous un ouï deux *héniaux*... et tous achevaient en chœur sur un ton ascendant: « s'il vous plaît bien!... »

Jacques Paquet toussait toujours: ses pommettes en devenaient rouges comme celles des statuettes de biscuit. Sa voix qui, le matin, était rude et comme grondeuse, se faisait, l'après-midi, voilée et humble. En cachette, il crachait dans la paume de sa main et regardait ses expectorations. Plus d'une fois, lorsque Geneviève se promenait avec lui, il s'était penché sur les routes pour examiner les crachats des passants.

Il conduisait la fillette dans les aromatiques chènevières d'Houssoit, gardées par des épouvantails qui, avec leur gros visage de loques blanches, leur bonnet de coton et leurs défroques d'autrui, ressemblaient au Condruzien. Puis la toux le reprenait, il frissonnait, rentrait essoufflé et tremblait de tous ses membres en palpant ses côtes douloureuses et en fixant les pommes de cuivre des chenets. Il murmurait de temps en temps: « Ma chère petite Geneviève!... » L'enfant ne comprenait rien à ces effusions et, lorsque, devinant vaguement sa détresse, elle voulait l'embrasser, il l'écartait doucement. Alors, câline, elle s'insinuait dans les jambes du malade, elle offrait sa petite épaule sur laquelle il reposait sa tête et elle disait:

— Faut boire de la tisane, pâ... Veux-tu que je te raconte une histoire?... C'était une petite fille... elle mettait un bonnet rouge... pour cela, on l'appelait le petit Chaperon rouge...

Puis elle se retournait et se baissait un peu pour voir le visage de son père:

— Bonjour, papa!...

Ils allaient souvent au Chant-d'Oiseaux. Jacques aspirait fortement la fraîcheur balsamique des sapins et il disait:

— Que cela me fait du bien!...

Ses yeux tristes s'allumaient d'une joie enfantine, il avait des cris de gamin, lorsqu'il

découvrait des fleurs : il disait leur symbole en se rappelant ses jeunes années, ou leurs vertus en songeant à d'autres malades.

Il partait parfois pour deux ou trois jours, accompagné du Condruzien, et il revenait avec un sac de plantes qui avaient de petits gou-pillons roses. Il buvait toute l'année des tisanes de sauge ou de chanvre, du bouillon de myrtilles sèches. Et un jour, en absorbant du suc de chélideine, il avait poussé un grand cri et s'était étendu tout de son long sur les dalles bleues de la cuisine. La fillette l'avait cru mort et s'était enfuie. Parfois, il se renfermait dans l'unique chambre de l'étage. Geneviève percevait tous ses mouvements et, n'osant le questionner, l'esprit travaillé par des lectures, elle croyait qu'il accomplissait dans la pièce mystérieuse des rites clandestins et sauvages.

L'enfant devait ses seules bonnes heures au Condruzien. Il arrivait chaque soir, les belières tremblantes aux lobes de ses oreilles poilues, la queue-de-rat ouverte. Il était gras et rose et il avait des yeux de faïence et des lèvres rouge-cerise : le Condruzien mangeait aux meilleures tables les meilleurs repas de la semaine. Il savait quand on tuait le cochon, quand on cuisait les tartes, quand on mariait la fille, quand le garçon revenait du collège, quand les femmes grosses seraient délivrées. Il s'invitait lui-même et, lorsqu'à son entrée, on lui signalait sa bonne fortune, il feignait une surprise très agréable : « Mon Dieu ! Je tombe bien... ainsi !... » et il se mettait à table sans fausse honte. De sorte qu'on disait de lui :

— Il n'est pas si sot qu'il en a l'air !...

De quoi vivait-il ? De ses rentes, affirmait-il en frappant sur la poche de son gilet qui contenait sa tabatière. Il avait grand souci de sa dignité. C'est lui qui avait répondu un jour au comte de Thybeaumont de Landenne, qui lui offrait un pantalon défraîchi :

— Des vieilleries, monsieur le Comte, mais j'en ai plus que vous des vieilleries... plein un coffre ! C'est du neuf que je vous demande.

Pauvre Condruzien! L'année du choléra, on avait retiré son cadavre, gonflé comme une outre, du vivier d'Atrive.

Il arrivait chaque soir chez Jacques Paquet, non pour solliciter des *mises-bas* ou un souper, mais bien pour passer la soirée. Lentement, il racontait des histoires de son pays; puis il jouait des airs nostalgiques à bouche fermée ou en sifflant en paume. Il était gai parfois et son nez vermeil était culotté à fond. Contre son habitude, il devenait loquace et il narrait des farces qui faisaient s'esclaffer Geneviève. Jacques essayait aussi de rire, mais il étouffait tout de suite dans une aigrette quinte de toux qui réveillait les canaris.

Puis le Condruzien s'en allait, regardait les étoiles, musait sur les routes. Lorsque l'horloge sonnait les neuf coups de l'« heure des braves gens », s'imaginant que c'était Jean Leblanc qui les frappait, il s'apitoyait tout haut sur le sort des pauvres clercs de Belgique qui devaient sonner toutes les heures du jour et de la nuit, et son œil se mouillait de bonheur en songeant qu'il allait faire le tour de l'horloge, d'un somme, dans sa petite maison des Houillères.

Jacques mettait coucher l'enfant dans la chambre contiguë à la cuisine, au parquet de terre battue où les petits cailloux colorés faisaient une mosaïque. A la lueur de la lampe fumeuse, il veillait jusqu'à dix heures, feuilletant de gros livres qu'il renfermait dans l'armoire obèse et dont Geneviève aurait bien voulu voir les images.

Il se savait condamné, mais il espérait que l'échéance serait lointaine. Il ne voulait pas voir le médecin: *il avait peur de savoir*. Il se révoltait et formulait des blasphèmes. Qu'allait devenir son enfant? Des voisins: carriers, mineurs, vanniers buvaient leur quinzaine et n'aimaient pas leur famille. Ils se portaient bien ceux-là, ils vivraient vieux! Et lui?... Ah! il est vrai qu'il s'était bien négligé depuis la mort de sa femme, emportée par un lait répandu, à

la naissance d'un petit être qu'on n'avait fait qu'entrevoir, qu'on aurait appelé Jacques comme son père et que le fossoyeur avait porté au cimetière, sous son bras, dans une boîte... Le tisserand avait passé bien des veilles, la poitrine écrasée sur le métier. Ah! s'il eût vécu cinq ans encore: n'allait-elle pas mal tourner, sa petite Geneviève?

Le matin, Mamzelle Clarambaux venait habiller l'enfant qui allait à l'école, à Landenne, chez les sœurs blanches d'Algérie. Elles habitaient le château qui baignait son architecture lourde et rouge dans le vivier encadré de sureaux et de prunelliers. Elles avaient de bien beaux noms: Sœur Marie-Immaculée, si douce et si sérieuse, Sœur Angélique qui riait toujours, Sœur Auxiliatrice qui chantait des cantiques en pleurant. Geneviève ne les comprenait pas, mais elle les avait retenus:

*Laudate mam santel  
Dreist an oable skedus (1)*

Lorsqu'elle rentrait à midi, elle devait bobiner trois *spouls* (bobines) avant d'aller jouer. Mais, depuis quelque temps, son père ne travaillait plus: elle était libre. Le tisserand ne quittait plus le lit et Mamzelle Clarambaux demeurait longtemps à la maison. Geneviève avait peur de cette grande femme moustachue, au profil anguleux et à la voix masculine. Un matin, Jacques demanda son enfant:

— Restez près de moi, hoqueta-t-il. Il s'assit sur son lit. On lui mit un deuxième coussin au dos. Il prit la main de l'enfant. Ses prunelles élargies ne la quittaient pas. Il dodelinait de la tête et murmurait:

— Ma chère petite Geneviève!... Ma chère petite Geneviève!...

On avait ouvert les fenêtres. A midi, l'enfant entendit crier sur la route, Marie, Hortense et les autres, qui jouaient à la marelle: elle voulut sortir. Le regard éploré de son père l'arrêta. Elle eut peur: les yeux du malade étaient fixes

---

(1) *Cantique breton.*

et sa main froide. Geneviève comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal et d'infiniment triste.

Jacques, la nuque et les mâchoires douloureuses, respirait avec peine, par le nez et par la bouche à la fois. A chaque inspiration, son menton se relevait, ses dents claquaient comme dans un hoquet et les ailes cireuses de son nez se mouvaient, élargissant les narines. Tout son être tendait vers un peu d'air. Et il disait dans son dodelinement de tête.

— Ma chère petite Geneviève!... Puis : « Chassez les pigeons qui volent devant la fenêtre... »

Il délirait.

M. Clarambaux était venu. A la prière du malade, il amenait des voisins. Le pauvre tisserand voulait beaucoup de monde autour de lui pour mourir. Le maître d'école se pencha et lui soutint la tête :

— Jacques, dit-il, soyez tranquille. Je prends votre petite fille : elle sera bien chez moi.

Alors, le moribond essaya de pleurer et des sons aigus sortirent de sa poitrine creuse. Il serra la main de M. Clarambaux et baisa l'enfant au front. L'effort le fit tousser.

Il s'en alla, la figure crispée dans une souffrance ou dans un sourire ; les lèvres violettes humectées de sang. Alors le Condruzien s'enfuit en se cachant la figure et en criant : « J'ai peur!... J'ai peur!... » Il ne revint que lorsque son ami fut mis dans la bière et il attacha des crêpes aux cages des canaris taciturnes.

Le maître d'école, content mais peu rassuré, ramena Geneviève chez lui et bredouilla une explication. Mamzelle Clarambaux faillit embrasser son frère, bougonna un peu, par habitude, et fit à la petite orpheline une bonne grosse tartine de miel...

(*Jean Clarambaux, le Maître d'Ecole*, roman).

---

LES CARRIERS

---

LES CARREES

# LES CARRIERS

---

*A ma petite Yvette, pour qu'elle  
n'oublie jamais que son père a cassé  
des pierres sous les hautes roches  
de son village.*

J'ai fait ce matin mon tour habituel aux carrières. Il est six heures. Les ouvriers, avec des déhanchements désarticulés, se hâtent vers leurs « trous », sous les hautes roches, mauves et bleues, veinées d'ocre, dont on aperçoit, — derrière les talus herbeux, — les écroulements sismiques, les effritements pourris, les façades démantelées. Un liseron égaré a piqué ses ombrelles dans la veine d'argile, un prunellier nostalgique reste pendu par ses racines mises au jour. Des hirondelles ont maçonné leurs nids sous un fronton sculpté dans le grès : des corneilles ont fourré leurs vagissantes familles dans toutes les crevasses du rocher. C'est là, sous cette masse haute de deux cents pieds, sournoisement homicide, que les carriers vont arracher le pain du pater et les « gouttes » du retour.

Le silence du matin d'abord, d'une grande cour où nul vent ne souffle entre les hautes murailles. Puis un bruit de rails qu'on déplace, qui fait écho. Les cheminées des abris fument sans fin : les feux sont copieusement alimentés d'huiles sales et de bois humide. De temps en temps, une pétarade : des ronds de fumée qui montent, se tordent, se déchirent et se perdent au delà des sommets dans le bleu clair du matin. Des appels prolongés de cornet et l'angoissant avertissement : « Oh ! oh ! », cri d'horreur comprimé ou sanglot désespéré : on ne sait pas.

Gare! Voici les pierres, énormes ou menues, toujours perfides, qui tuent ou estropient nos garçons à vingt ans et en font d'humbles balayeurs de cours d'usine. Gare les hommes! Elles défoncent les crânes, brisent les bras et les jambes! « Oh! oh! » là fut tué le petit Blanc: la pluie a à peine lavé les pierres du jeune sang qui coulait de son front et qu'il buvait dans son râle. Gare! c'est ici, sous la bordure de grasses vipérines, que fut écrasé Chanchet. Les « rouilles » lui brisèrent les bras, les jambes, les mains, les pieds, les côtes, le nez, les dents et le laissèrent vivant, face monstrueuse et hilare de carnaval, pantin désarticulé de guignol, qui tend une main honteuse, aux portes des travaux, les jours de paye. « Oh! oh! », c'est de cette anfractuosité qu'est tombé le grand Fred, la tête la première: il resta planté dans les terres, raide comme un piquet. Gare. le borgne! Une rocaille, un jour, vint vous vider l'orbite, comme on vide une coquille de sa bête. Gare, vous, Rouget: la poudre, sans pitié pour vos amours qu'elle inhuma, vous tatoua la face et fit de vous un ivrogne. Gare! oh! oh! pauvres carriers de Wallonie!... Des blocs massifs s'écartèlent, la roche bouge, la terre tremble, les pierres tombent en pluie sifflante, crépitent sur le chantier, sonnent sur les rails et les wagonnets. Oh! oh!...

La besogne est préparée. Les hommes, la blouse ouverte où frissonnent les poitrines puissantes et poilues, la joue gonflée d'une chique, poussent leur caisse jusqu'au pied du rocher où ils retrouvent leurs outils sous un bloc épargné. Ce n'est plus qu'un crépitement de « maquettes », une pluie de pierres qu'on jette avec la fourche dans les wagonnets, des coups de marteau sur les rails déformés par une « tombée » de la veille, l'appel aigu et traditionnel des hommes d'un étage: « Des vides! »

Un vol éperdu de corneilles s'abat à longs cris à l'assaut des roches. Des pierres roulent de relief à relief, en détachent d'autres dans leur chute et c'est de nouveau l'angoissant: « Oh!

oh! » Ce cri fait mal: il rappelle les exclamations terrifiées des jours de catastrophes, le qui-vive permanent des affaissements lents et sournois des jours de pluie; les fuites éperdues devant les monolithes qui roulent avec fracas dans le cirque et qu'il faudra terrasser à l'aide d'échelles, comme une tour aux temps médiévaux.

Allez! carriers, arrachez par le fer et la dynamite, le calcaire à la terre, le danger permanent mais oublié sur la tête — avez-vous le temps d'y songer? — chargez votre caisse, poussez-la jusqu'aux taques où l'on vous donnera un « vide », chargez-le encore, donnez cent mille coups de maquette, détachez le bloc qu'il faut fuir, dépecer et charger, par cent livres d'un coup. Allez, carriers, jusqu'au soleil couchant, jusqu'au soir de la vie, jusqu'à la destruction complète de l'être qui très tôt « n'en voudra plus »; luttez comme des bêtes, après au gain, pour nourrir de vos sueurs de galères et de sang le cabaretier obèse qui est en train de devenir maieur en cultivant ses salades et sa flemme.

Ils vivent ainsi dans l'attente passive des dimanches, des jours de paye et des jours meilleurs... ou de la pierre sournoise ou de la poudre infernale. Les utopistes ont beau jeu chez ces pauvres hommes aux cervelles dures comme la matière qu'ils vainquent, et qui s'éprennent de toute sociologie belle et miraculeuse.

\*\*\*

Une maquette sur l'épaule, j'ai grimpé lestement jusqu'aux « faliges » abandonnées, en chasse d'arborescences et de coquillages fossiles, de cristaux précieux, roses ou bleus, de digitales rares ou de campanules géantes.

C'est ici, sur les anciens versages de terres, la même flore, rudimentaire ou vulgaire, anémiées par les fumées pernicieuses d'une usine proche, crue dans les argiles et les pierrettes; feuilles sans nom; cierges dorés et parfumés

des bouillons-blancs, bouquets lilas et poivrés des menthes, buissons revêches des houx, verveines aux vertus divines, tanaïses aux boutons vireux. La carrière est vide, tout accuse la désertion de l'homme depuis bien des années: les prunelliers ont masqué les trouées par où l'on charriait la pierre à la brouette, par où grimpaient les hommes, bossus sous les hottes. Des acacias ont grandi dans le cirque, cachant des morceaux de rails oubliés. Des ronces fleurissent dans les alvéoles où les carriers d'autrefois ont usé leur vie contre l'inusable pierre.

Des mousses de velours croissent sur le flanc du rocher, à profusion; des orpins dorés, des oseilles rouillées, de hautes graminées. Le sol en décline s'use chaque jour, pierrette à pierrette, motte à motte, déracine les végétaux, les courbe, les lance dans le vide et ensemeince le pied du roc. Les eaux argileuses ont jauni les blocs errants, suspendus, ne tenant plus depuis des ans que par une arête et qui s'abîment avec fracas aux jours de pluie, arrachant les herbes et brisant les arbustes. C'est un aspect du monde après la mort de l'homme. J'ai pensé aux mots prophétiques et puissamment évocateurs de Flammarion: « La Terre mourra! »

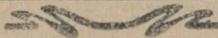
Des oiseaux y chantent pourtant: pinsons, chardonnerets, jusqu'à un rossignol dans les acacias. Des faisans y nichent. Un lézard s'immobilise de peur et me regarde de ses yeux verts. Des lapins y habitent, qui fuient éperdus, irrévérencieux, à mon approche. J'ai ramassé une pierre, puis je me suis reproché mon geste meurtrier qui m'étonne. Moi seul le connaîtrais, ce petit monde, s'il savait borner son horizon. Il y a aussi des insectes vermeils sous les pierres, petites vies insoupçonnées, anonymes pour moi. Que m'importent leurs noms, d'ailleurs. Bruns, rouges, verts, noirs, d'or ou d'argent, jolis, monstrueux, qui sautent ou qui se tordent, bijoux et poisons vivants, leur couleurs et leurs gestes m'émerveillent.

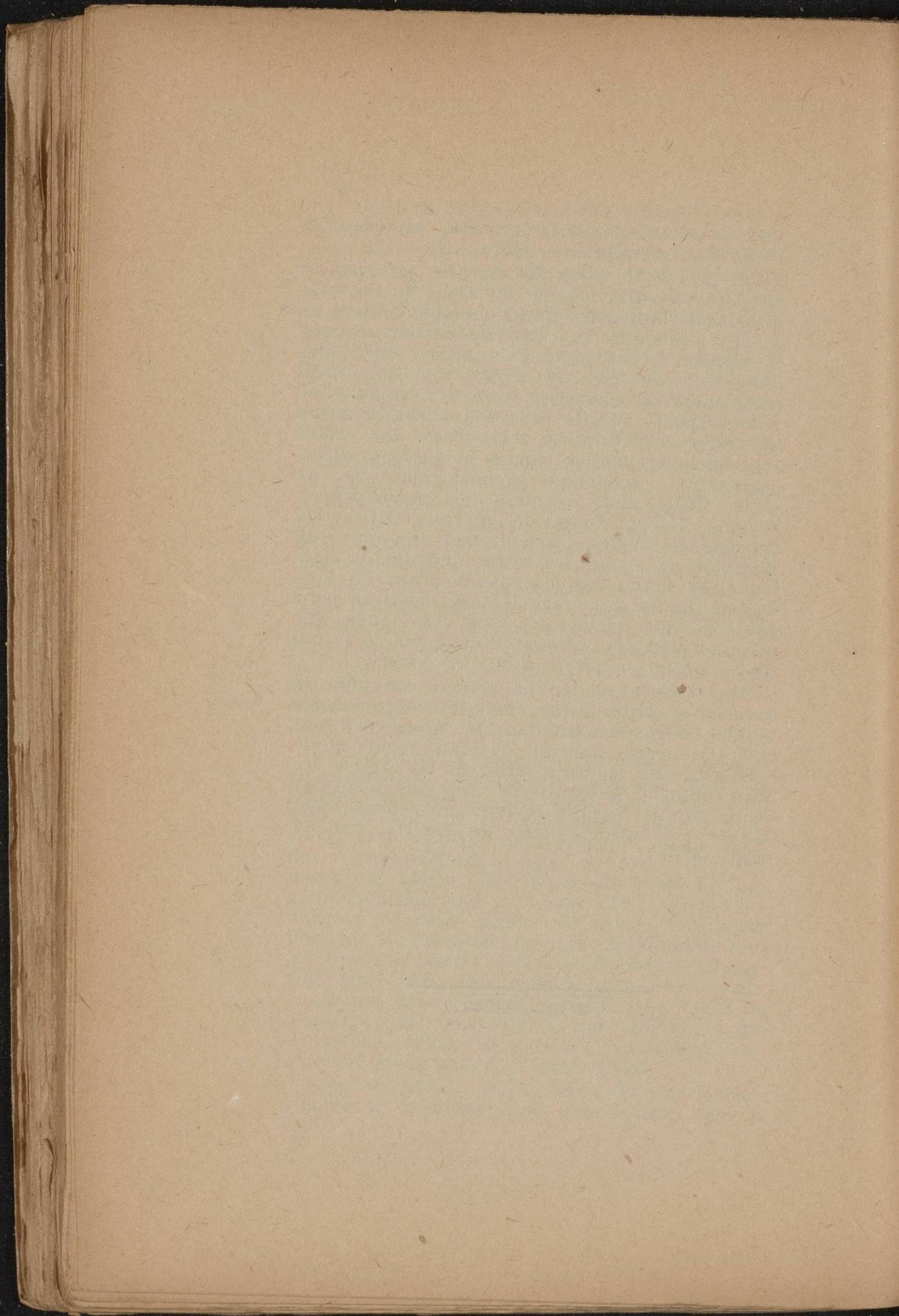
Une vie intense, des milliers de vies inconscientes se meuvent dans cet horizon que je

croyais abandonné. Peut-être nous succéderont-elles dans la suite des temps.

J'ai trouvé un fusus des terrains jurassiques, rougi par les alluvions et j'ai songé qu'une bête se mouvait là-dedans, il y a quelques mille ans. Et il y a quelques dix ans, des carriers, jeunes et vigoureux, ont martelé la pierre, ont peiné toute une vie dans le même trou. Des rails sillonnaient le chantier recouvert aujourd'hui d'une couche d'argile descendue des sommets. Les terres ont inhumé, bien bas, les abris avec quelques vieilles blouses et quelques vieux chapeaux — documents archéologiques de l'avenir. Quels sont les noms de ces disparus? Enigme. Ils ont fourni les pierres taillées des maisons des riches, les pierrettes des routes de Wallonie, la chaux des terres humides de Hollande, la chaux des maçons, la chaux de l'industrie du fer, les croix des assassinés au bord des bois, des suicidés au bord des étangs, des péris au pied des rochers. Mais aucun d'eux n'a songé à faire sa pierre à lui, sur place.

Dans cent ans, rien ne restera non plus de ceux qui peinent là-bas, dont les coups innombrables se répercutent dans les fourrés de ronces. Des herbes naîtront de leurs sueurs et de leur sang, des mousses verdiront les argiles, les abris actuels disparaîtront sous les terres et un de nos fils viendra revivre mes pensées, cent mètres plus avancé dans les essarts, par un matin clair...



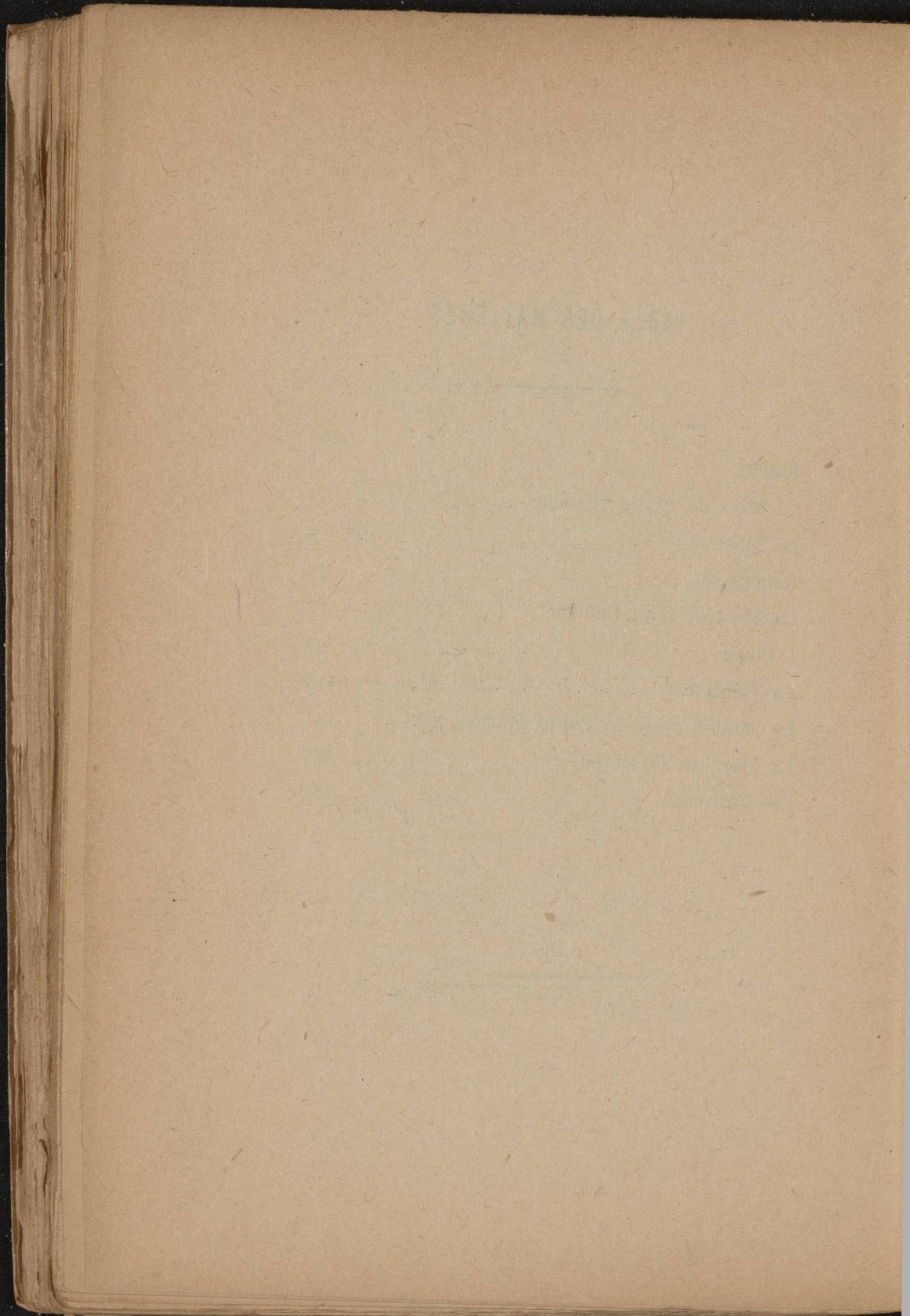


## TABLE DES MATIÈRES

---

	PAGES
Préface. . . . .	I
La Mort de Petite Blanche. . . . .	13
Le Muet . . . . .	65
Renouveau. . . . .	75
La Mort de Jean Leblanc . . . . .	87
L'Étape. . . . .	99
La Débâcle . . . . .	115
Le Saint-Nicolas de Petite Marthe . . . . .	141
La Mort du Tisserand. . . . .	175
Les Carriers . . . . .	185

---



# L'ESSOR

ESSAIS DE LITTÉRATURE & D'ART.

---

Adresser les communications et la correspondance  
à M. PIERRE MAYER, 29, Place Rouppe,  
Bruxelles.

---

ABONNEMENT :

6 fascicules . . . . .	3 francs.
12 » . . . . .	6 »

---

---

J. SIOBUD.

## Le Beau Geste

*du Sculpteur J. ZOMERS*

---

Préface de JEAN TOUSSEUL.

---

Notes et poèmes inédits de MM. H. KRAINS,  
R. STRIVAY, LÉON TOMBU, A. BONJEAN, J.  
FELLER, A. COLSON, ULTAÏN DE COPPIN, E.  
DANTINNE, P. LACROIX, RENÉ-MARIE, EM.  
BAES, NORBERT DE GAULT, *L'Événement Illustré*.

Prix : 2 fr. 00

En vente à la Librairie J. DUBOIS-BRENNE, 13,  
rue de la Station, Hannut.

---

Dépôt Général :

Librairie J. DUBOIS-BRENNE

13. rue de la Station, HANNUT

---